THÉATRE COMPLET

DE

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

V

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

LES AMOURS DE PHILIPPE	1 vol.
BELLAH	1 —
LE DIVORCE DE JULIETTE	1 —
HISTOIRE DE SIBYLLE	1 —
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1 —
ONNEUR D'ARTISTE	1 —
LE JOURNAL D'UNE FEMME	1 —
JULIA DE TRÉCŒUR	1 —
UN MARIAGE DANS LE MONDE	1 —
MONSIEUR DE CAMORS	1 —
LA PETITE COMTESSE, LE PARC, ONESTA	1 —
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE	1 —
SCÈNES ET COMÉDIES	1 —
SCÈNES ET PROVERBES	1 —
LA VEUVE	1 —
LA MORTE	1 —

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 57413.

OCTAVE FEUILLET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE
COMPLET

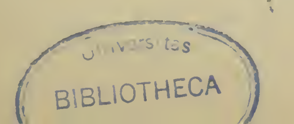
V

ÉCHEC ET MAT
PALMA OU LA NUIT DU VENDREDI SAINT
LA VIEILLESSE DE RICHELIEU
YORK



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1893



ÉCHEC ET MAT

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Odéon
le 23 mai 1846.

COLLABORATEUR : M. PAUL BOCAGE.

PERSONNAGES

PERSONNAGES		ACTEURS.
LE DUC D'ALBUQUERQUE, grand d'Espagne.	MM.	BOCAGE.
PHILIPPE IV, roi d'Espagne.		JOURDAIN.
LE COMTE-DUC D'OLIVARÈS, premier ministre.		ARNAULT.
LE COMTE DE VILLA MEDIANA.		MONJAUZE.
LE CAPITAINE RIUBOS.		MAUZIN.
UN HUISSIER.		FRANCK.
LA REINE.	Mmes	FERNAND.
LA DUCHESSE DE SIDONIA-CŒLI.		NAPTAL-ANAULT.

Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle; les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent: le premier inscrit tient la première place à gauche.

ECHEC ET MAT

ACTE PREMIER

Une salle du palais du roi à Madrid ; au fond une large porte avec portières se relevant des deux côtés : elle donne sur une galerie praticable ; au delà. une porte vitrée donnant sur une terrasse à balcon. Au premier plan, une porte à droite, une fenêtre à gauche ; au deuxième plan, deux portes latérales en pan coupé, avec portières, comme à la porte du fond. — Deux tables. — Le décor est le même pendant toute la pièce.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CAPITAINE RIUBOS, LE DUC D'ALBUQUERQUE, chacun d'un côté de la porte du fond ; LE COMTE DE MEDIANA, à la porte latérale du premier plan.

LE DUC.

Capitaine Riubos, j'ai l'honneur de vous dire que le propos que vous venez de tenir sur doña Sidonia est indigne d'un galant homme.

RIUBOS.

Monsieur le duc d'Albuquerque, si ce n'était pas trop d'honneur pour un pauvre capitaine d'aventure comme moi, de croiser l'épée avec un grand seigneur comme vous l'êtes, je vous dirais, moi, que vous m'insultez.

LE DUC.

Monsieur, j'ai l'habitude, toutes les fois qu'un cavalier de naissance se croit insulté par moi, de me mettre à sa disposition.

RIUBOS.

Ce qui veut dire ?

LE DUC.

Que nous avons tous deux une épée, capitaine, et que je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez me conduire.

RIUBOS.

Montrez-moi le chemin, monsieur le duc.

LE DUC.

Non ; passez devant, capitaine ; je suis grand d'Espagne de première classe, de sorte que je suis presque chez moi dans le palais de Sa Majesté. Il est juste que je vous en fasse les honneurs.

RIUBOS.

C'est pour vous obéir, monsieur le duc.

Il se découvre.

LE DUC.

Je vous suis, capitaine.

Ils sortent.

SCÈNE II

LE COMTE DE MEDIANA, les regardant s'éloigner.

Voilà une querelle dont je voudrais savoir la fin, si je ne venais chercher ici quelque chose de plus précieux encore que la vie d'un homme, le regard d'une femme. Hélas !

chaque soir m'entend jurer de ne plus venir chercher ce regard mortel, et chaque matin me retrouve ici oubliant mon serment ! C'est l'heure où elle passe par cette salle en revenant de la chapelle. (La porte de droite s'ouvre.) Le comte-duc d'Olivarès !

SCÈNE III

MEDIANA, LE COMTE-DUC D'OLIVARÈS.

OLIVARÈS.

Vous êtes seul, comte ?

MEDIANA.

Oui, Excellence, comme vous voyez.

OLIVARÈS.

Il m'avait semblé entendre parler dans cette salle.

MEDIANA.

C'est possible, monsieur. Il m'arrive souvent de parler haut dans la solitude ; c'est une faiblesse que l'on pardonne aux vieillards et aux poètes.

OLIVARÈS, avec intention.

Et aux amoureux, comte.

MEDIANA, sèchement.

Comme il plaira à Votre Excellence.

OLIVARÈS.

Pardieu ! comte, il faut que je vous fasse une question.

MEDIANA.

C'est votre droit, monsieur le premier ministre.

OLIVARÈS.

Vous avez parlé de poètes, et vous-même, tout grand

seigneur que vous êtes, vous ne dédaignez pas de faire des vers.

MEDIANA.

Je ne fais que suivre l'exemple que nous donne le roi Philippe IV.

OLIVARÈS.

Eh bien ! comte, il court contre moi certaine satire que mes ennemis trouvent bonne, attendu que j'y suis fort maltraité ; l'avez-vous lue par hasard ?

MEDIANA.

Non, comte.

OLIVARÈS.

Qui donc fait des vers à la cour, après le roi Philippe IV et vous ?

MEDIANA.

Personne, que je sache.

OLIVARÈS.

Signez-vous tous les vers que vous faites, comte ?

MEDIANA.

Tous.

OLIVARÈS.

Mêmes les satires ?

MEDIANA.

Même les satires. Seulement, je signe les vers ordinaires de mon nom de comte de Villa-Mediana, et les satires, de mon cachet habituel.

OLIVARÈS.

Et ce cachet représente ?

MEDIANA.

Une plume et une épée, avec le mot UTI, s'en servir.

OLIVARÈS.

Ah ! c'est bien.

MEDIANA.

Mais, silence, monsieur, voici la reine.

OLIVARÈS, à part.

Il l'a vue le premier... Il l'attendait.

SCÈNE IV

MEDIANA, LA DUCHESSE DE SIDONIA, LA REINE, OLIVARÈS, les femmes de la reine au fond.

LA REINE.

Pouvez-vous me dire, monsieur le duc, quels sont les deux cavaliers qui ont l'audace de se battre dans le parc royal ?

OLIVARÈS.

Se battre dans le parc royal ! Impossible, madame.

LA REINE.

Approchez de cette fenêtre, et vous verrez d'ici reluire les épées.

OLIVARÈS, allant au balcon.

Madame, c'est le duc d'Albuquerque et le capitaine Riubos.

LA DUCHESSE, à part.

Le duc d'Albuquerque !

LA REINE.

Monsieur, faites séparer les combattants. Ils auront à justifier leur conduite devant le roi. Viens, Sidonia.

Elles entrent à droite.

SCÈNE V

MEDIANA, OLIVARÈS.

MEDIANA, à part.

O ma souveraine !

OLIVARÈS, revenant.

Un duel sous les fenêtres du palais, dans un pays où le duel est défendu par le roi ! Voilà, sur mon honneur, une hardiesse que le duc d'Albuquerque, tout duc d'Albuquerque qu'il est, payera cher.

MEDIANA.

Le duc d'Albuquerque est un de ces précieux serviteurs envers qui un roi ne peut se montrer sévère. D'ailleurs tout le peuple de Madrid viendrait au besoin demander sa grâce.

OLIVARÈS.

Oui, sa folle magnificence lui a fait un nom. C'est un homme qui mettrait le feu à son palais pour réchauffer un mendiant ! un grand original, enfin.

MEDIANA.

Monsieur d'Albuquerque, vous le savez, Excellence, a un meilleur titre à la faveur des Espagnols, c'est celui de grand capitaine et de victorieux.

OLIVARÈS.

Je comprends que vous le défendiez, comte. Vous ne lui devez pas moins en échange de l'attachement protecteur qu'il vous porte.

MEDIANA.

Pardon, monsieur le duc, mais Votre Excellence oublie que je suis d'âge et de nom à me protéger moi-même.

OLIVARÈS.

Comment donc! mais personne n'en doute, comte, personne n'en doute.

SCÈNE VI

MEDIANA, OLIVARÈS, D'ALBUQUERQUE, en dehors

LE DUC.

Messieurs, je vous serais infiniment obligé de ne pas me toucher.

MEDIANA.

C'est la voix du duc.

OLIVARÈS.

En effet, je crois qu'on nous l'amène.

LE DUC, au fond

Monsieur le garde, présentez, je vous prie, mes compliments au capitaine Riubos; dites-lui que je crains de l'avoir provoqué un peu à la légère, et que, s'il ne meurt pas de sa blessure, je lui ferai réparation de cette légèreté en quelque lieu plus propice. Maintenant, vous avez ma parole, je ne quitterai pas cette chambre. Allez. (Entrant.) Ah! bonjour, Mediana. (D'un ton moins amical.) Bonjour, comte-duc. C'est vous qui m'avez fait arrêter, je présume?

OLIVARÈS.

Par ordre de la reine, monsieur.

LE DUC.

Et combien de temps dois-je garder les arrêts dans cette salle?

OLIVARÈS.

Jusqu'au retour du roi.

LE DUC.

Lequel reviendra de la chasse...?

OLIVARÈS.

Selon son habitude, vers deux heures.

LE DUC, s'asseyant à gauche.

Merci, Excellence.

OLIVARÈS, s'approchant de lui.

Monsieur le duc, voulez-vous me permettre de m'étonner, tout haut et devant vous, d'une chose dont je m'étonnais tout bas en votre absence? c'est qu'un homme de votre mérite militaire se croie obligé de tirer à tous moments l'épée pour de minces propos.

LE DUC.

Et moi, je m'étonne d'une chose, monsieur, c'est que vous n'avez pas remarqué que je ne me bats jamais sans être réduit à cette extrémité par de sérieuses provocations.

Il se lève.

OLIVARÈS.

Oh! duc, vous oubliez votre duel avec le comte Da Sylva.

LE DUC.

Je vois que Votre Excellence n'en connaît point l'histoire. Monsieur Da Sylva m'avait traité de la façon la plus outrageante : il le reconnaissait lui-même, puisque nous étions convenus de nous battre chaque année au printemps.

OLIVARÈS.

Voici une étrange convention !

LE DUC.

Vous le voyez bien; tout semble étrange à qui ne connaît pas les causes. La querelle était venue à propos d'un arbre

qui avait poussé dans le jardin du comte, à une grande hauteur, et cela, juste devant mes fenêtres. L'hiver, cela pouvait encore se tolérer ; mais, dès que l'arbre avait des feuilles, la chose, en vérité, devenait insupportable. Je le priai de mettre bas son arbre, et, comme il s'y refusa, nous convînmes de nous battre tous les ans au printemps, quand cet arbre reprendrait des feuilles. Tout le monde eût agi de même.

OLIVARÈS.

Allons ! la raison est suffisante, et je ne doute pas que vous n'en ayez d'aussi parfaite pour expliquer toutes vos rencontres et même cette dernière affaire avec le capitaine Riubos.

LE DUC.

Monsieur, je hais naturellement votre capitaine Riubos, et, s'il m'en croyait, il quitterait l'Espagne. Mais à part le sentiment instinctif qui me pousse à détruire ce cavalier, j'avais tout à l'heure une excellente raison de me faire ce plaisir.

OLIVARÈS.

Ne vous étonnez pas de toutes mes questions, monsieur le duc ; je veux faire ressortir dans tout son éclat votre innocence aux yeux du roi Philippe IV. Quelle était cette raison !

LE DUC.

En vérité, Excellence, on abuse de ce que j'arrive des Indes pour me prêter des ridicules. Don Riubos s'est permis de me féliciter sur mon prochain mariage.

OLIVARÈS.

Ah ! oui, avec doña Sidonia.

LE DUC.

Vous aussi, Excellence, vous voulez me marier avec cette jeune fille !

OLIVARÈS.

Cette jeune fille est un des plus grands noms d'Espagne, et une des plus grandes beautés de la cour.

LE DUC.

Monsieur, fût-elle belle comme Vénus et noble comme la reine de Saba, cela ne changerait rien, je vous prie de le croire, à mes intentions. Le mariage est un tribut que les sots payent aux gens d'esprit; il faut les laisser faire. — Mais voyons, Mediana, beau rêveur qui ne dites rien...

MEDIANA, sortant de sa rêverie.

Plaît-il?

LE DUC.

Pardon si j'ai fait fuir la muse. Vous connaissez cette jeune fille?

MEDIANA.

Laquelle?

LE DUC.

Mais cette jeune fille qu'on me fait épouser.

MEDIANA.

Doña Sidonia?

LE DUC.

Bon, lui aussi!

OLIVARÈS.

Duc, si vous voulez faire taire ce bruit, je crains bien que vous ne soyez forcé de jeter le gant à toute la cour.

LE DUC.

Messieurs, tout ce que je puis dire, c'est que je ne l'ai jamais vue.

OLIVARÈS.

Et ce bouquet qui est tombé à vos pieds le jour de votre rentrée à Madrid, au moment où vous passiez sous ses fenêtres, et que vous avez si galamment ramassé?

LE DUC.

Je ramasse toujours un bouquet qui tombe de la main d'une femme : j'aime les fleurs, mais, je vous le répète, j'ignorais sous quel balcon je passais, et de quelle main le bouquet était tombé.

OLIVARÈS.

De la discrétion, duc ! je ne vous connaissais pas cette vertu.

MEDIANA, souriant.

C'est un diamant que M. le duc a rapporté des Indes.

LE DUC.

Dites-moi, Mediana, car je crois avoir enfin trouvé la clef de tout cela, doña Sidonia a sans doute un père, un oncle, un frère, qui imaginent ce moyen de se défaire de leur fille, sœur ou nièce ? Le moyen est ingénieux, mais il ne réussira pas.

MEDIANA.

Non, monsieur le duc. La duchesse de Sidonia est fille du duc de Cœli, qui, à sa mort, l'a laissée sans parents, sans appui et sans fortune.

LE DUC.

La fille du duc de Cœli, mon vieil ami, l'ancien gouverneur du Portugal ?

MEDIANA.

Justement.

LE DUC.

Je suis fâché de ne pas avoir su cela, j'eusse tué le capitaine Riubos ; car c'est une double infamie que d'attaquer un honneur qu'aucune épée ne protège.

OLIVARÈS.

Excepté la vôtre, cependant.

LE DUC.

L'interrogatoire est-il fini, comte-duc ?

OLIVARÈS.

Il sera fini dès qu'il vous fatiguera, monsieur. Le roi veut beaucoup de bien à la duchesse de Sidonia, attachée à la reine ; il voit avec peine toute tache faite à l'honneur d'une jeune fille pauvre, orpheline et sans défense. Ce sera au roi de vous demander une explication que vous avez le droit, je le reconnais, de refuser à tout le monde, même au premier ministre.

LE DUC, à part.

Le roi ! C'est étrange.

OLIVARÈS.

Venez-vous, comte ?

LE DUC.

Un mot, s'il vous plaît, Mediana. (A Olivarès.) Pardon, Excellence.

Olivarès sort tout seul.

SCÈNE VII

MEDIANA, D'ALBUQUERQUE.

MEDIANA, froid et contraint.

Vous avez à me parler, duc ?

LE DUC, très amical.

Oui.

MEDIANA.

J'écoute.

LE DUC.

Je vous dirai en ami, comte, que je ne suis pas le seul dont la cour veuille bien s'occuper, et qu'il circule de méchants propos sur vous.

MEDIANA.

Sur moi, duc ?

LE DUC.

Oui.

MEDIANA.

Dirait-on par hasard aussi que j'ai une maîtresse ?

LE DUC.

Non, monsieur ; on dit, au contraire, que vous n'en avez pas.

MEDIANA.

Mais, en vérité, duc, je ne vois rien là dedans qui puisse m'offenser.

LE DUC.

Quand j'avais l'honneur et le plaisir d'avoir votre âge, on aurait été mieux venu à mettre en doute mes ancêtres que ma maîtresse. Parfois, je n'en avais pas, parce qu'il me convenait de n'en point avoir ; mais il me convenait qu'on m'en donnât une, et l'on m'en donnait vingt ; je ne m'en plaignais point, les belles non plus : de la sorte, tout le monde était content, et voilà de quelle façon, de mon temps, nous entendions nos devoirs de gentilshommes.

MEDIANA.

Il paraît que, depuis, votre morale a changé, duc.

LE DUC.

Pourquoi cela ?

MEDIANA.

Puisque tout à l'heure vous avez nié avec tant d'acharnement la bonne fortune dont on voulait vous faire honneur.

LE DUC.

Oh ! moi, Mediana, c'est autre chose : remarquez bien

que je puis nier une fausse bonne fortune, n'ayant point à en cacher de véritables.

MEDIANA.

Duc, j'ignore où vous voulez en venir.

LE DUC.

Moi, à rien : c'est une théorie que j'expose. Je disais, par exemple, que lorsqu'on vient à concevoir un amour sérieux, ce n'est pas le moment de quitter sa maîtresse, comme font les sots, mais bien plutôt d'en prendre une avec beaucoup de bruit, et même un peu de scandale. Me faites-vous l'honneur de me comprendre, Mediana ?

MEDIANA.

Pas le moins du monde, monsieur le duc, je vous assure.

LE DUC.

N'importe, je continue : vous admettez bien, mon cher comte, malgré votre modestie, qu'un homme de votre mérite n'est pas sans envieux, sans ennemis à la cour. On n'imaginera pas qu'un jeune homme de vingt ans, poète, qui plus est, n'ait pas quelque amour en tête, et l'on aimera mieux faire les suppositions les plus singulières et même les plus dangereuses. Croyez-moi, Mediana, donnez un aliment à la méchanceté de la cour. Tenez, il y a la marquise d'Astorga... il est vrai que son mari est en Portugal, et qu'il vous répugnerait sans doute de faire la cour à une femme dont le mari est absent. Du reste, en attendant son retour, vous avez la comtesse...

MEDIANA.

Je vous suis obligé, duc ; tenons-nous-en là. J'attendrai.

LE DUC.

Soit ! mais croyez-moi, Mediana, l'avis que je vous donne est sérieux, très sérieux ; maintenant, faites-en le cas que vous voudrez. Voilà ce que j'avais à vous dire.

MEDIANA.

Je vous remercie, duc, quoique je persiste à dire que je n'ai pas compris. J'ai entrevu seulement que vous prêchiez la morale à ravir.

Le duc lui donne la main, il sort.

SCÈNE VIII

D'ALBUQUERQUE, seul.

Ce jeune homme ne m'aime pas. Pourquoi ? Dieu le sait. Si du moins il écoutait mes avis !... Mais la jeunesse n'entend pas raillerie avec l'amour, et ces adolescents ont de maladroites délicatesses qui vous compromettent une femme sans miséricorde. (Il prend une gazette sur la table de gauche et s'assied.) Ah diable ! il paraît que ma captivité doit être longue ; on a pris soin de me procurer des journaux et la *Gazette de la cour*. Sotte invention que ces gazettes ! (Lisant.) « Les nouvelles de Portugal deviennent de jour en jour plus rassurantes. » Lisez déplorables. « Le marquis d'Astorga va être rappelé. » Et moi qui tout à l'heure disais à Mediana... Qu'est-ce que cela ? Encore mon nom ! Ce serait la première fois, depuis mon retour des Indes, qu'ils auraient daigné m'oublier. « On donne pour certaine la nouvelle du mariage du duc d'Albuquerque avec la fille du dernier duc de Sidonia-Cœli, mort dans les Indes orientales. » Ah çà ! mais, en vérité, c'est une persécution. (Il se lève.) C'est plus que cela, c'est un complot. La fille d'un de mes compagnons d'armes, une enfant sans soutien, sans famille ! Oh ! je ferai taire ces misérables !

SCÈNE IX

LA DUCHESSE, sortant de chez la reine, D'ALBUQUERQUE.

LE DUC.

Quelle est cette jeune fille ?

LA DUCHESSE, fort émue.

Monsieur le duc est seul ?

LE DUC.

Oui, madame. Qui êtes-vous, et à quel bon génie dois-je cette faveur que vous me faites en venant me visiter dans ma prison ?

LA DUCHESSE.

Vous ne me connaissez donc point ?

LE DUC.

Je n'ai point ce bonheur, madame.

LA DUCHESSE.

Pourquoi toute la cour n'est-elle point là pour vous entendre ? Je suis la duchesse de Sidonia-Cœli.

LE DUC.

Comment, madame, c'est vous qui êtes la fille... ?

LA DUCHESSE.

J'ai su, monsieur le duc, que vous vous étiez fait mon chevalier ; vous avez été l'ami de mon père, monsieur, et c'est à ce titre, je crois, que vous avez pris ma défense. Je vous pardonne le tort que, sans le vouloir, m'aura fait votre générosité.

LE DUC.

Madame, croyez que j'étais le seul outragé, et que votre nom...

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc, je ne feindrai pas d'ignorer le motif de votre querelle, ni des calomnies dont je suis la victime, et dont vous êtes le prétexte fort innocent. Ne vous justifiez pas, duc ; si j'avais à vous accuser, faites-moi l'honneur de croire que je ne fusse pas venue vers vous. Je suis trop de la cour pour ne pas savoir que l'on doit tout attendre du duc d'Albuquerque, excepté une lâche action. (Elle salue.) Adieu, monsieur le duc.

LE DUC.

Mais n'aviez-vous rien à dire à l'ami de votre père ?

LA DUCHESSE.

J'ai à lui exprimer mon profond regret que ce soit lui justement qu'on ait choisi pour me perdre, lui dont le souvenir m'a toujours été, je ne dirai pas cher, mais sacré.

Ils descendent la scène.

LE DUC.

Mon souvenir, à moi ? Et comment donc ai-je le bonheur, madame, d'être autre chose pour vous qu'un étranger ?

LA DUCHESSE.

Vous alliez partir pour les Indes, où mon père vous rejoignit plus tard, et où il mourut ; vous vîntes prendre congé de notre famille ; mon père m'appela ; j'étais tout enfant ; je jouais dans le jardin , j'accourus. Il me poussa entre vos bras, je vous regardai avec étonnement : « Oui, Diana, me dit-il, regarde-le encore longtemps, et que ses traits se gravent dans ta mémoire. Tu ne sais pas encore, mon enfant, ce que c'est qu'un héros, tu le sauras un jour. Duc, ajouta-t-il, embrassez ma fille, je crois à la bénédiction du génie. » Alors vos lèvres touchèrent mon front ; l'instant d'après, vous étiez parti, et vous m'aviez oubliée. C'est bien simple et bien naturel. Moi, il en fut bien autrement : la jeunesse a ses éblouissements naïfs, ses souvenirs obstinés. Ces paroles de mon père : « C'est un héros ! »

demeurèrent constamment dans mon esprit ; puis lorsque je grandis, et que j'entendis raconter vos combats dans l'Inde, vos chasses terribles, vos splendeurs royales, toutes ces choses, enfin qu'on disait n'appartenir qu'à vous, et qui mettaient votre nom dans toutes les bouches, je me rappelais ce que mon père m'avait dit, et je répétais joyeuse : C'est un héros ! et, avant de nous quitter, ce héros m'a embrassé au front.

LE DUC.

Pauvre enfant !

LA DUCHESSE.

Quand j'appris que vous reveniez, que j'allais vous revoir, ce fut comme une fête dans mon cœur, j'avais perdu mon père, puis ma mère, mais il me semblait que je n'allais plus être si orpheline, puisque vous reveniez. Le jour de votre entrée à Madrid fut fixé, notre maison se trouvait sur la route que vous deviez suivre, je me cachai sur le balcon, derrière la jalousie. Le peuple, longtemps avant votre présence, criait : Vive le duc d'Albuquerque ! comme il eût fait pour un roi. Enfin je vous vis paraître... Vous montiez un cheval blanc comme de la neige. En arrivant sous ma fenêtre, un drapeau qu'on agita le fit cabrer, je jetai un cri de terreur, et je poussai la jalousie devant moi comme pour vous retenir. Le bouquet que j'avais à la main m'échappa et tomba à vos pieds, et vous, sans descendre de cheval, vous l'enlevâtes avec votre épée. Alors, comme si c'eût été un signal, une pluie de fleurs tomba sur vous de toutes les fenêtres ; vous, monsieur le duc, vous saluâtes de la tête et de la main, mais sans ramasser une seule de ces fleurs : j'étais fière et joyeuse. Je comptais sans la calomnie : ce bouquet tombé à vos pieds, on crut que je l'avais jeté. De là, sans doute, cette fable inventée pour me perdre, et qui poursuit jusque dans sa retraite une orpheline dont vous aviez eu le temps d'oublier jusqu'au nom, jusqu'à l'existence.

LE DUC.

Non, vous vous trompez, je ne vous avais point oubliée, mais de même que vous me voyiez sans doute, comme j'étais au moment de mon départ, la belle duchesse de Sidonia d'aujourd'hui était toujours pour moi la petite Diana d'autrefois ; le temps marche, je l'avais oublié ; il a fait de vous une divine jeune fille, de moi presque un vieillard.

LA DUCHESSE, vivement et comme malgré elle.

Oh !

LE DUC.

J'ai plus de quarante ans, duchesse, c'est-à-dire plus du double de votre âge ; mais je m'en félicite, car cet âge me donne le droit d'être votre protecteur, votre père. (Il va chercher un fauteuil à gauche ; la duchesse s'assied ; d'Albuquerque se place à côté d'elle.) Permettez-moi une question.

LA DUCHESSE.

J'écoute.

LE DUC.

Vous êtes seule au monde, isolée à la cour, vous êtes belle... Oh ! je ne vous le demande pas.

LA DUCHESSE.

Mais cette question, duc ?

LE DUC.

M'y voici. Vous connaissez-vous quelque ennemi à la cour ?

LA DUCHESSE.

Un ennemi à moi ?

LE DUC.

Ou quelque ami... trop ardent : c'est souvent la même chose ; une femme qui se sent atteinte par une perfidie cachée doit s'en prendre à l'homme qui la hait...

LA DUCHESSE.

Je vous ai dit, duc, que je ne me connaissais pas d'ennemis.

LE DUC.

Ou à l'homme qui l'aime. Puis-je, sans offense, vous demander, madame, s'il est quelqu'un à la cour qui soit dans ces sentiments à votre égard ?

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc, la perte de ma fortune ne m'a pas permis de former une alliance digne de mon nom ; c'est vous dire comment j'ai pu recevoir des prétentions blessantes, des vœux outrageants.

LE DUC.

Bien : voilà justement ces ardents amis dont je vous parlais. Et parmi ces amis, dites-moi, duchesse, n'en est-il pas quelqu'un qui occupe un rang considérable ? Parmi ces prétendants trop inférieurs, ne s'est-il pas trouvé un soupirant... trop illustre ?

LA DUCHESSE, *embarrassée.*

Monsieur le duc, je...

LE DUC.

Je ne demande pas que vous me disiez oui, et cependant vous l'eussiez dit à votre père. (*Après un silence.*) Oui, madame, je comprends tout, maintenant ; hélas ! vous avez déjà beaucoup souffert, et j'en ai peur, vous souffrirez beaucoup encore.

LA DUCHESSE, *avec élan.*

Ah ! monsieur, protégez-moi !

LE DUC.

Pauvre enfant ! ne m'avez-vous pas dit que ma protection vous perdrait ?

LA DUCHESSE.

Oui, c'est vrai, vous avez raison ; ne songez donc plus à moi, duc. J'ai souvent rêvé à la situation dans laquelle se trouve une jeune fille noble et sans fortune, menacée dans son honneur, et j'ai pris d'avance ma résolution. Peut-être cette résolution serait-elle déjà accomplie, mais la tendre amitié de la reine m'a fait hésiter longtemps. Maintenant, je comprends que cette amitié ne peut plus me défendre et qu'il me faut une protection plus puissante que celle que peut m'accorder une reine.

LE DUC.

Que voulez-vous dire ?

LA DUCHESSE.

Qu'au-dessus des trônes il y a le ciel, qu'au-dessus des rois il y a Dieu.

LE DUC.

Vous, dans un cloître, madame !

LA DUCHESSE.

C'est un refuge ouvert aux orphelins par le père de tous.

LE DUC.

Dites que c'est une tombe ouverte au désespoir. (Il replace les sièges. Avec chaleur.) Oh ! non, vous ne vous séparerez pas de moi en emportant ce projet désespéré. Je ne veux pas être complice d'un meurtre ; on vous a jeté mon nom comme une flétrissure.

LA DUCHESSE.

Duc, je croyais vous avoir dit que si je restais à la cour, j'étais perdue.

LE DUC.

Rien ne peut donc rompre ce dessein funeste ?

LA DUCHESSE.

Non ! rien... de ce qui est possible du moins.

LE DUC.

Ainsi, c'est à Dieu seul que votre fierté souffrirait d'être enchaînée, et ce n'est que ce maître suprême...

SCÈNE X

MEDIANA, OLIVARÈS, LE DUC, LE ROI, LA REINE, LA DUCHESSE, COURTISANS revenant de la chasse avec le roi.

LE ROI, en dehors.

Il est dans cette chambre, dites-vous, duc ?

OLIVARÈS, de même.

Oui, sire.

LA DUCHESSE.

Le roi !

LA REINE.

Sire, lorsque j'ai réclamé son arrestation, j'ignorais pour quelle cause le duc se battait.

LE ROI.

C'est bien. (Apercevant la duchesse.) Vous ici, madame ? Duc, nous venions vous tirer d'une captivité que nous ne supposions pas si heureuse.

LE DUC.

Ainsi Votre Majesté veut bien me faire grâce ?

LE ROI.

Oui, car vous avez tiré l'épée pour défendre l'honneur d'une femme, et fût-ce dans mon palais, c'est une de ces fautes qu'un roi d'Espagne doit pardonner.

LE DUC.

Eh bien ! sire, outre cette première faveur, j'ai la hardiesse d'en solliciter une seconde.

LE ROI.

Laquelle ? Parlez.

LE DUC.

Sire, madame la duchesse de Sidonia a daigné venir me remercier d'avoir embrassé sa querelle. Elle n'a pu me refuser le droit de me justifier auprès d'elle de certains torts, et j'osais lui dire, au moment où Votre Majesté a paru, que je ne voyais qu'un moyen de faire taire les bruits singuliers qui se sont répandus.

LE ROI.

Et ce moyen, monsieur ?

LE DUC.

Ce serait de leur donner raison, sire.

LE ROI.

Je ne comprends pas.

LA DUCHESSE, *relevant la tête.*

Que dit-il ?

LE DUC.

Sire, je demande l'agrément de Votre Majesté pour solliciter la main de madame la duchesse de Sidonia-Cœli.

LA DUCHESSE.

Duc, je ne puis accepter un pareil dévouement.

LE DUC.

Hélas ! madame, le dévouement ne peut être que de votre côté : et j'attends avec anxiété votre réponse pour savoir s'il surpassera votre courage.

LA DUCHESSE, *à la reine.*

Oh ! madame.

LE ROI.

Duc, nous verrons avec joie l'alliance de deux maisons qui n'ont rien à s'envier pour la noblesse.

LE DUC.

Sire, je n'attendais pas moins de votre bonté.

LA REINE.

Chère duchesse, vous resterez donc près de moi.

LE DUC, à part.

Je n'en jurerais pas.

LE ROI.

Maintenant, duc, voulez-vous vous en remettre à nos conseils pour le choix de votre parure de noces ?

LE DUC.

Quoi ! Votre Majesté daignerait ?...

LE ROI.

Que diriez-vous, par exemple, du manteau blanc avec la croix rouge fleurdelisée ?

LE DUC.

L'habit des chevaliers de Saint-Jacques !

LE ROI.

Essayez-le, mon cher duc : s'il vous sied, eh bien ! vous le garderez, avec deux commanderies pour en couvrir la dépense.

LE DUC.

Oh ! sire !

LA REINE.

Et moi, sire, je vais m'occuper de la parure de notre belle fiancée. Venez, duchesse.

LE DUC.

Vous partez, madame, et vous ne m'avez pas répondu.

LA DUCHESSE, à la reine, qui lui fait un signe d'assentiment.

Votre Majesté permet-elle ? (Remontant la scène.) Oh ! duc.

D'Albuquerque lui baise la main. La duchesse s'éloigne d'un côté avec la reine, et le roi de l'autre côté avec Olivarès.

LE ROI.

Eh bien ! Olivarès, que dis-tu de ce mariage ?

OLIVARÈS.

Sire, qu'il vous conduit à votre but tout aussi sûrement qu'un autre moyen.

LE ROI.

Je l'espère comme toi.

Olivarès se retourne pour regarder Albuquerque en riant. Ils sortent par le fond

SCÈNE XI

MEDIANA, LE DUC.

LE DUC, touchant l'épaule de Mediana, qui a suivi des yeux la reine et qui demeure absorbé dans ses pensées.

Mediana, je ne sais si vous êtes comme moi ; mais je me défie d'un homme qui me fait du bien quand je ne lui connais pas d'intérêt positif à m'en faire.

MEDIANA.

Duc, le roi sait apprécier vos services et vous le prouve.

LE DUC.

Poète ! Au reste, ce n'est pas le seul motif de ma défiance : avez-vous remarqué l'air rayonnant du duc d'Olivarès, de ce ministre inquisiteur ? Un inquisiteur qui rit, croyez-vous que ce soit gai pour les autres ?

MEDIANA.

Pourquoi mêler le comte-duc à vos affaires ?

LE DUC.

Poète ! Et le roi, l'avez-vous jamais vu d'humeur si enjouée ?

MEDIANA.

Sans doute il a fait bonne chasse.

LE DUC.

Hein ! comment l'entendez-vous ?

MEDIANA.

Mais le plus naturellement du monde.

LE DUC.

Et ce sourire d'Olivarès ? Allons, comte, vous vous doutez pourquoi Olivarès souriait, n'est-ce pas ?

MEDIANA.

Vous plaisantez, duc, je ne m'en doute pas.

LE DUC.

Voyons, franchement, est-ce par amitié pour moi que vous feignez d'ignorer tout ce qui se passe ?

MEDIANA.

Mais qu'y a-t-il donc ?

LE DUC.

Allons, je vois bien qu'il faut vous le dire. Il y a, mon cher comte, eh bien ! il y a que le roi aime ma femme, et que le premier ministre le sert dans ses amours.

MEDIANA.

Impossible !

LE DUC, lui touchant l'épaule en souriant.

Poète !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVARÈS, assis à la table de gauche, sonnant; DIEGO.

DIEGO, entrant.

Qu'ordonne Son Excellence ?

OLIVARÈS.

N'y a-t-il personne dans la galerie ?

DIEGO.

Le capitaine Riubos, Excellence, est arrivé à onze heures précises comme d'habitude pour faire son rapport à monseigneur.

OLIVARÈS.

Comme d'habitude ? pour faire son rapport ? Vous devenez observateur, monsieur Diego.

DIEGO.

Monseigneur, comme je vois tous les jours don Riubos venir à la même heure...

OLIVARÈS.

Monsieur l'huissier, vous êtes trop clairvoyant. Souvenez-vous que pour bien remplir certaines places, et la

vôtre est du nombre, il faut sinon être un sot, du moins le paraître. Allez, faites entrer don Riubos.

DIEGO.

Capitaine, Votre Seigneurie peut entrer.

SCÈNE II

OLIVARÈS, toujours assis; LE CAPITAINE, essoufflé, entrant par le fond.

OLIVARÈS.

Prenez votre temps, capitaine, prenez votre temps.

LE CAPITAINE.

Votre Excellence m'excusera; mais depuis trois mois que j'ai reçu ce maudit coup d'épée, il est de fait que j'ai l'haleine courte.

OLIVARÈS.

De sorte que vous ne vous souciez pas de renouer cette conversation avec le duc d'Albuquerque ?

LE CAPITAINE.

Pourquoi pas ?

OLIVARÈS.

A merveille ! J'espère, capitaine, que vous avez sur vous vos tablettes ?

LE CAPITAINE.

Elles ne me quittent jamais, Excellence.

OLIVARÈS.

Et depuis hier, les avez-vous enrichies de quelque fait intéressant ?

LE CAPITAINE.

Votre Excellence peut en juger.

OLIVARÈS.

Voyons

Il tend la main pour prendre les tablettes.

LE CAPITAINE.

Pardon, monseigneur, mais j'ai l'écriture la plus bizarre du royaume.

OLIVARÈS.

Lisez donc.

LE CAPITAINE, tirant ses tablettes avec gravité.

C'était hier 27 juin de l'an de grâce 1641, le treizième du règne de Sa Majesté Philippe IV, et le quarante-troisième de mon âge.

OLIVARÈS.

Passons, Riubos.

LE CAPITAINE.

Bien déjeuné à neuf heures, au café de la place Mayor, sans incident, dîné en compagnie de plusieurs militaires et étrangers de distinction. L'un d'eux, qui s'était posé en mécontent, s'étant échauffé à propos de l'administration de Votre Excellence, je l'excitai, de façon qu'il se compromît gravement. Je sortis pour l'attendre à la porte. Voyant que je me levais, il se leva, et me suivit; arrivé dans la rue, je voulus l'arrêter; lui, de son côté, étendit la main et me saisit au collet. Une explication s'ensuivit. Il me dit qu'il était attaché à la police de Sa Majesté; je lui répondis que je n'étais pas étranger à celle de Votre Excellence; sur quoi, nous étant salués avec la courtoisie qu'on se doit entre gentilshommes, nous tirâmes chacun de son côté.

OLIVARÈS.

Ceci est sans intérêt. Passez, Riubos, passez.

LE CAPITAINE.

Pendant la nuit, jeunes filles enlevées, trois; femmes surprises par leurs maris, *dito ;* alguazils tués, six , voleurs arrêtés, zéro.

OLIVARÈS.

Je vous avais recommandé une surveillance toute particulière à l'égard de certains personnages.

Il se lève.

LE CAPITAINE.

Ah ! très bien, monseigneur. Le duc d'Albuquerque est parti à cinq heures du matin pour passer la revue des gardes à Alcala.

OLIVARÈS.

Allons, pas mal.

LE CAPITAINE.

Votre Excellence m'encourage. Comme on envoyait ce matin le duc passer une revue à trois lieues d'ici, un messager partait pour Herrera, chargé d'un ordre positif de la reine qui rappelle la duchesse à la cour. La duchesse arrivera donc au palais au moment où le duc arrivera sur le champ de manœuvres ; coïncidence notable, si j'ose dire toute ma pensée.

OLIVARÈS.

Décidément, capitaine, vous êtes une sommité dans votre genre.

LE CAPITAINE.

Les dames me l'ont dit quelquefois, monseigneur.

OLIVARÈS.

Les dames ? seriez-vous galant, capitaine ?

LE CAPITAINE.

A mes heures, Excellence.

OLIVARÈS, à part.

Quel prétentieux animal! (Haut.) Mais quelque distraction que vous donnent les dames, vous n'avez pas manqué, je présume, de vous informer des sentiments de la duchesse à l'égard de son mari?

LE CAPITAINE.

C'était une des recommandations de Votre Excellence, et ce que Votre Excellence me dit une fois reste à jamais gravé dans ma mémoire.

OLIVARÈS.

Eh bien?

LE CAPITAINE.

Votre Excellence a-t-elle entendu parler de cet oiseau rare, le *rara avis* dont parle Juvénal, mon auteur favori?

OLIVARÈS.

Le phénix?

LE CAPITAINE.

C'est cela. Eh bien! le duc l'a trouvé.

OLIVARÈS.

Ainsi la duchesse...

LE CAPITAINE.

Adore son mari, après un mois de tête-à-tête, un mois de solitude et trois mois de mariage.

OLIVARÈS.

Cela regarde le roi. Passons. Je vous avais encore recommandé une autre personne que le duc et la duchesse.

LE CAPITAINE.

Votre Excellence veut parler du comte de Villa-Mediana, ce jeune poète qui fait si bien les satires? Eh bien! j'espère, monseigneur, qu'aujourd'hui même l'objet de son amour mystérieux me sera connu.

OLIVARÈS, vivement.

Vous dites ?

LE CAPITAINE.

Je dis que Votre Excellence veut que je répète, non point parce qu'elle n'a pas entendu, mais parce qu'elle doute ; je dis que chaque soir, de neuf à dix heures, un homme s'introduit, par-dessus les grilles du parc, dans le jardin réservé à Leurs Majestés, et s'y promène une partie de la nuit.

OLIVARÈS.

Au-dessous des fenêtres de l'appartement de la reine?

LE CAPITAINE.

Et de ses femmes, monseigneur.

OLIVARÈS.

Oui, oui. Et cet homme ?

LE CAPITAINE.

Est juste de la taille du comte.

OLIVARÈS.

Est-ce tout ce que vous en pouvez dire ?

LE CAPITAINE.

Je n'ai été prévenu qu'hier matin. Je me suis embusqué hier soir ; mais la nuit était noire en diable.

OLIVARÈS.

Et sur les balcons, rien?

LE CAPITAINE.

Si fait, une forme blanche, visible même au milieu de l'obscurité.

OLIVARÈS.

C'était la reine.

LE CAPITAINE, *vivement.*

Ou l'une de ses femmes, Excellence ; remarquez que je ne précise rien.

OLIVARÈS.

Et vous n'avez pas suivi cet homme ?

LE CAPITAINE.

Au contraire, pas pour pas ; si bien que j'ai trouvé, à la place où il s'était arrêté un instant, un nœud d'épée.

OLIVARÈS.

L'avez-vous ?

LE CAPITAINE.

Certainement. Seulement, pendant que je me baissais pour le ramasser, l'homme a disparu.

OLIVARÈS.

Mais vous avez le nœud ?

LE CAPITAINE.

Le voici.

Olivarès saisit rapidement le nœud.

OLIVARÈS.

Couleur de feu. Il me semble, en effet, en avoir vu un pareil à l'épée du comte. Vive le ciel ! voilà un heureux jour, capitaine ! Vous passerez ce soir chez mon trésorier, et vous trouverez un ordre de vous payer mille piastres.

LE CAPITAINE.

L'heure, Excellence ?

OLIVARÈS.

Six heures, si vous voulez.

LE CAPITAINE.

Je n'y manquerai pas, monseigneur.

L'HUISSIER.

Le roi se rend près de Son Excellence.

OLIVARÈS.

Capitaine, sortez par la chambre du conseil et le petit escalier, mais ne vous éloignez pas du palais.

SCÈNE III

OLIVARÈS, seul un moment ; puis LE ROI.

OLIVARÈS.

Je les tiens maintenant, mes deux fiers ennemis : Albuquerque ! Mediana ! Oh ! deux noms odieux ! deux noms qui troublent depuis assez de temps mon repos ! Tandis que cet enfant hautain prenait ici ma place dans la faveur du maître, l'autre, ce railleur impitoyable, envoyait jusque du fond d'un autre monde sa renommée insulter à la mienne. Mais je les perdrai tous deux, l'un par sa jalousie, l'autre par son amour insensé ; oui, aujourd'hui même si je puis ! Quand éclatera la tempête à laquelle je dois m'attendre, il faut que je sois seul maître de l'esprit du roi... Leur disgrâce ou la mienne!

Le roi entre.

LE ROI.

Olivarès, j'ai un conseil à vous demander.

OLIVARÈS.

Sire...

LE ROI.

Nous faisons, vous le savez, une comédie avec Mediana.

OLIVARÈS.

En effet. (A part.) Le roi parle toujours au pluriel. (Haut.) Et le sujet est-il arrêté?

LE ROI.

Oui, duc. Ce sont les amours de François Ier avec madame d'Étampes.

OLIVARÈS.

Sa Majesté jouera François Ier ?

LE ROI.

Oui.

OLIVARÈS.

Et le duc d'Albuquerque ?

LE ROI.

J'ai envie de lui proposer le rôle de M. d'Étampes. Croyez-vous qu'il acceptera ?

OLIVARÈS.

Nous tâcherons.

LE ROI.

Au reste, ne pensez-vous pas que la duchesse aura saisi avec empressement l'occasion de cette lettre de la reine pour se sauver de sa prison ?

OLIVARÈS.

De sa prison ! Oh ! sire, le mot est dur pour M. d'Albuquerque.

LE ROI.

En vérité, Olivarès, je suis peu disposé à l'épargner. Depuis trois mois, cet homme fait manquer tous nos projets. Nous faisons un complot pour isoler la duchesse Sidonia, il l'épouse, et il enlève la nouvelle mariée de la cour. Nous le rappelons en lui donnant un commandement, dans l'espérance qu'il ramènera sa femme avec lui ; pas du tout, il revient seul, et tout cela par instinct de contrariété, car il ne se doute de rien.

OLIVARÈS.

Sire, le duc n'en est peut-être encore qu'à ces vagues pressentiments qui précèdent les catastrophes. Mais il a l'esprit trop judicieux pour négliger ces avertissements providentiels ; sans savoir d'où viendra le coup, il le flaire et se met en garde.

LE ROI.

Eh bien ! nous verrons comment il va parer celui-ci. La duchesse, si elle obéit, comme je n'en doute pas, à cet ordre de la reine, sera ici vers midi, tandis que, selon toute probabilité, le cher duc ne reviendra que demain.

OLIVARÈS.

Oui, mais demain, ce sera à recommencer ; le piège où il aura été pris le rendra plus défiant encore.

LE ROI.

Mais, en vérité, ce n'est pas la peine, mon cher duc, d'être premier ministre, de s'appeler Olivarès, de passer pour le premier politique du monde, si tu ne trouves pas moyen d'éloigner, pour huit jours, un mari de sa femme.

OLIVARÈS.

On pourrait susciter au duc quelques démêlés avec l'inquisition.

LE ROI.

Songez, Olivarès, que je ne voudrais pas le jeter dans un péril sérieux.

OLIVARÈS.

Comment Votre Majesté peut-elle supposer?... le duc, un ami à moi !

LE ROI.

Duc, est-ce que je n'entends pas?...

Il va à la fenêtre de côté.

OLIVARÈS.

En effet, sire, un carrosse entre dans la cour du palais.

LE ROI.

Aux armes du duc.

OLIVARÈS.

Oh! l'excellente vue qu'a Votre Majesté !

LE ROI.

C'est elle, enfin !... après trois mois d'ennuis mortels... Allez, laissez-moi, Olivarès.

OLIVARÈS.

Sire, il me restait cependant quelque chose d'important à vous dire.

LE ROI.

Plus tard, plus tard ; allez, allez. Non pas par là. (Montrant le fond.) Vous pourriez la rencontrer, et vous savez qu'elle est facile à effaroucher. Par ici.

Montrant la porte latérale. — Olivarès sort.

SCÈNE IV

LE ROI, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, apercevant le roi et s'arrêtant sur le seuil de la porte au fond.

Sire, veuillez me pardonner, mais passant par cette chambre pour me rendre aux ordres de la reine, j'ignorais l'honneur qui m'était réservé d'y rencontrer Votre Majesté.

Elle va pour continuer sa route.

LE ROI.

Eh bien ! que faites-vous ? vous passez ainsi ?

LA DUCHESSE.

La reine a eu la bonté de me faire dire qu'elle m'attendait avec impatience.

LE ROI.

Et qui donc plus que moi, madame, peut être empressé de saluer votre retour ? Duchesse, ne soyez point assez cruelle pour ne m'apparaître que comme un regret. Et puisque cette occasion d'un entretien que je cherche depuis si longtemps m'est offerte par le hasard...

LA DUCHESSE.

Sire, je ne crois point au hasard.

LE ROI.

Ah ! ne souffrirez-vous pas que je vous dise la joie que j'éprouve de vous voir enfin sortie de captivité ?

LA DUCHESSE.

De captivité ? Je ne vous comprends pas, sire.

Ils descendent la scène.

LE ROI.

Sans doute. Est-ce donc de votre plein gré, madame, que vous êtes demeurée si longtemps dans cet exil ?

LA DUCHESSE.

Et qui m'y aurait forcée, je vous le demande ?

LE ROI.

Madame, c'est être bien généreuse envers le duc.

LA DUCHESSE.

Généreuse envers le duc ?...

LE ROI.

Oui, qui de son côté ne se pique pas de générosité envers vous, car il semble avoir juré de détruire à la cour tous les souvenirs qu'y ont laissés votre grâce et votre esprit.

LA DUCHESSE.

Le duc, sire? Entendons-nous bien : est-ce de monsieur d'Albuquerque que vous me parlez?

LE ROI.

Et quel autre appellerais-je ingrat?

LA DUCHESSE.

Et son ingratitude consiste... (Avec un peu de curiosité piquée.) Voyons, sire?

LE ROI.

Mais à s'en aller répéter partout, avec sa feinte bonhomie, des propos étranges, où il vous affuble de je ne sais quels goûts campagnards et presque ridicules, de je ne sais quelle humeur de provinciale achevée, pour expliquer la prison où il vous retient.

LA DUCHESSE, à part.

Ah ! monsieur le duc ! monsieur le duc ! (Haut.) Et puis-je savoir, sire, quelle sérieuse occupation a empêché le duc de me recevoir à mon arrivée?

LE ROI, ironiquement.

Une fort sérieuse, duchesse. Il passe une revue.

LA DUCHESSE.

Ah ! il passe une revue?

LE ROI.

De mes gardes.

LA DUCHESSE.

De vos gardes? Où cela?

LE ROI.

A Alcala.

LA DUCHESSE.

Ah ! Et quand reviendra-t-il?

LE ROI.

Mais demain, je présume. J'ai donc la conscience de ne lui faire aucun tort en vous demandant le sacrifice de quelques-uns de vos instants.

LA DUCHESSE.

Autrement, Votre Majesté ne se le pardonnerait jamais, n'est-ce pas ?

LE ROI.

Me refusez-vous ?

LA DUCHESSE.

Ce serait mal rentrer en cour que d'y débuter par un acte de désobéissance envers Votre Majesté. (A part.) Ah ! monsieur le duc !

LE ROI.

Belle duchesse...

En ce moment on entend des cris et une musique militaire sur la place du palais.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que cela, sire ?

LE ROI.

Rien, madame ; quelques bohèmes qui passent. Depuis trois mois...

LA DUCHESSE.

Mais, sire, c'est sur la place du palais.

LE ROI.

Voyons, refusez-vous de m'écouter ; quand depuis trois mois... trois siècles...

LA DUCHESSE.

Mais en vérité, sire, c'est une aubade qu'on vous donne. Voyez donc...

LE ROI, allant à la fenêtre de droite, à part.

C'est insupportable. (Haut.) Voyons. Ah ! c'est un régiment

de mes gardes qui rentre en ville, et qui s'est arrêté devant le palais.

LA DUCHESSE.

Mais il me semble qu'il y en a plusieurs, sire.

LE ROI, la ramenant au fauteuil.

Nous n'en serons que mieux gardés. Belle duchesse...

LA DUCHESSE.

Sire, monsieur d'Albuquerque !

Les cris et la musique cessent.

SCÈNE V

LE ROI, LE DUC, entrant vivement par le fond ; LA DUCHESSE.

LE ROI.

Le duc !

LE DUC.

Sire, pardon. Madame la duchesse...

LE ROI, embarrassé et dépité.

Mon cher duc, je remerciais la duchesse d'avoir bien voulu se rendre au désir de la reine en revenant à la cour. Elle me demandait de vos nouvelles, et je lui disais que vous passiez la revue de mes gardes à Alcala. Je croyais que cette revue ne faisait que commencer, duc ?

LE DUC.

Sire, sur la demande de messieurs vos gardes, je les avais convoqués pour six heures du matin, afin de leur épargner la grande chaleur du midi.

LE ROI.

Mais cela ne m'explique pas, duc, comment vous revenez avec eux, à moins que ce ne soit pour conquérir ma capitale.

LE DUC.

Sire, tout au contraire; c'est pour vous rendre une province qui menace de vous échapper.

LE ROI.

Vous voulez parler du Portugal ?

LE DUC.

Oui, sire. Au milieu de la revue est arrivée la nouvelle, vraie ou fausse, de l'insurrection. Alors les troupes ont fait éclater un tel enthousiasme, elles ont demandé à marcher avec de telles instances, que j'ai cru être agréable au roi en lui donnant le spectacle de cet unanime dévouement.

LE ROI, avec ennui.

Si bien que les voilà, et vous voilà avec elles.

LE DUC.

Oui, sire.

LE ROI.

C'est bien ; merci, duc. Allez dire à mes gardes que leur dévouement me touche.

LE DUC.

Oh ! sire, vous ne pouvez vous dispenser de vous montrer. Ils ont fait trois lieues en plein soleil pour voir l'auguste visage de Votre Majesté, et j'ai osé promettre...

LE ROI.

Duc !

LE DUC.

Oh ! je le savais bien. (Il ouvre la porte vitrée de la terrasse extérieure.) Messieurs les gardes, voici le roi.

LE ROI, à part.

Ah ! monsieur le héros, vous me le payerez !

LES CRIS.

Le roi !... le roi !...

La musique reprend au dehors.

LE ROI, forcé d'aller au balcon. (On entend des cris de Vive le roi !)

— Me voici, mes amis, me voici. Oui, oui, soyez tranquilles, vous irez en Portugal.

LES CRIS.

Vive le roi !... vive Philippe IV !... vive l'Espagne !

LE DUC, à la duchesse.

Par quel hasard ici, madame?

LA DUCHESSE.

Un ordre de la reine.

LE DUC.

Bien ! merci. (Au roi, qui revient du fond.) Qu'ordonne Votre Majesté ?

LE ROI.

Rien, duc, à vous du moins... Madame, je vous parlais de l'impatience que la reine a de vous voir. J'espère que vous ne la ferez pas attendre. Adieu, duc. Nous allons songer au moyen de récompenser dignement ces braves gens et leurs officiers.

Il sort.

SCÈNE VI

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC, à part.

Il est furieux. Il paraît qu'il était temps que j'arrivasse. (A la duchesse.) Eh bien ! vous me quittez, madame ?

LA DUCHESSE.

N'avez-vous pas entendu ce que vient de me dire Sa Majesté, que la reine m'attend ?

LE DUC.

Oh ! duchesse, vous me permettrez bien de vous féliciter auparavant, n'est-ce pas ? de ce que le goût de la retraite vous ait passé si vite ? Le bonheur que j'éprouve en vous voyant à la cour est d'autant plus grand qu'il était inattendu.

LA DUCHESSE.

Il n'y a pas longtemps que j'y suis, comme vous voyez. Eh bien ! j'ai déjà entendu dire que certaines personnes m'y faisaient une réputation de femme bizarre et à demi sauvage, fort capable de m'y ridiculiser à tout jamais.

LE DUC.

Je vois avec désespoir, madame, que l'on m'aura desservi près de vous.

LA DUCHESSE.

Mais, si je ne me trompe, monsieur, vous ne seriez pas fort contrarié qu'on me prît dans ce pays-ci pour une femme bonne à vivre dans les bois seulement.

LE DUC.

J'aurais de la peine, madame, à donner de l'apparence à un pareil bruit. D'ailleurs, dans quel but? ce serait mentir effrontément, et cela pour mentir.

LA DUCHESSE.

Je ne crois pas un seul mot de ce que vous dites, mon cher duc ; continuez.

LE DUC.

Vous rappelez-vous, chère duchesse, une chose aimable que vous m'avez dite il y a cinq jours, pendant mon apparition au château d'Herrera, et comme nous nous promenions dans le parc ? Nous passions en ce moment-là près de la statue d'Apollon.

LA DUCHESSE.

C'est possible, duc, mais ma mémoire est courte et ne va pas jusque-là.

LE DUC.

C'est d'autant plus fâcheux, que vous êtes assez économe de ces mots-là pour qu'il n'y ait pas lieu à confusion.

LA DUCHESSE.

Dites quelle était cette chose, et peut-être m'en souviendrai-je.

LE DUC.

Ah ! voilà qui est étrange ; voyez la force de la sympathie, je ne m'en souviens pas non plus.

LA DUCHESSE.

Alors pardon, duc.

Elle fait un mouvement pour sortir.

LE DUC, l'arrêtant.

Gageons, duchesse, que vous pensez que c'est la reine qui vous a mandée ici ce matin ?

LA DUCHESSE.

Comme la lettre était de sa main, j'ai eu la simplicité de me figurer cela, moi.

LE DUC.

Eh bien ! vous vous trompez ; c'est le roi.

LA DUCHESSE.

Vous figurez-vous que cela m'intéresse beaucoup, duc, ce que vous me dites en ce moment ?

LE DUC.

Voyons, parlons franc. Est-ce à dire que vous ignorez que le roi d'Espagne et des Indes vous aime éperdument, et qu'il a pour rival le duc d'Albuquerque ; ou bien aurais-je l'heur de vous l'apprendre, duchesse ?

LA DUCHESSE.

Est-ce d'aujourd'hui que vous vous êtes aperçu de cet amour ?

LE DUC.

Peu importe, si je m'en suis aperçu à temps. Car, pardon de l'indiscrétion, duchesse, vous n'en êtes pas encore venue, je présume, à partager ces beaux sentiments ?

LA DUCHESSE.

Qu'en savez-vous ?

LE DUC.

Parbleu ! vous ne me le diriez pas, je suppose. (La duchesse sourit.) En vérité, vous êtes une femme singulière, chère duchesse.

LA DUCHESSE.

Et vous un homme fort injuste, mon cher duc.

LE DUC.

Injuste ! parce que je ne puis m'empêcher de vous prévenir du danger qui vous menace !

LA DUCHESSE.

A votre compte, je suis donc la seule menacée ?

LE DUC.

Oui, sans doute ; qu'ai-je à voir là dedans, moi ?

LA DUCHESSE.

C'est sérieusement que vous parlez ?

LE DUC.

On ne peut plus sérieusement, duchesse.

LA DUCHESSE.

Pardon, duc, mais c'est moi qui ne vous comprends plus.

LE DUC.

Si j'ai la hardiesse de m'informer de vos affaires, pouvez-vous vous méprendre à l'intérêt qui m'y engage, chère duchesse ? Est-ce que je suis d'humeur à contrarier vos idées, à tyranniser vos fantaisies ? Est-ce que je ne comprends pas suffisamment que vous êtes jeune et que je suis vieux ? qu'un soldat courbé sous le harnais n'a pas pour une femme un attrait bien puissant ; et que des lauriers flétris sur une tête grisonnante ne valent pas des cheveux noirs bouclés sur un front de vingt ans ?

LA DUCHESSE, troublée.

Où voulez-vous en venir, monsieur ?

LE DUC.

Écoutez-moi donc. Mon amour, très profond sans doute, n'est pas si violent qu'il en devienne aveugle. Ce n'est point, je le sais, à mon âge qu'on peut répondre à ces élans du cœur, à ces aspirations vers les régions célestes, enfin à tous ces besoins d'une jeune âme comme la vôtre ; non, je ne m'abuse point là-dessus, duchesse, et jamais je ne me suis flatté d'occuper toutes vos pensées, de remplir tous vos instants de rêverie ; tout au contraire, au moment où l'idée m'est venue de vous donner mon nom, je me

suis d'abord armé de courage contre les chances qu'une trop grande différence d'âge et de mérite me faisait courir, j'ai prévu quelque sentiment dont je pourrais peut-être souffrir, jamais m'offenser. Madame, je vous connais ; mais je connais aussi le roi : son amour n'est pas de ceux qui tendent aux choses célestes. J'ai cru devoir vous en donner l'avis paternel ; duchesse, vous en ferez ce que vous voudrez, et maintenant je n'ai plus qu'à vous faire compliment sur votre parure, qui est du meilleur goût.

LA DUCHESSE.

Quoi ! vous n'avez rien autre chose à me dire ?

LE DUC.

Non, rien dont je me souvienne.

LA DUCHESSE.

Voyez comme cela est fâcheux, car la mémoire m'est revenue à moi, et je crois me rappeler maintenant cette chose aimable que je vous ai dite, il y a cinq jours, près de la statue d'Apollon.

LE DUC.

Ah ! vraiment ?

LA DUCHESSE.

Cher duc (Elle présente son front à son mari.), n'était-ce point cela ?

LE DUC, l'embrassant avec transport.

Avouez que nous avons eu grand'peur, tous deux ?

LA DUCHESSE.

Quoi ! vous aussi ?

LE DUC.

Plus que vous, chère Diana !

LA DUCHESSE.

Oh ! c'est impossible ! (Appuyée sur le bras de son mari, et avec tendresse.) Vous plaît-il que je retourne à Herrera, monseigneur ?

LE DUC, de même.

Il me plaît que vous restiez où je suis, madame.

LA DUCHESSE.

Merci, cher duc, et adieu.

LE DUC.

Allons, je suis assez content de ma matinée.

LA DUCHESSE.

Je le crois bien ! Vous avez fait fuir un roi et fait attendre une reine.

Elle sort par la droite.

SCÈNE VII

LE DUC D'ALBUQUERQUE, seul.

Défendre à la fois sa femme contre l'amour d'un roi et son ami contre l'amour d'une reine, la tâche est laborieuse ; mais avec l'aide de Dieu nous y parviendrons, je l'espère ; et maintenant que Leurs Majestés nous donnent un instant de répit, voyons un peu quelles sont ces tablettes que j'ai trouvées en montant le grand escalier ; celles de quelque courtisan, sans doute ; et que peuvent être les tablettes d'un courtisan ? Le Seigneur m'est témoin que s'il y avait le moindre nom là-dessus, les plus petites initiales, je les renverrais vierges à leur propriétaire ; mais rien qui puisse m'indiquer... Il faut bien les ouvrir. Ouvrons-les donc. Oh ! oh ! c'est de quelque grand penseur, car elles sont bien remplies.

« Aujourd'hui, 6 mai 1641, le roi s'est rendu à l'église del Carmen, sous prétexte d'y faire ses dévotions ; mais derrière lui les portes de l'église ont été fermées ; alors il a passé de l'église dans la sacristie, et de la sacristie dans une voiture sans livrée et sans armoiries, laquelle voiture

a conduit Sa Majesté à la porte de la comtesse de Mirado-res, dont le mari est en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. »

Ah ! ah ! voici qui me paraît assez curieux. Continuons :

« Le roi est resté une heure avec la comtesse ; puis il est revenu à la porte de la sacristie, est rentré dans l'église, et est remonté dans sa voiture en disant son chapelet ; les dévotions de Sa Majesté étaient faites. »

Celui auquel appartiennent ces tablettes est, à coup sûr, un grand observateur. Continuons :

« Aujourd'hui, 2 avril, le comte-duc est demeuré une heure enfermé avec le rabbin Manassé, qu'on soupçonne de donner dans l'astrologie. — Instruire le grand inquisiteur. »

(Avec dégoût.) Diantre ! mais cela n'est plus d'un observateur, c'est d'un espion. Voyons encore :

« Aujourd'hui, 28 juin » (S'interrompant.), c'était hier ! (Continuant.) « à neuf heures du soir, par l'ordre du comte-duc, je me suis embusqué vers la partie des jardins du palais qui regarde le nord, afin de surprendre le galant qui vient rôder sous les fenêtres de la reine. (Il lit plus vivement et avec un intérêt marqué.) A neuf heures et demie, un homme a passé près de moi, que j'ai cru reconnaître pour le comte de Mediana ; je l'ai suivi, mais pas d'assez près pour être tout à fait certain de l'identité ; trouvé sur sa trace un nœud d'épée couleur de feu ; m'assurer demain si le comte ne porte pas d'habitude à l'épée des rubans de cette couleur. »

C'est bien ! je l'avais prévu ! le ministre avait des soupçons ! il tient maintenant cet imprudent jeune homme ! Oh ! mais quel est donc le misérable, l'infâme complaisant qui... Ah ! voici une espèce de portefeuille, des lettres : « Au très illustre seigneur don Riubos, rue Saint-Jacques, près la porte du Soleil. » Dieu me pardonne, c'est à mon

capitaine! Ah! par ma foi, à la première rencontre que je ferai de lui, je lui présenterai mes excuses de l'avoir pris si longtemps pour un galant homme! (La porte du premier plan s'ouvre.) Ah! voici un de ses patrons! Parbleu! tant mieux! je suis bien aise, sans plus attendre, de pouvoir passer ma colère sur quelqu'un.

SCÈNE VIII

LE DUC D'ALBUQUERQUE, OLIVARÈS, sortant de la porte de droite, et se dirigeant vers le fond.

LE DUC.

Ah! comte-duc, je sais que vous me cherchez, me voilà.

OLIVARÈS.

Moi?...

LE DUC.

Oui, vous.

OLIVARÈS.

Je ne comprends pas.

LE DUC.

Vous me cherchez, vous dis-je, et je suis heureux de me trouver là.

OLIVARÈS, descendant la scène.

Puisque vous êtes si bien instruit, duc, vous savez, sans doute aussi pourquoi je vous cherche?

LE DUC.

Parbleu!

OLIVARÈS.

Eh bien! dites-le-moi, vous me ferez plaisir.

LE DUC.

Vous me cherchez, parce que le roi a fait une comédie.

OLIVARÈS.

Ah!

LE DUC.

Oui, traduite de Plaute ou de Térence, je ne sais plus bien, un *Amphitryon*.

OLIVARÈS.

Ah ! vraiment ?

LE DUC.

Et, comme il vous a offert un rôle dans sa comédie, vous voulez me consulter pour savoir si vous devez accepter?

OLIVARÈS.

Et quel est ce rôle ?

LE DUC.

Celui de Mercure... Acceptez, mon cher duc, acceptez ; seulement défiez-vous de Sosie. C'est un conseil d'ami que je vous donne. Adieu, duc. Défiez-vous de Sosie.

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

OLIVARÈS.

L'insolent! (Appelant Diego.) Faites entrer le capitaine Riubos. (Diego sort.) Défiez-vous de Sosie. Oui, c'est un bon conseil, et je le suivrai.

SCÈNE X

LE CAPITAINE, OLIVARÈS.

OLIVARÈS.

Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit ce matin, capitaine ?

LE CAPITAINE.

Votre Excellence m'a dit de demander un ordre d'arrestation au grand inquisiteur.

OLIVARÈS.

Et vous l'avez ?

LE CAPITAINE.

Le voici.

OLIVARÈS.

En blanc ?

LE CAPITAINE.

Comme toujours. Voyez.

OLIVARÈS.

Rassemblez une escorte suffisante, et, au nom du saint-office, arrêtez M. le duc d'Albuquerque.

LE CAPITAINE.

Arrêter le duc d'Albuquerque!

OLIVARÈS.

Sur votre tête, vous m'en répondez!

LE CAPITAINE.

Et si dans la lutte il arrive un accident?

OLIVARÈS.

A qui?

LE CAPITAINE.

A moi, je suppose?

OLIVARÈS.

Hé! tant pis pour vous!

LE CAPITAINE.

Et si l'accident arrivait au duc?

OLIVARÈS, sortant par le fond.

Alors, malheur à vous!

Riubos fait un jeu de scène. Le rideau tombe...

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC D'ALBUQUERQUE, entrant, DIEGO, assis.

LE DUC.

Monsieur, je viens de chez le comte de Mediana, auquel je voudrais parler pour affaires pressantes; il n'était point chez lui, mais on m'a dit que, le roi l'ayant fait mander, il serait sans doute au palais.

DIEGO.

Il est vrai que le roi désire le voir, mais il n'est point encore arrivé.

LE DUC.

Je vais l'attendre.

Diego sort.

SCÈNE II

LE DUC D'ALBUQUERQUE, seul.

Pardieu! c'est un heureux miracle qui m'a fait trouver ces tablettes de don Riubos! Sans cet incident providentiel,

le pauvre comte était perdu; tandis que si, au contraire, je puis lui parler avant qu'il ait vu le roi... Ah! le voici.

SCÈNE III

LE DUC D'ALBUQUERQUE, MEDIANA, entrant.

MEDIANA, toujours contraint quand il est en scène avec le duc.

C'est vous, duc?

LE DUC.

Oui, vous le voyez, je deviens parfait courtisan. Je ne quitte plus le palais. Mais vous-même, Mediana...

MEDIANA.

Moi, monsieur, le roi m'a envoyé chercher, me dit-on.

LE DUC.

Oui, je sais cela, pour travailler avec lui à la comédie qu'il veut faire représenter. Savez-vous, Mediana, que vous faites bien des envieux?

MEDIANA.

Moi?

LE DUC.

Vous. Vous êtes au comble de la faveur...

MEDIANA.

Oh! vous exagérez le caprice d'un instant.

LE DUC.

Justement. Eh bien! mon cher comte, vous devriez profiter de ce caprice.

MEDIANA.

Désirez-vous quelque chose en quoi je puisse vous seconder, duc?

LE DUC.

Moi, pas du tout, et, si je vous disais d'user de cette faveur, c'est pour vous-même.

MEDIANA.

Duc, je ne désire rien.

LE DUC.

Et vous avez tort: un jeune homme de vingt ans doit toujours avoir l'air de désirer quelque chose. Tenez, moi, je faisais un rêve pour vous.

MEDIANA.

Pour moi, duc?

LE DUC.

Que voulez-vous? à mon âge, on n'a d'autre avenir que celui des gens que l'on aime. Je rêvais donc, au lieu de cette vie inactive, une laborieuse et brillante fortune. Je voulais, par exemple, que le roi vous attachât à l'ambassade de France, dont vous pourriez être le chef avant qu'il fût longtemps.

MEDIANA.

Mais cette ambassade part demain.

LE DUC.

Sans doute.

MEDIANA.

Merci, duc, vous vouliez pour moi plus que je ne souhaite et surtout plus que je ne mérite.

LE DUC.

Et si l'on vous offrait cette place que vous ne voulez pas demander, je comprends cela?

MEDIANA.

Je refuserais.

LE DUC.

Je comprends. Votre esprit aventureux, n'est-ce pas ? préférerait les voyages ? Eh bien ! tenez, comte, il se prépare une grande expédition dans l'intérieur de l'Inde.

MEDIANA.

Mais, monsieur, je ne désire pas le moins du monde voyager.

LE DUC.

Ah! poète, vous blasphémez. Comment ! vous refusez d'aller voir l'Inde, vraiment! l'Inde aux villes fabuleuses, aux fleuves sacrés, aux montagnes énormes et mystérieuses, berceau du monde !... Vous refusez d'attacher votre nom à la conquête de cet univers perdu et de ses poétiques merveilles?

MEDIANA.

Si cette tâche est si belle, duc, que ne la prenez-vous?

LE DUC.

Oh! à moi, Mediana, elle n'offrirait rien de nouveau. Moi, je me suis baigné dans le lac de Kachmir ; moi, j'ai visité Delhy : moi, j'ai chassé le tigre et l'éléphant sur les deux versants de l'Himalaya. C'est justement parce que je sais tout le plaisir que j'ai pris à ces divers exercices que je vous les conseille. Vous le savez, Mediana, la vie est une route où l'on ne revient pas sur ses pas. Je suis vieux, je suis marié, il faut que je reste à la cour ; j'ai ma destinée à accomplir.

MEDIANA.

Et moi aussi, duc. En vérité, je ne comprends rien à votre fureur de me conseiller : l'autre jour vous vouliez que je prisse une maîtresse, aujourd'hui vous voulez que je conquière un monde. Vous me conseillez des choses ou trop simples ou trop difficiles.

LE DUC.

Voyons, comte, une dernière fois, réfléchissez.

MEDIANA.

Tout cela, duc, c'est de l'ambition, et je ne suis pas ambitieux.

LE DUC.

Oui, je conçois; le léger manteau de poète sied bien mieux à la jeunesse, et il suffit à l'homme sous le soleil de vingt ans. Eh bien! si vous ne voulez ni prendre une maîtresse, ni être ambassadeur, ni voyager dans l'Inde, mariez-vous au moins.

MEDIANA.

Duc, si vous ne paraissiez à beaucoup de gens de ma connaissance l'homme le plus sensé du monde, je dirais en vérité...

LE DUC.

Que je suis fou, n'est-ce pas? Eh! sans doute, le mariage, voilà encore une plaisante histoire! D'ailleurs à quoi bon se marier, quand tout le monde est marié autour de nous, et, vive le ciel! lorsque tous les amis qu'on a ont des femmes?... O jeunesse, jeunesse! J'ai été pourtant ainsi moi-même! et maintenant vous le voyez, Mediana, je suis devenu un mari de bourgeoise humeur. Et c'est ici, Mediana, que je vous prie de remarquer l'injustice et l'égoïsme des hommes: il y a une personne qui trouve tout simple que je ne me fâche point de la voir courtiser ma femme; vous savez qui c'est, n'est-ce pas?

MEDIANA.

Oui, vous m'avez dit son nom.

LE DUC.

Eh bien! si cette personne qui convoite si publiquement le bien des autres, si cette personne venait à soupçonner qu'un cavalier en use vis-à-vis d'elle comme elle en use

elle-même à mon égard, vous savez bien, Mediana, ce qui arriverait à ce cavalier?

MEDIANA, ému et mécontent.

Il m'importe peu.

LE DUC.

Il ne vivrait pas une heure, Mediana.

MEDIANA, de même.

C'est bien.

LE DUC.

Alors n'en parlons plus. Mais, tenez, en souvenir que nous en avons parlé, faites-moi un cadeau, comte, donnez-moi quelque chose... votre nœud d'épée, par exemple.

MEDIANA.

Mon nœud d'épée?... quelle fantaisie !

LE DUC.

Oui, je sais qu'il y a mille conjectures à faire sur une pareille demande... Mais ne conjecturez rien, Mediana, et donnez-moi tout bonnement votre nœud d'épée, dont la couleur me plaît.

MEDIANA.

Le voici, duc.

LE DUC.

Maintenant, en échange, prenez le mien... Bon, c'est cela. Puis si l'on vous demande si vos couleurs sont bleu et argent, répondez hardiment que oui; si l'on vous demande quel nœud d'épée vous portiez hier, dites que c'est celui-là. Ne démordez pour rien de cette réponse. Comte, vous me le promettez?

MEDIANA.

Soit, mais à une condition, à une seule.

LE DUC.

Laquelle ?

MEDIANA.

C'est que vous me direz quel intérêt vous avez à vous mêler ainsi à ma vie.

LE DUC, avec beaucoup d'affection.

Oui... mais un autre jour, comte. Voici le roi qui vient et je n'aurais pas le temps d'achever mon récit. Adieu, n'oubliez pas que vos couleurs...

SCÈNE IV

LE DUC D'ALBUQUERQUE, LE ROI, MEDIANA.

LE ROI, entrant par le fond, examine avec attention le nœud d'épée de Mediana.

Bonjour, Mediana. Duc... (A part.) Bleu et argent, ce n'est pas lui, je savais bien que c'était impossible. (Se retournant vers le duc, et voyant, après un temps assez long, le nœud d'épée couleur de feu.) Monsieur le duc, vous avez là un galant nœud d'épée.

LE DUC.

Vous trouvez, sire?

LE ROI.

Ce sont vos couleurs?

LE DUC.

Ce sont celles que je porte du moins: heureux qu'elles soient du goût de Votre Majesté. Vous permettez, sire, que je me rende à mes devoirs?

LE ROI.

Comment! duc? Nous connaissons la gravité de ces devoirs qui vous occupent jour et nuit !

Le duc sort par le fond.

SCÈNE V

LE ROI, MEDIANA.

MEDIANA, à part.

Je ne comprends rien aux façons de cet homme avec moi.

LE ROI, s'asseyant à gauche.

Mediana, il faut que je te conte une bonne histoire.

MEDIANA.

A moi, sire?

LE ROI.

Oui, à toi; mais ne la redis qu'à deux ou trois amis : seulement choisis-les.

MEDIANA.

Bien indiscrets, n'est-ce pas, sire ?

LE ROI.

Bien bavards même. Mediana... mais je gage que je ne t'apprendrai rien de nouveau et que vous en causiez ensemble?

MEDIANA.

Sire, je vous jure...

LE ROI.

Allons! avoue que tu es dans le secret.

MEDIANA.

J'ignore à quel secret Votre Majesté fait allusion.

LE ROI.

Vous ne savez pas mentir, Mediana. Voyons, avoue que tu connais le nom de la dame...

MEDIANA, inquiet.

Le nom de la dame?...

LE ROI.

Oui, de la dame du balcon. Mediana... vous | êtes troublé...

MEDIANA.

Sire...

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, LE ROI, LA REINE, MEDIANA.

La reine et la duchesse entrent par la gauche.

LE ROI, se levant.

Oh! mesdames, venez à mon aide, voici Mediana qui fait le discret.

MEDIANA.

Sire, je supplie Votre Majesté de ne point insister, j'ignore tout.

LA DUCHESSE.

Eh! qu'ignorez-vous, comte? dites-nous cela.

LE ROI.

Vous saurez, mesdames, ou plutôt madame, car cela vous regarde particulièrement...

LA REINE.

Moi, sire?

LE ROI.

Il se passe dans votre palais, madame, des scènes dignes des beaux jours ou plutôt des belles nuits des Amadis.

LA REINE.

Votre Majesté plaisante, sans doute.

LE ROI.

Non pas. Je parle on ne peut plus sérieusement. Un des plus grands seigneurs de notre cour, un des plus nobles et des plus braves, je ne veux pas vous dire son nom, duchesse, mais je le sais, est amoureux, mais amoureux à la manière des anciens paladins, c'est-à-dire avec mystères, soupirs, rendez-vous nocturnes.

LA REINE.

Oh ! sire, tout cela paraît bien incroyable.

LE ROI.

Vous ne douteriez pas, madame, si hier à dix heures du soir vous eussiez été à votre balcon.

LA REINE, troublée.

Je ne vous comprends pas, sire.

LE ROI.

Vous auriez vu le galant se promener sous les fenêtres de vos appartements.

LA REINE.

Mais vous savez que nul sans risquer sa vie ne peut approcher.

LE ROI.

Eh bien ! il y a un homme qui aime assez pour risquer sa vie, voilà tout. (La reine émue regarde Mediana.) Et la preuve, c'est qu'un nœud d'épée a été trouvé à l'endroit où cet homme a été vu.

LA REINE.

Un nœud d'épée ?

LE ROI.

Oui, couleur de feu. (La reine jette un regard rapide sur le nœud d'épée du comte; le roi, occupé de la duchesse, ne voit rien.) Duchesse, demandez au duc d'Albuquerque s'il n'a pas parmi ses connaissances quelqu'un qui affectionne cette couleur. Viens, Mediana, viens.

SCÈNE VII

LA DUCHESSE, LA REINE.

LA REINE, à part.

Ah! je respire.

LA DUCHESSE.

Qu'a voulu dire le roi, et que signifie cet air dont il m'a regardée en me parlant du duc d'Albuquerque?

LA REINE.

Duchesse!

LA DUCHESSE.

Madame!

LA REINE.

Vous paraissez préoccupée.

LA DUCHESSE.

Mais Votre Majesté elle-même est presque tremblante.

LA REINE.

Voyons, assieds-toi là. (Elles s'asseyent à droite.) Nous avons depuis ton arrivée été constamment séparées par des importuns. C'est à peine si j'ai eu le temps de te demander si tu étais heureuse.

LA DUCHESSE.

Autant que je pouvais l'être loin de vous, madame.

LA REINE.

Duchesse, duchesse, tu me caches quelque chose, et je t'aime trop pour ne pas voir qu'il y a un secret entre nous deux.

LA DUCHESSE.

Votre Majesté veut-elle se rappeler qu'elle-même est souvent triste et qu'elle m'a toujours refusé la confidence de cette tristesse ?

LA REINE.

Si tu m'avais donné l'exemple de la franchise...

LA DUCHESSE.

Prenez garde, madame, c'est avouer que vous aussi vous avez votre secret.

LA REINE.

Aussi ? Ah ! duchesse, vous vous trahissez. Allons, un peu de confiance, ne me laisse point imaginer.

LA DUCHESSE.

Si Votre Majesté imagine, elle me forcera de deviner.

LA REINE.

Eh bien ! devine. Je suis curieuse de connaître les folies que ton imagination ira inventer.

LA DUCHESSE.

Votre Majesté m'ordonne donc d'avouer ces folies?

LA REINE.

Je t'en prie.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! j'ai souvent pensé, madame, que si j'étais sur un trône, je ne surprendrais pas sans un peu de bonheur, parmi les bruyantes adorations des courtisans, quelques hommages vrais et timides adressés moins à la reine qu'à

la femme. J'ai pensé que ma royauté me semblerait trop éloignée de la terre si elle était placée si haut qu'un regard d'amour ne pût venir m'y chercher; et enfin, quoiqu'il me fût impossible de donner à un pareil amour un espoir et un encouragement, j'ai pensé encore que je ne pourrais point haïr celui qui l'éprouverait, surtout si je voyais dans sa personne, dans son mérite, dans son esprit, quelque point de ressemblance...

LA REINE.

Tais-toi, tais-toi, c'était lui.

Elles se lèvent.

LA DUCHESSE.

Lui, qu'hier, au commencement de la nuit?...

LA REINE.

Oui, et maintenant, Diana, tu n'as plus le droit de me refuser ton secret; j'attends.

LA DUCHESSE.

Ah! Votre Majesté s'est engagée, si je devinais...

LA REINE.

Eh bien! ma folie à moi, c'est de penser que toute mystérieuse qu'elle est, c'est une raison puissante qui t'a fait préférer à ma cour la retraite d'Herrera, dont il a fallu un ordre de moi pour t'arracher.

LA DUCHESSE.

Madame...

LA REINE.

Oui, je pense que c'est la faute d'un autre, et non la tienne, ma fière Diana, qui fait ton regard timide devant le mien, et que tu ne serais pas si discrète avec ton amie, si ton amie n'était point la femme du roi!

LA DUCHESSE.

Oh! Votre Majesté... vous savez...

LA REINE.

Je sais tout, duchesse.

LA DUCHESSE.

M'accusez-vous, ma souveraine?

LA REINE.

Je te plains.

LA DUCHESSE.

Non, il faut tout vous dire alors, tout vous expliquer; car si Votre Majesté allait douter de moi!

LA REINE.

Ingrate! au moment où je viens de te livrer toute ma pensée!

LA DUCHESSE.

Alors, c'est pour le duc qu'il faut que je vous prie; Votre Majesté connaît son caractère fier, irascible, railleur; il m'aime, je crains pour lui.

LA REINE.

Attends donc, tu me rappelles que ce matin, croyant le roi dans cette chambre, j'ai entendu le ministre donner à un de ses familiers, à celui-là même avec lequel le duc s'est battu, l'ordre d'arrêter...

LA DUCHESSE.

Monsieur d'Albuquerque?

LA REINE.

Je le crains, bien que je n'aie pas entendu le nom.

LA DUCHESSE.

Mais le ministre n'oserait de sa seule autorité... Le coup vient de plus haut.

LA REINE.

Du roi...

LA DUCHESSE.

Il est un moyen de s'en assurer.

LA REINE.

Lequel? parle vite!

LA DUCHESSE.

C'est d'annoncer au roi que le duc doit être arrêté. Si l'ordre n'émane pas de lui, il en empêchera l'exécution. Si au contraire...

LA REINE.

C'est bien, je vais parler au roi; toi, préviens monsieur d'Albuquerque.

LA DUCHESSE.

Oh! merci, merci, madame.

La reine sort.

SCÈNE VIII

LA DUCHESSE, puis LE DUC.

LA DUCHESSE, s'asseyant à gauche, prend une plume et commence à écrire sans voir le duc.

« Mon cher duc, je vous préviens que vous allez être... »

LE DUC, achevant la phrase.

Arrêté ce soir, par ordre du comte-duc. Permettez-moi, madame, de vous remercier de l'intérêt que vous prenez à votre tyran.

LA DUCHESSE, qui s'est levée.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, duc, c'est la reine, qui a bien voulu écouter, par intérêt pour vous, quelques mots échangés entre le duc d'Olivarès et le capitaine Riubos.

LE DUC.

Oh! oh! madame, répétez donc ce que vous venez de dire là... Serait-ce par hasard le capitaine Riubos que le comte-duc aurait chargé de mon arrestation ?

LA DUCHESSE.

La reine le croit.

LE DUC.

Allez rejoindre la reine, madame la duchesse, et assurez-la de ma profonde reconnaissance.

LA DUCHESSE.

Mais, duc, il me semble qu'on monte l'escalier.

LE DUC.

C'est possible.

LA DUCHESSE.

Duc, c'est le capitaine Riubos et une troupe de gens armés.

LE DUC.

Bon.

LA DUCHESSE.

Je ne vous quitte pas, duc.

LE DUC.

Au contraire, laissez-moi.

LA DUCHESSE.

Que je vous laisse ?

LE DUC.

Oui, j'ai à causer avec don Riubos d'affaires secrètes.

LA DUCHESSE.

Vous le voulez ?

LE DUC.

Je vous en prie.

LA DUCHESSE.

Duc, de la prudence.

LE DUC.

C'est ma vertu. Allez, duchesse.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IX

DON RIUBOS, LE DUC, s'asseyant à la table de droite conmo s'il ne voyait pas don Riubos qui dispose ses alguazils à toutes les issues du fond.

RIUBOS, aux alguazils.

Tenez-vous là. Monsieur le duc...

LE DUC.

Ah ! c'est vous, don Riubos. Enchanté de vous voir.

RIUBOS.

Monsieur le duc, j'eusse désiré que cette rencontre eût lieu dans une plus heureuse occasion, car...

LE DUC.

Je vois avec grand plaisir que vous êtes tout à fait remis de votre blessure, capitaine, et que vous avez pu reprendre votre honorable service.

RIUBOS.

Monsieur le duc, je suis extrêmement sensible à l'amitié que vous me témoignez, mais...

LE DUC.

Vous a-t-on dit au moins que j'avais fait chaque jour demander de vos nouvelles?

RIUBOS.

Oui, monsieur le duc ; j'ai été on ne peut plus touché de cette courtoisie, et c'est avec une véritable affliction...

LE DUC, *avec un intérêt goguenard.*

Affligé ! Vous êtes affligé, capitaine ? et de quoi ?

RIUBOS.

De l'obligation où je suis de vous demander votre épée.

LE DUC.

Mais il me semble que je vous l'ai déjà donnée, don Riubos ; il est vrai que c'était au travers du corps. Est-ce toujours de la même façon que vous désirez ?...

RIUBOS.

Monsieur le duc, ne plaisantons pas. L'ordre est formel.

LE DUC.

Puis-je le voir ?

RIUBOS.

Le voici.

LE DUC.

De qui vient-il ?

RIUBOS.

Du saint-office.

LE DUC.

Le nom n'y est pas.

RIUBOS.

Votre Excellence doit savoir que c'est l'usage.

LE DUC.

C'est vrai.

RIUBOS.

Duc, j'attends que vous me fassiez l'honneur de me rendre votre épée.

LE DUC, toujours assis, après l'avoir regardé.

Capitaine, j'ai beaucoup voyagé ; j'ai vu des fripons de toutes les espèces, des coquins de toutes les nuances, des drôles de toutes les encolures ; je m'y connais, par conséquent... Eh bien ! je puis vous dire, et cela est flatteur pour vous... que je n'en ai jamais vu un seul qui fût d'un air à vous le disputer, mon capitaine.

Il se lève.

RIUBOS.

Duc, une telle plaisanterie...

LE DUC.

Je ne plaisante pas, don Riubos, et je m'explique maintenant la propension singulière que j'ai toujours eue à vous donner des coups de canne.

RIUBOS.

Morbleu ! monsieur, vous me ferez satisfaction.

LE DUC, tirant les tablettes et lisant.

« Chapitre IIe. — Dévotions du roi à l'église del Carmen. Le roi, étant sorti par la sacristie, monta dans un carrosse sans armoiries », etc. Êtes-vous satisfait?

RIUBOS.

Mes tablettes !

LE DUC, refermant les tablettes et les mettant dans sa poche.

En vérité, je comprends qu'il y ait des gens qui se fassent ermites pour ne pas être exposés à saluer, incognito, de ces espèces-là... Oui, monsieur, ce sont vos tablettes.

RIUBOS.

Je les aurai perdues !

LE DUC.

C'est probable, puisque je les ai trouvées. En vérité, capitaine, ceci est à mes yeux une grande leçon du hasard, ou plutôt un suprême retour de la Providence, qu'un

homme qui a passé trente années de sa vie à s'instruire dans l'art de tromper ses semblables, et à pratiquer cet art avec un succès soutenu, un matin, en descendant de l'escalier du palais, au lieu de mettre ses tablettes dans sa poche, les mette à côté, et voilà qu'il culbute subitement, et que sa forte tête lui tombe des épaules. Rendez-moi votre épée, don Riubos.

RIUBOS, se découvrant.

Monseigneur, j'ai fait cinq campagnes dans les Flandres, la première, en 1619 ; la seconde...

LE DUC.

Vous avez un aplomb incroyable. Continuez.

RIUBOS.

La seconde, en 1625, à Laensbourg, où je reçus cinq estafilades d'une prodigieuse profondeur. La troisième...

LE DUC.

Continuez.

RIUBOS, se recouvrant et changeant de ton.

Tenez, monseigneur, jouons franc, vous ne gagnerez rien à me perdre, et je puis vous rendre quelques services.

LE DUC.

A la bonne heure ! voilà qui est parler, et je reconnais mon officier de fortune. Vous avez raison. Il n'est pas impossible que vous me soyez utile. Mais, avant toutes choses, il ressort pleinement de vos tablettes que vous espionnez le roi au profit du premier ministre, le premier ministre au profit du roi, et tous les deux enfin au profit de l'inquisition. (Ici Riubos se découvre.) Ce qui fait que vous êtes pendable de deux côtés au moins. Or, à cette heure que votre position est bien nette, sachez que, pour chacun de vos services, je vous rendrai une page de vos tablettes. Maintenant, causons d'affaires. Qui me fait arrêter ?

RIUBOS.

Le comte-duc.

LE DUC.

Bien ; le roi le sait-il ?

RIUBOS.

J'ai tout lieu de croire que oui.

LE DUC.

Je vous charge d'obtenir un contre-ordre du grand inquisiteur. Quant au blanc-seing, vous le garderez pour mon service.

RIUBOS.

C'est impossible, monseigneur, ce que vous me demandez là !

LE DUC.

Préférez-vous être pendu, don Riubos ? A votre guise !

RIUBOS.

Peste, mon général ! voilà que je me reconnais ! En vérité, cette brusque franchise de soldat me pénètre, et je suis tout à vous. Je vais vous le prouver. Votre Excellence ignore sans doute que le roi...

LE DUC.

Aime ma femme. Je le savais avant mon mariage. Et c'est pour cela que je l'ai épousée. (Riubos salue respectueusement le duc, comme s'il trouvait son maître en industrie ; le duc lui rend son salut.) L'aime-t-il beaucoup ?

RIUBOS.

Autant que le comte-duc vous déteste.

LE DUC.

Diable ! c'est donc une véritable passion ? Il va sans dire, don Riubos, que vous me rendrez compte un à un des projets que formeront contre moi ou contre mon bien ces deux beaux sentiments-là.

RIUBOS.

Si vous le désirez absolument.

LE DUC.

Je le désire. Passons à autre chose. Hier soir, capitaine, entre huit et neuf heures, en rêvant au milieu des jardins de Leurs Majestés, vous avez ramassé un nœud couleur de feu. Vous l'avez sans doute remis au premier ministre ?

RIUBOS.

C'est possible.

LE DUC.

Lequel l'aura remis au roi ?

RIUBOS.

C'est probable.

LE DUC.

Et vous avez dit au premier ministre à qui appartenait ce ruban ?

RIUBOS.

Non ; mais je lui ai avoué que j'avais des soupçons ; le roi est instruit de la chose ; sa curiosité est éveillée, et comme, selon toute probabilité, la personne à qui appartiennent les rubans feu, ignorant qu'elle est épiée, ira ce soir au rendez-vous...

LE DUC.

Capitaine, avec le blanc-seing dont vous êtes porteur, ce soir, à neuf heures, vous arrêterez monsieur de Mediana, et vous le tiendrez deux heures prisonnier.

RIUBOS.

Oui, monsieur le duc. Doit-il savoir qui le fait arrêter ?

LE DUC.

Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous lui disiez que c'est moi. Capitaine, d'après nos conventions, vous

avez droit maintenant à recouvrer un chapitre de votre honorable manuscrit. Choisissez lequel vous voulez.

RIUBOS.

Excellence, c'est grave !

LE DUC.

Allons, choisissez.

RIUBOS.

Tout bien pesé, Excellence, je vous demanderai le chapitre où je traite les mœurs conjugales de Sa Majesté.

LE DUC.

Voilà, mon capitaine. Votre serviteur.

RIUBOS.

Maudit soit le jour où le diable m'inspira cette manie littéraire!

LE DUC.

Allons! allons! ne dites pas de mal de votre collaborateur.

ACTE QUATRIÈME

La nuit. — Bougies sur les tables.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE entrant, LE ROI.

LE ROI.

C'est vous, madame, ce soir qui m'avez demandé une audience?

LA DUCHESSE.

Oui, sire. On vient d'arrêter le duc! Je l'ai vu sortir tout à l'heure du palais entouré d'une escorte; le savez-vous, sire?

LE ROI.

Oui, madame, mais je n'y puis rien; le duc a eu le malheur de blesser, je ne sais quand, un familier de l'inquisition, l'inquisition le fait arrêter.

LA DUCHESSE, avec effroi.

L'inquisition!

LE ROI.

Eh là! vous voilà toute tremblante; vous l'aimez donc éperdument, ce méchant duc, qui ne vous perd pas des yeux un seul instant, ce qui est insupportable, et qui, sans dire gare, vient se jeter à la traverse, avant qu'on ait le

loisir de vous dire que vous êtes belle? Eh bien! duchesse, puisque vous l'aimez si fort, causons de lui. Asseyons-nous et peut-être à nous deux trouverons-nous un moyen...

La duchesse s'assied, le roi se retourne pour chercher un autre fauteuil.

SCÈNE II

L'HUISSIER, du fond, puis LA DUCHESSE, LE ROI, LE DUC.

L'HUISSIER.

Son Excellence monseigneur le duc d'Albuquerque.

LE ROI.

Le duc!

LA DUCHESSE.

Mon mari!

LE ROI.

Comment! c'est vous?

LE DUC, entrant.

Sire, on m'a dit que vous aviez quelque inquiétude à propos d'un malentendu dont j'ai failli être victime tout à l'heure, et j'accourais pour rassurer Votre Majesté ainsi que la duchesse, et vous dire que vous n'avez point perdu votre serviteur.

LE ROI.

Nous nous en félicitons, cher duc, c'est fort heureux en vérité.

LA DUCHESSE.

Pour nous rassurer tout à fait, duc, ne pouvez-vous nous dire comment vous avez été arrêté?

LE DUC.

Oh! madame, il se fait bien tard pour un si long récit; si le roi le permet, je vais avoir l'honneur de vous reconduire à votre palais de la rue d'Alcala, et je vous conterai la chose chemin faisant.

LE ROI, exaspéré, à part.

Il l'emmène maintenant. Par le ciel! cela ne sera pas! (Haut.) Un moment, cher duc, j'ai à vous parler d'affaires très graves. La duchesse pendant ce temps ira prendre congé de la reine.

LE DUC.

Vous me retrouverez ici, madame.

Elle salue et se retire par la gauche.

SCÈNE III

LE DUC, LE ROI.

LE ROI, à part, assis à la table de droite.

De quoi pourrais-je bien lui parler?

LE DUC.

Me voici, sire, tout prêt à vous entendre.

LE ROI.

Savez-vous, duc, que je suis fort ennuyé?

LE DUC.

En effet, sire, vous avez l'air soucieux.

LE ROI, après avoir cherché.

La question de Portugal me tourmente plus que vous ne pouvez imaginer.

LE DUC.

Il suffit d'être marié, sire, pour le comprendre.

LE ROI.

Comment cela?

LE DUC.

Sire, la vice-royauté du Portugal ressemble à une belle femme étrangère qui aurait contracté avec le roi d'Espagne un mariage de raison, et qui serait courtisée par les gens de son pays. Or, si fidèles que soient en général les femmes et les vice-royautés, il n'en reste pas moins vrai, pour le malheur des maris et des rois, le proverbe qui dit : « Loin des yeux, loin du cœur. »

LE ROI, goguenard.

Vous me paraissez avoir étudié à fond la question du Portugal!

LE DUC, de même.

Et celle du mariage, oui, sire.

LE ROI.

Mais, dans le cas dont il s'agit, je ne puis cependant faire que ma vice-royauté ne soit point éloignée de moi?

LE DUC.

Sans doute, mais Votre Majesté pourrait se rapprocher de sa vice-royauté.

LE ROI.

Voulez-vous dire qu'il serait bon que je fisse un voyage à Lisbonne?

Il se lève.

LE DUC.

C'est mon humble opinion, sire.

LE ROI.

Bref, vous prétendez m'envoyer en Portugal?

LE DUC.

Sire, je voudrais voir Votre Majesté partout où elle a de la gloire à conquérir et des royaumes à conserver.

LE ROI.

Mais je ne vois pas trop à quoi servirait ma présence là-bas ?

LE DUC.

Sire, elle donnerait d'abord un démenti aux malveillants qui osent accuser Votre Majesté d'indifférence pour les intérêts des braves commerçants de Lisbonne. Votre Majesté ferait venir ces braves gens, en appellerait deux ou trois par leur nom, ils seraient transportés d'enthousiasme.

OLIVARÈS, entrant par le premier plan à droite, à part.

Albuquerque ici !

LE DUC.

Tenez, voici justement le comte-duc, qui sera de mon avis, j'en suis certain.

SCÈNE IV

D'ALBUQUERQUE, LE ROI, OLIVARÈS, entrant par la gauche.

LE ROI, à part.

Olivarès ! Dieu soit loué ! (Haut.) Comte-duc, savez-vous ce que me conseille Albuquerque? Il veut m'envoyer en Portugal tout vif !

OLIVARÈS.

Et qu'en pense le roi ?

LE ROI.

Eh mais! je ne sais pas trop. M. d'Albuquerque me donnait d'excellentes raisons; il me disait des choses d'un grand sens. Mon cher duc, pour fixer mes idées, veuillez donc m'écrire tout cela en manière de plan. Quelques lignes seulement sur l'avantage de ma présence dans ma vice-royauté de Portugal.

LE DUC.

Mais, sire, je vous jure, en vérité, que je n'ai là-dessus que des idées fort ordinaires.

LE ROI.

Non pas, non pas, mon cher duc, vous êtes trop modeste; ne me refusez pas ce service, je vous prie. Pendant ce temps-là je vais, sur la même question travailler avec Olivarès. Mettez-vous là, vous dis-je... (Il lui indique la table de gauche. A Olivarès, montrant la table de droite.) Et vous ici.

LE DUC, s'asseyant à part.

Sur la même question! allons.

LE ROI, bas, à Olivarès.

Comment donc avez-vous laissé échapper ce maudit homme?

LE DUC, les observant, à part,

Ils entament la question.

OLIVARÈS, bas.

Sire, je n'y conçois rien. J'ai vu sortir le duc avec don Riubos et ses hommes. Il faut qu'il ait trouvé moyen de les enfermer à sa place.

LE ROI.

C'est le diable en personne.

Riubos passe la tête par la porte de droite; voyant le roi, il se retire vivement.

OLIVARÈS.

Je l'ai parfois pensé.

LE ROI.

Il m'exaspère ! Je donnerais une de mes provinces pour avoir un moyen de l'éloigner ce soir du palais avant qu'il ait emmené la duchesse !

OLIVARÈS.

Eh bien ! sire ?

LE ROI.

Eh bien ! cherchez ce moyen.

OLIVARÈS.

Sire, je l'ai cherché.

LE ROI.

Et trouvez-le...

OLIVARÈS.

Sire, je l'ai trouvé.

LE ROI.

Ah !

LE DUC, à part.

Ils font de la haute politique.

OLIVARÈS.

Mais puis-je compter que Votre Majesté ne me désavouera point ?

Riubos montre une seconde fois sa tête.

LE ROI.

Pourvu que vous réussissiez et que le duc ne coure aucun danger.

OLIVARÈS.

Non, sire ; voici ce que c'est...

LE ROI, se levant.

Non, non, j'aime mieux que vous ne me le disiez pas. Allez, allez; seulement faites vite ce que vous ferez.

OLIVARÈS.

Mais, sire, il faut que je m'éloigne du palais, et je ne pourrai surprendre ce soir à dix heures le galant au mystérieux rendez-vous...

LE ROI.

Eh bien! j'ai besoin de respirer l'air du soir, je me charge de veiller sur cette terrasse ; n'est-ce pas là que se montre la dame inconnue?

OLIVARÈS.

C'est là du moins que don Riubos a cru la voir.

LE ROI.

Bien! allez et hâtez-vous, car je n'ai plus aucun prétexte pour le retenir.

Olivarès sort.

SCÈNE V

LE ROI, LE DUC.

LE DUC, se levant.

Sire, j'ai fini.

LE ROI.

Comment! Dix lignes seulement?

LE DUC.

Les meilleurs plans, sire, ne sont pas les plus longs.

LE ROI.

En effet, duc, les grands politiques sont toujours singu-

lièrement concis... Dix lignes! c'est bien, cher duc; je vais lire cela sur cette galerie, et je vous dirai ce que j'en pense.

LE DUC.

Mais il fait nuit, sire.

LE ROI.

Il fait un clair de lune magnifique... (Commençant à lire.) « Le Portugal, à mon avis, ne peut être sauvé que par le séjour prolongé du roi dans cette province. » Jusqu'ici, c'est clair au moins, mon cher duc, et cela se comprend facilement. Attendez-moi là, je vous prie, attendez-moi là.

Il sort par le fond, traverse la galerie, et entre par la porte vitrée sur la terrasse.

SCÈNE VI

LE DUC, seul.

Attendez-moi là! Il est évident qu'il va m'arriver quelque chose... Mais quoi?... Nous allons voir.

SCÈNE VII

RIUBOS, LE DUC.

RIUBOS, à la porte du salon.

Enfin vous êtes seul, monseigneur?

LE DUC.

Oui, parfaitement seul, mon honorable ami. Approchez. Eh bien?

RIUBOS.

C'est fait, monseigneur.

LE DUC.

Arrêté?

RIUBOS.

A neuf heures précises, comme vous me l'avez ordonné.

LE DUC.

Bien. Vous a-t-il demandé qui le faisait arrêter?

RIUBOS.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Et vous lui avez dit?

RIUBOS.

Que c'était Votre Excellence.

LE DUC.

Bien. Où est-il?

RIUBOS.

Chez lui, gardé à vue.

LE DUC.

Bien. A-t-il résisté à vos hommes?

RIUBOS.

Il les a bâtonnés.

LE DUC.

Bien. Maintenant, cette femme que vous avez cru voir?

RIUBOS.

Que j'ai vue, monseigneur.

LE DUC.

Que vous avez cru voir, je le répète.

RIUBOS.

Pardon, Excellence, je ne comprenais pas.

LE DUC.

Eh bien! cette personne?

RIUBOS.

Sortait par cette porte qui donne sur la terrasse.

LE DUC.

Et suivait cette galerie extérieure?

RIUBOS.

Oui, Excellence.

LE DUC.

Et vous avez raconté cette vision?

RIUBOS.

Au comte-duc, la croyant véritable, mon Dieu! oui.

LE DUC.

Qui l'a racontée au roi. Je comprends maintenant pourquoi Sa Majesté a préféré pour lire ma note la clarté de la lune à celle des bougies.

RIUBOS.

Monseigneur, il ne faut pas m'en vouloir; j'ignorais en ce moment l'intérêt que prend Votre Excellence...

LE DUC.

Vous en vouloir? comment donc, capitaine! au contraire, je suis on ne peut plus content de vous.

RIUBOS.

Ah! monseigneur!

LE DUC.

Don Riubos, j'ai découvert dans vos tablettes quelques fragments de cette fameuse satire qui a été faite contre le comte-duc, et que l'on a attribuée à Mediana. Vous courtisez donc les muses en secret, don Riubos?

RIUBOS.

Non, monseigneur. Dans un moment où nous étions en

délicatesse le comte-duc et moi, je la fis faire par un homme de la police, un véritable enfant d'Apollon. Si Votre Excellence désire le connaître ?

LE DUC.

Non, merci. Seriez-vous aise de ravoir cette satire?

RIUBOS.

Monseigneur, c'était un autographe...

LE DUC.

Précieux, je comprends; reprenez-la.

Il cherche dans plusieurs feuilles.

RIUBOS, regardant du côté de la porte de la reine.

Monseigneur! monseigneur!

LE DUC.

Eh bien?

RIUBOS.

Cette personne que j'ai cru voir!...

LE DUC.

Ah! ah!

RIUBOS.

Cette femme voilée... elle vient de ce côté.

La reine paraît à gauche.

LE DUC, rapidement.

Allez, Riubos, et souvenez-vous qu'il ne faut pas toujours en croire ses yeux. Voici votre satire, capitaine.

Il le pousse par la porte de droite au premier plan, puis court au fond, jette un coup d'œil à travers la porte vitrée, et revient fermer les portières, entre lesquelles il se tient à demi caché.

SCÈNE VIII

LA REINE, voilée d'une mantille, entrant lentement et avec précaution ; au moment où elle touche à la porte du fond, le duc se dégage et la salue.

LA REINE, avec un léger cri de surprise et de frayeur.

Ah! duc, vous êtes ici ?

LE DUC.

Oui, madame, c'est moi.

LA REINE.

Ah! c'est singulier, duc, j'ai eu peur. Vous savez, quand on pense être seule, et que tout à coup on voit quelqu'un près de soi, surtout la nuit...

LE DUC.

Oui, madame, tout le monde éprouve de ces saisissements.

LA REINE.

Oh! tout le monde, duc ; cela est bon pour de pauvres femmes à qui leur ombre même donne des tressaillements. Mais vous, un gagneur de batailles! (A part.) Mon Dieu! que doit-il penser de mon trouble ?

LE DUC, avec beaucoup de politesse et de galanterie.

Moi, madame, comme tout le monde, je vous assure. Mon courage n'est pas plus éprouvé que celui de Votre Majesté contre de pareilles surprises, et, tout à l'heure, encore, une rencontre imprévue, là (il indique la terrasse), dans l'obscurité, m'a ému, au point que j'en suis tout honteux.

LA REINE.

Une rencontre imprévue?

LE DUC.

J'entrais sur cette galerie pour prendre le frais...

LA REINE.

Sur cette galerie?

LE DUC.

Oui, madame, et je croyais être seul, quand tout à coup, j'ai vu quelqu'un à côté de moi, et j'avoue à ma confusion que cela m'a fort troublé au premier instant.

LA REINE.

Quelqu'un, duc? mais c'est effrayant, en effet.

LE DUC.

Oh! point du tout, madame; c'était le roi qui se promenait et qui se promène encore sous les arcades de la galerie; si j'ose en avertir Votre Majesté, c'est pour lui épargner, dans le cas où elle choisirait le même lieu de promenade, la surprise et la légère frayeur que j'ai éprouvées moi-même.

LA REINE, comprenant.

Oh! duc! noble duc! je vous remercie.

Elle lui donne sa main à baiser, et rentre chez elle.

SCÈNE IX

LE DUC, seul.

Pauvre reine! ce ne sera jamais un grand diplomate. Et le comte-duc, qui a le courage de tendre des pièges sous les pas de cette créature de Dieu! En vérité, je n'ai jamais compris que l'on pût faire du mal à une femme. Pour cette

fois, du moins, pauvres enfants, ils sont sauvés! (Mediana parait.) Ah! le comte! ils l'ont mis en liberté avant l'heure, ce me semble. Non, ma foi! seulement il a fait diligence.

SCÈNE X

MEDIANA, entrant par le fond, LE DUC.

MEDIANA, très animé.

Ah! c'est vous, monsieur. Je craignais de ne pas vous trouver ici.

LE DUC.

Était-ce moi que vous y cherchiez, mon cher comte?

MEDIANA.

Qu'importe qui j'y cherchais, puisque c'est vous que j'y rencontre! Duc, il y a longtemps que votre prétendue protection me pèse, que votre feinte amitié m'humilie. Je suis aise qu'elle ait enfin déposé le masque et laissé voir votre véritable visage. Duc, je vous remercie, enfin, de l'affront que vous venez de me faire; car il efface entre nous toute différence d'âge et de rang. Oui, nous sommes égaux maintenant. Monsieur le duc, vous m'avez insulté.

LE DUC, avec douceur.

Mediana, n'avez-vous point quelque pudeur de reconnaître ainsi l'amitié d'un galant homme?

MEDIANA.

Votre amitié! Vous l'ai-je jamais demandée, monsieur? Non, vous me l'avez imposée; vous m'en avez fait subir publiquement les hauteurs; votre amitié! c'est de la tyrannie, car, de mon côté, et avant que vous m'eussiez trahi, je ne sais quelle folle affection m'attirait vers vous. Votre

amitié! si vous teniez à ce que j'y crusse encore, il fallait mieux recommander le secret à vos alguazils, et leur ordonnner de ne pas me dire que mon arrestation venait de vous.

LE DUC.

Et si je désirais que vous en fussiez instruit, au contraire?

MEDIANA.

Si vous désiriez que j'en fusse instruit?

LE DUC.

Oui.

MEDIANA.

Et pourquoi cela?

LE DUC.

Pour que vous fussiez convaincu que, venant de moi, cette arrestation pouvait être une contrariété, mais non un malheur.

MEDIANA.

Je ne suis pas venu ici pour écouter des énigmes; je suis venu, duc...

LE DUC, *avec amitié.*

Prenez garde, Mediana, vous n'êtes pas de sang-froid.

MEDIANA.

Raillez-vous, duc?

LE DUC.

Non pas. Je vous dis, Mediana, que la colère est mauvaise conseillère, et que vous avez tort, pour un rendez-vous manqué...

MEDIANA.

C'est bien, monsieur, assez. Vous plairait-il de m'accompagner hors de la ville?

LE DUC.

A cette heure?

MEDIANA.

Pourquoi non?

LE DUC.

Vous êtes un enfant, Mediana.

MEDIANA.

Monsieur, cet enfant porte au côté l'épée de son père et vous demande la faveur de la mesurer avec la vôtre.

LE DUC.

Vous n'y pensez pas, Mediana ; dans le palais du roi!

MEDIANA.

Comment cette raison, qui ne vous a pas arrêté pour le capitaine Riubos, vous arrête-t-elle vis-à-vis de moi? et comment avez-vous accordé à un chef de sbires la faveur que vous me refusez?

LE DUC, vivement.

Parce qu'il m'était égal de me battre avec Riubos...

MEDIANA.

Tandis que...

LE DUC.

Tandis que, pour rien au monde, je ne veux me battre avec vous!

MEDIANA.

Vous refusez de me faire satisfaction?

LE DUC.

Oui, je refuse. Pensez et dites tout ce qu'il vous plaira; je ne me battrai point.

MEDIANA.

Tout Madrid saura demain que vous êtes un lâche.

LE DUC.

Madrid ne le croira pas.

MEDIANA.

Vous dites que rien ne pourra vous faire battre avec moi, duc?

LE DUC.

Rien.

MEDIANA, tenant son gant.

Saints du ciel! nous allons le voir!

LE DUC, lui arrêtant le bras et avec une vive émotion.

Ah! jeune homme, assez, assez!... j'ai quelques paroles à vous dire d'abord, ensuite nous nous battrons si vous le voulez.

MEDIANA.

Oui, mais promettez-moi que, dans le cas où je ne serais pas satisfait de votre explication, nous nous battrons cette nuit même, afin que demain nul n'ose rire d'un enfant qui sera mort ou vengé.

LE DUC.

Je vous le promets. (Il va fermer les portières du fond.) Ecoutez-moi maintenant, comte.

MEDIANA.

Je vous écoute.

LE DUC.

Il y a vingt ans... Il y a même un peu plus, c'était sous l'autre règne; six mois après votre naissance, Mediana... j'avais votre âge; j'étais heureux! Non pas parce que j'étais jeune, riche et de bonne maison, mais parce que j'avais un ami.

MEDIANA.

Et que m'importent à moi ces souvenirs?

LE DUC.

Ne blasphémez point, Mediana! cet ami, c'était votre père.

MEDIANA.

Mon père!

LE DUC.

Oui; nous avions été élevés ensemble; nous avions grandi ensemble; nos pères avaient été amis comme nous et ils nous avaient légué ce doux héritage.

MEDIANA.

Continuez, monsieur.

LE DUC.

Nous fîmes ensemble nos premières armes : c'était en Catalogne; et dès ce moment notre amitié fut resserrée par un lien nouveau : la communauté du danger, la sainte fraternité du champ de bataille. Ah! vous m'écoutez maintenant?

MEDIANA.

Monsieur, c est mon devoir!

LE DUC.

Votre père s'était fait une brillante réputation militaire, l'avenir s'annonçait pour lui glorieux et magnifique; aussi, quelques mois après notre retour à Madrid, le roi le nomma-t-il gouverneur de la Catalogne.

MEDIANA.

Oui, monsieur. Ce fut même en sortant de Madrid pour se rendre à son poste qu'il fut attaqué et assassiné par des bandits. Je sais cela, monsieur, c'est de l'histoire.

LE DUC.

Oui, comme la font les historiens. Vous avez été trompé, jeune homme, trompé avec tout le monde et comme tout le monde; un seul homme sait et peut dire comment est

mort votre père. Celui qui frappa le comte de Mediana n'était point un bandit... C'était un mari qui se vengeait.

MEDIANA.

Grand Dieu! Duc, vous allez me dire à l'instant même le nom de cette homme!

LE DUC.

A l'instant même, oui. Mais écoutez : depuis quelque temps votre père était sombre, préoccupé; pour la première fois il avait un secret dont il me refusait la confidence; son esprit même parfois semblait troublé jusqu'à l'égarement par cette pensée mystérieuse. Ainsi, un jour... écoutez bien ceci, Mediana.

MEDIANA.

Je ne perds pas un mot de votre récit, monsieur.

LE DUC.

Un jour, dans une chasse royale, comme le cheval de la reine se cabrait, votre père se précipita, et quoique le danger ne fût pas sérieux au point de faire excuser cet oubli de l'étiquette, il prit la reine dans ses bras, l'arracha de sa selle, et la déposa à terre. Le lendemain, comme toute la cour était émue encore de ce dévouement, que quelques-uns appelaient de l'audace, il se présenta au palais, ayant à son épée un ruban qui, la veille, on crut se le rappeler, du moins, faisait partie de la parure de la reine. Malheureusement le comte n'avait point là un ami pour changer de nœud avec lui; il en résulta que chacun put voir et remarquer ce ruban à son épée... Le même jour votre père reçut sa nomination de gouverneur de la Catalogne.

MEDIANA.

C'était un exil. Je comprends.

LE DUC.

Attendez encore. Le soir même du départ, un homme



que l'on savait attaché à votre père recevait un avis par lequel on l'invitait à veiller sur son ami. Cet homme, bien armé, monta sur le siège du carrosse où était le comte, et sortit avec lui de Madrid. Après une heure de marche, et comme il traversait un petit bois, le carrosse fut subitement entouré et percé de plusieurs balles ; l'homme qui était sur le siège tenait déjà au bout de son pistolet celui qui paraissait commander aux bandits, quand, à la lueur d'un coup de feu, il le reconnut; l'arme lui tomba des mains: c'était le roi d'Espagne, Philippe III.

MEDIANA.

Philippe III?

LE DUC.

Lui-même.

MEDIANA.

Mais c'est impossible, cet homme a mal vu ou vous a menti.

LE DUC.

C'était moi, Mediana.

MEDIANA, avec respect.

Vous!

LE DUC, très ému.

Je reçus le dernier serrement de main de votre père; je recueillis sa dernière parole, comte. Cette parole c'était: « Albuquerque, je te recommande mon fils ! » J'étendis la main en signe de sainte promesse, car je ne pouvais parler.

Il pleure.

MEDIANA.

Monsieur...

LE DUC.

Et voilà à quel titre, Mediana, je vous ai humilié de ma protection et fatigué de mon amitié. Voilà pourquoi,

n'ayant pas de fils, j'ai veillé sur vous comme un père et vous ai traité comme mon enfant; et maintenant, Mediana, je me battrai avec vous si vous l'exigez.

MEDIANA.

Oh! duc, duc, je vous demande humblement pardon.

SCÈNE XI

LA DUCHESSE, LE DUC, MEDIANA.

LA DUCHESSE, entrant à gauche. Avec gaieté.

Eh bien! duc, me voici, partons-nous?

LE DUC.

Ce serait de grand cœur, madame, si le roi ne m'avait ordonné de l'attendre ici.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur de Mediana, je suis en vérité heureuse de vous revoir sain et sauf. Au pays d'où je viens, ici près, on vous disait mort ou arrêté; je ne sais plus pourquoi. Et cela inquiétait tout le monde; tout le monde entendez-vous.

MEDIANA.

Mille grâces, madame; je vais donc me montrer pour conserver ma réputation de vivant. (Il salue la duchesse; tendant la main au duc.) Duc, puis-je espérer qu'en souvenir de mon père vous me pardonnerez?

LE DUC.

Oui, mais à condition que vous méditerez sérieusement sur l'histoire que je vous ai dite.

Mediana sort par le fond.

SCÈNE XII

LA DUCHESSE, LE DUC.

LA DUCHESSE.

Vous parliez du roi, duc ?

LE DUC.

Oui, à l'instant même ; vous ne l'avez pas vu ?

LA DUCHESSE.

Pas depuis que vous nous avez interrompus parlant de vous.

LE DUC.

Cela prouve qu'il est encore plus curieux qu'amoureux.

LA DUCHESSE.

Où donc est-il ?

LE DUC.

Sur cette galerie, à guetter le cavalier au nœud couleur de feu et la dame voilée.

LA DUCHESSE.

De sorte que le roi attend ?...

LE DUC.

Quelqu'un qui ne viendra pas. C'est ce qui fait ma consolation, duchesse... après vous, toutefois.

LA DUCHESSE.

Mais dites-moi, duc, ce qui se passe, ou plutôt ce qui va se passer, et pourquoi cet air mystérieux ?

LE DUC.

Ce qui va se passer, je n'en sais rien, et voilà pourquoi j'ai l'air mystérieux : les gens qui ne savent rien ont toujours l'air mystérieux : c'est une contenance.

LA DUCHESSE.

Mais savez-vous que vous me faites grand'peur, mon cher duc ?

LE DUC.

Oh ! il ne faut pas vous effrayer à ce point. Cependant, je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il se trame quelque chose contre nous ; je sens vaguement un orage dans l'air, et je ne serais point surpris... C'est égal, j'aimerais assez savoir à quoi m'en tenir.

SCÈNE XIII

LA DUCHESSE, RIUBOS entrant par le fond, LE DUC.

RIUBOS.

Monsieur le duc ! Oh ! monsieur le duc !

LE DUC.

Qu'y a-t-il donc, monsieur Riubos ?

RIUBOS.

Monseigneur, le plus déplorable accident ! le palais de votre Excellence est en feu.

LA DUCHESSE.

Grand Dieu !

LE DUC.

Eh bien ! eh bien ! madame ! nous voilà fixés au moins,

nous n'avons plus d'incertitude. Mon palais brûle, Riubos, et me direz-vous quel est le Jupiter qui nous a lancé ses foudres ?

Riubos indique la galerie du fond, où le roi se trouve.

LA DUCHESSE.

Mais c'est impossible, duc !

LE DUC.

Pourquoi donc, madame ? le roi et moi nous sommes les deux plus riches maisons d'Espagne, et nous pouvons nous permettre ce jeu-là. Allons, du calme, duchesse. (A Riubos.) Et l'aigle qui a porté les foudres de Jupiter ?

RIUBOS, d'un air piteux.

Excellence... l'ordre du comte-duc...

LE DUC.

Bien ! bien ! l'aigle, c'est vous ! je m'en doutais. Capitaine, voici deux feuilles de vos tablettes. Oh ! rassurez-vous, ce n'est pas pour le service que vous m'avez rendu, mais pour celui que vous allez me rendre ; vous connaissez la galerie de marbre, qui est séparée en deux par une vieille tapisserie représentant l'incendie de Troie ; vous allez brûler ces deux feuilles auprès de cette vieille tapisserie ; prenez garde d'y mettre le feu. (Riubos indique par ses gestes qu'il comprend et que cela est terrible. Il part enfin avec la résignation du désespoir et sort par la gauche.) Oui, c'est cela, dans la galerie de marbre, beaucoup de flamme et aucun danger, c'est ce qu'il me faut.

SCÈNE XIV

LA DUCHESSE, LE ROI, LE DUC.

LE ROI, entrant du fond.

Venez donc voir, Albuquerque, il y a une étrange lueur là-bas. Approchez-vous de cette fenêtre, duchesse, devinez-vous ce que cela peut être?

LE DUC.

Sire, c'est mon palais qui brûle.

LE ROI.

Votre palais ! courez donc, cher duc ! ne perdez pas un instant... Vous avez sans doute quelques objets précieux à sauver.

LE DUC.

Mais non, sire, puisque la duchesse est là. (Réfléchissant.) Ah ! un portrait de Votre Majesté !... et j'espère arriver à temps... Allons, chère duchesse, du calme, cela n'est rien. Le palais est vieux, et je crois me rappeler que vous ne l'aimiez pas. C'est quelqu'un de vos amis qui vous aura fait cette galanterie. Sire, puisque vous l'avez permis...

Il indique qu'il va se retirer.

LA DUCHESSE.

Mais moi, monsieur?

LE DUC.

Vous, madame?

LE ROI, vivement.

La duchesse n'a-t-elle pas son appartement ici, près de la reine?

LE DUC, avec une demi-ironie.

Ah ! sire, vous me comblez !

Il sort par le fond.

SCÈNE XV

LA DUCHESSE, LE ROI.

LE ROI, très pressant pendant toute la scène.

Madame, voici un malheur dont je crains bien de ne pouvoir m'affliger, puisqu'il me donne l'occasion d'un entretien avec vous. Je ne puis m'empêcher de croire que cette fois le ciel se déclare en ma faveur.

LA DUCHESSE.

Votre Majesté dit le *ciel ?*

LE ROI.

L'enfer, soit ! comme il vous plaira, madame, que ce soit un ange ou un démon qui ait sonné cette heure si longtemps attendue.

Bruit au dehors.

LA DUCHESSE.

Mais, sire, écoutez !

LE ROI.

Ce n'est rien. Vous cherchez en vain à m'échapper, mais c'est inutile ! cette heure est bien à moi.

La duchesse, fuyant devant le roi, voit le feu du côté des appartements de la reine, auxquels le roi tourne le dos.

LA DUCHESSE.

Mais c'est le feu !

LE ROI.

Que m'importe ? Vous m'entendez, madame !...

SCÈNE XVI

MEDIANA portant LA REINE évanouie, entre par la gauche ; ALBUQUERQUE, OLIVARÈS, par le fond, LE ROI, LA DUCHESSE, au fond à droite.

LA DUCHESSE.

Grand Dieu !

MEDIANA, aux genoux de la reine, qu'il a déposée sur un fauteuil ; il tourne le dos au roi.

Oh ! ma souveraine !

LE ROI, se retournant au cri que pousse la duchesse.

Mediana !

ALBUQUERQUE, se précipitant et relevant Mediana.

Malheureux !

MEDIANA.

Le roi !

LE ROI, avec force et colère à Olivarès.

Vous aviez raison, Olivarès, vous savez ce qu'il vous reste à faire. (A Albuquerque de même.) Quant à vous, duc, partez à l'instant, à l'instant même à notre place pour le Portugal.

Le rideau tombe.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, LA DUCHESSE, en scène au lever du rideau.

LA DUCHESSE.

Votre Majesté daigne me reconduire jusqu'à mon appartement !

LA REINE.

Oh ! ne me remercie pas !... si je suis venue jusqu'ici, Diana, c'est que la chambre d'une reine n'est pas assez sourde, assez discrète pour ce que j'ai à te dire, pour ce que j'ai à apprendre de toi ! Diana, tu me caches quelque secret terrible !

LA DUCHESSE.

Moi, madame ?

LA REINE.

Oh ! ta tristesse est naturelle, je le sais, après le départ de ton mari ! mais ce n'est pas de la tristesse seulement que je vois dans tes yeux ; c'est de l'effroi, c'est de la terreur ! Depuis que je suis sortie de cet évanouissement, tu es là, près de moi à trembler que je ne t'interroge.

LA DUCHESSE.

Votre Majesté se trompe.

LA REINE.

Diana, pendant cet incendie, qui m'a sauvée ?

LA DUCHESSE.

Je vous l'ai dit, madame, c'est le duc d'Albuquerque.

LA REINE.

Le duc ! et dans cette course précipitée dont il me reste un souvenir confus comme d'un rêve ou d'un délire, quand il m'a semblé qu'un souffle brûlant effleurait mes cheveux, se posait sur mon front...

LA DUCHESSE.

La flamme que vous traversiez, sans doute.

LA REINE.

La flamme ! oui ! et c'est le duc, n'est-ce pas, que le roi a vu à mes pieds ? Cette sombre voiture attelée dans la cour du palais, quand le duc est parti depuis une heure, c'est encore pour le duc, n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE.

Madame, madame, au nom du ciel !

LA REINE.

Ah ! c'est ce jeune homme qui va mourir, Diana, je le sens bien ! et toi, tu sais pour quel crime !

LA DUCHESSE.

Ah ! silence, silence !

SCÈNE II

LA REINE, RIUBOS, LA DUCHESSE, au fond.

RIUBOS.

Pardon, Majesté, le roi m'a ordonné de venir attendre le comte-duc dans cette salle.

LA DUCHESSE.

C'est bien, monsieur. (A Diana.) Le ministre! tu as entendu. Oh ! je ne veux pas voir cet homme ! va, Diana, va ; et si tu souffres, si tu es malheureuse, songe à moi !

LA DUCHESSE.

Adieu, adieu, ma souveraine !

Elles rentrent, la duchesse par la droite, la reine par la gauche : arrivées à la porte de leurs appartements, elles se retournent, et se font de la main un signe d'adieu.

SCÈNE III

RIUBOS, seul.

Si j'avais osé, ma foi ! j'aurais prévenu madame la duchesse avant de remettre cette clef au roi, car, en vérité, voir le roi entrer là (Il désigne la chambre de la duchesse), tandis que le duc, un brave homme de guerre comme moi, court pour son service sur la route de Lisbonne, cela blesse tous mes instincts d'honneur ! L'honneur ! souvenir de jeunesse ! Songeons à nous : il y a deux personnes au monde qui peuvent me faire pendre : savoir, le duc d'Albuquerque et le comte-duc d'Olivarès. Ainsi, mon ami, il faut choisir. Si tu suivais ton penchant, je vois bien que tu t'attacherais à monsieur d'Albuquerque à cause qu'il est homme d'épée comme toi ; mais, mon enfant, réfléchis un peu ; monsieur d'Albuquerque va faire campagne, il peut, d'un jour à l'autre, emporter les tablettes dans la tombe. Monsieur d'Olivarès, au contraire, est de cette solide étoffe d'hommes d'Etat dont on fait les octogénaires. Pourtant, ne nous hâtons point de choisir. Allons, le premier qui se présentera... eh bien !... (Olivarès entre au premier plan.) Le ministre ! c'en est fait, j'obéis au destin !

SCÈNE IV

RIUBOS, OLIVARÈS.

OLIVARÈS.

Tout est-il prêt, Riubos?

RIUBOS.

Oui, monseigneur.

OLIVARÈS.

Le palais est fermé?

RIUBOS.

Et l'ordre donné de ne laisser entrer qui que ce soit dans la nuit.

OLIVARÈS.

Monsieur de Mediana ?

RIUBOS.

Gardé à vue.

OLIVARÈS.

La voiture ?

RIUBOS.

Attelée. Celui qui conduit est un homme à moi.

OLIVARÈS.

Et ensuite ?

RIUBOS.

Ensuite, monseigneur, au détour de la place il y a huit hommes apostés ; en tournant, la voiture ira au pas, et, alors... Mais, pardon, Excellence, n'y a-t-il point de péril

à tant se hâter? Si le roi allait revenir sur un premier mouvement?...

OLIVARÈS.

Vous allez voir.

SCÈNE V

RIUBOS, LE ROI, OLIVARÈS.

LE ROI entre du fond.

Eh bien! comte-duc?

OLIVARÈS.

Sire, tout est prêt; on n'attend plus que vos derniers ordres.

LE ROI.

Allez, que dans un quart d'heure tout soit fini. (A Riubos.) Cette clef?

RIUBOS.

Sire, la voici.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI

LE ROI, seul.

Et le duc, cet homme loyal, cet autre dévoué serviteur, qui connaissait le crime de Mediana, et qui le protégeait généreusement! merci, duc! vous m'avez ôté tout scrupule.

Il tient la clef et se dirige vers l'appartement de la duchesse; comme il lève la portière, le duc parait et lui barre le passage.

SCÈNE VII

LE ROI, LE DUC.

LE ROI.

Vous, monsieur !

LE DUC.

Oui, sire, c'est moi.

LE ROI.

Quel motif vous ramène ?

LE DUC.

Sire, depuis huit jours le Portugal est perdu ; votre ministre le sait, et vous le cache : voilà le motif qui me ramène à Madrid. Quant à la raison qui me conduit à cette heure de nuit dans votre palais et jusqu'auprès de votre personne, par le premier chemin que j'ai pu m'ouvrir...

LE ROI.

Ah ! parlez, car j'allais vous la demander !

LE DUC.

Sire, je viens pour apprendre de Votre Majesté elle-même à quel sort elle réserve M. de Mediana.

LE ROI.

Vous m'interrogez, duc ?

LE DUC.

Sire, je tiens de mon père cette maxime : « C'est au roi, après Dieu, que tu dois obéissance et respect ; c'est le roi, après Dieu, qui te doit protection, conseil et exemple. » J'ai besoin d'un conseil et d'un exemple, et j'ose interroger Votre Majesté.

LE ROI.

Eh bien! parlez, monsieur.

LE DUC.

J'osais vous demander, sire, connaissant le crime dont on accuse le comte, quel châtiment vous lui destinez?

LE ROI.

Mais, que vous importe, enfin?

LE DUC.

C'est que j'ai une offense pareille à venger, sire, et quand je saurai de quelle manière Votre Majesté a jugé dans sa cause, je pourrai plus sûrement juger dans la mienne.

LE ROI.

Votre cause? une offense pareille? oubliez-vous qui nous sommes, et osez-vous comparer?...

LE DUC.

Un nom comme le mien, celui d'une maison éprouvée depuis des siècles au service de la vôtre, un honneur que nous avons tous de père en fils arrosé de notre sang sur vos champs de bataille; cet honneur-là, et tout honneur sans tache, j'ose le comparer à un honneur royal, et je crois n'offenser personne!

LE ROI.

Duc d'Albuquerque, prenez garde! l'outrage est différent, mais le châtiment peut être le même; nous avons déjà, cette nuit, signé un arrêt de mort.

LE DUC.

Sire, Votre Majesté en signera un second! mais qu'elle juge auparavant. Sire, cette nuit, dans un incendie, excuse suffisante, peut-être, l'étiquette royale a été violée; un jeune homme, presque un enfant, a commis cette faute, elle a fait peser sur lui le soupçon, le soupçon mortel, de

quelque rêve insensé; il est puni, c'est juste! c'est bien! Mais, moi, sire, ce n'est pas des rêves douteux d'un enfant que j'ai à me plaindre. Oh! ma blessure est plus profonde! ma douleur plus amère!

LE ROI.

Monsieur.

LE DUC.

Car l'homme qui m'a offensé est celui-là même à qui j'aurais confié la garde de mon honneur en péril, me souvenant que ni moi ni les miens n'avions jamais manqué au sien! L'homme qui m'a offensé est celui pour qui j'ai passé ma jeunesse à risquer ma vie, loin de ma patrie, dans un exil volontaire! Et quand enfin je lui rapporte, après vingt années, le prix de mes travaux sanglants, la main dont il m'accueille me soufflette au visage!

LE ROI.

Duc!

LE DUC.

A ce bon serviteur, voilà ce qu'il préparait: une vieillesse ridicule, déshonorée! Grâce à lui, j'aurais été le seul de mon nom qu'on eût montré au doigt pour en rire. Oh! l'homme dont je vous parle, sire, quand il a cru trouver en moi, avec raison sans doute, un rival peu redoutable dans une lutte de galanterie, a-t-il pu oublier que si mes cheveux étaient gris déjà, et s'il était encore, lui, dans toute sa jeunesse, c'est que moi (avec émotion), tandis qu'il vivait glorieux et tranquille, je veillais pour lui?

LE ROI.

Albuquerque... c'est vous laisser entraîner bien loin... sur des soupçons.

LE DUC.

Qui sont fondés, sire; j'en vois la preuve dans vos mains. (Il montre la clef que tient le roi.) Et maintenant, je

demande au roi, qui est l'équité suprême, s'il est juste que, dans la même offense, le soupçon soit frappé de mort, et la certitude impunie?

LE ROI.

Impunie? Vous vous trompez, duc, puisque étant ce que je suis, je vous ai écouté jusqu'au bout, et puisque enfin je perds une amitié comme la vôtre.

LE DUC, touché, très vivement.

Eh bien! sire, laissez-moi vous prouver que cette amitié vous reste entière et loyale; laissez-moi le prouver par un conseil d'ami. Sire, faites grâce à M. de Mediana!

LE ROI.

Oh! duc, ne parlons point de lui!

LE DUC.

Aujourd'hui, sire, par la faute de ce jeune homme, l'étiquette de la cour a été violée; demain, par sa mort, ce sera l'honneur royal qui sera atteint : le supplice fera croire au crime! Aujourd'hui, c'est un manque de respect au palais. Faites grâce, sire, ou demain ce sera un outrage à votre maison.

LE ROI.

Duc, il est trop tard, les ordres sont donnés.

LE DUC.

Non, tant qu'il reste une chance d'épargner à votre nom un affront public, une tache sanglante à votre mémoire, et à vous-même, sire, un remords peut-être... Car cet enfant, fait orphelin presque à sa naissance par cette fatalité héréditaire qui le poursuit, vous l'aimiez, sire.

LE ROI.

Mais tout serait inutile, duc; il est loin déjà!

LE DUC.

Je le rejoindrai, et s'il est trop tard, eh bien! on saura

du moins que vous lui aviez fait grâce, et on ne croira pas au crime que vous lui aurez pardonné. (Il va à la table et présente au roi un papier.) Sire, cette grâce, au nom du ciel !

LE ROI, écrivant.

Eh bien! Eh bien! tenez, courez! (On entend des coups de feu.) Grand Dieu!... Ah! vous aviez raison, duc, ce sera un cruel souvenir.

Il tombe sur le fauteuil, près de la table.

SCÈNE VIII

LE DUC, LE ROI, LA REINE, OLIVARÈS et RIUBOS, au fond, LA DUCHESSE.

La reine et la duchesse, entourées de leurs femmes se tiennent sur le seuil de leurs appartements.

OLIVARÈS.

Sire, au sortir du palais, la voiture du comte de Mediana a été attaquée par des ennemis inconnus, et percée de plusieurs coups de feu.

LA REINE, bas.

O mon Dieu!

LE ROI.

Je vous l'avais dit, duc, c'était trop tard!

LE DUC, à Riubos.

Eh bien! capitaine, mes ordres!

RIUBOS.

Exécutés, monsieur le duc.

LE DUC, fait un mouvement de joie.

Votre Majesté me pardonnera-t-elle d'avoir prévenu sa

clémence? Par mon ordre, le capitaine Riubos a laissé échapper son prisonnier : M. de Mediana est maintenant sur la route de France, dans ma voiture.

La reine regarde Albuquerque avec reconnaissance. — La reine et la duchesse descendent la scène. Olivarès et Riubos restent au second plan.

LE ROI, allant à Riubos.

Capitaine, vous avez bien fait d'obéir à votre chef militaire.

LE DUC.

Et maintenant, Votre Majesté me permet-elle d'aller porter au comte sa grâce, et de saisir cette occasion de faire voir la France à la duchesse?

Il va près d'elle à droite.

LE ROI.

Vous me quittez, duc? C'est votre vengeance! (A Olivarès.) Monsieur le ministre, depuis huit jours, vous nous cachiez la perte du Portugal; nous vous remercions de vos services. Don Riubos vous commanderez l'escorte qui reconduira demain le comte-duc jusqu'à sa terre d'Olivarès.

OLIVARÈS.

Sire!

Le roi lui fait un signe, il sort.

LE ROI, prenant la main de la reine.

Madame, n'oubliez pas que vous aurez à remercier le duc d'Albuquerque pour vous et pour moi.

Ils sortent.

LE DUC.

Don Riubos! voici vos tablettes.

RIUBOS.

Monseigneur!

Il s'incline et sort.

LA DUCHESSE.

M'expliquerez-vous enfin, monsieur, ce qu'il y a sous tout ce mystère?

LE DUC, prenant la main de la duchesse.

Il y a, duchesse, que les enfants ne respectent rien; je m'étais borné, moi, à tenir le roi en échec, il paraît que M. de Mediana l'a fait mat.

Ils sortent, la duchesse au bras de son mari. — Le rideau tombe.

FIN DE ÉCHEC ET MAT.

PALMA

OU

LA NUIT DU VENDREDI-SAINT

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 24 mars 1847.

COLLABORATEUR : M. PAUL BOCAGE.

PERSONNAGES

PERSONNAGES	ACTEURS
MAITRE PALMA (25 ans)	MM. CLARENCE.
CHRISTIAN (55 ans)	JEMMA.
FRANZ (27 ans)	DÉCHAMPT.
D'ARNHEIM (50 ans)	MARIUS.
BEN-SAMUEL.	TOURNAN.
HERMANN.	BENJAMIN.
LE PRINCE.	MULLIN.
LE MARQUIS.	POTONNIER.
JUSTUS.	DUBOIS.
UN DOMESTIQUE.	NÉRAUT.
CHRISTEL.	Mmes GRAVE.
GERTRUDE (43 ans)	HALLEY.
BRIGITTE	GÉNOT.
ROSCHEN	DAROUX.

Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle ; les personnages doivent se ranger dans l'ordre indiqué au bas des pages par le renvoi, le premier inscrit occupant la gauche du spectateur.

PALMA

OU

LA NUIT DU VENDREDI-SAINT

ACTE PREMIER

L'AUBERGE DE LA PASSION.

Grande salle d'une auberge pauvre. Porte à gauche, premier plan. Porte au fond et une fenêtre avec ses volets. A droite, une cheminée à manteau et une lampe de fer. A gauche, une table, escabeaux de bois, un tronçon d'épée suspendu au mur à gauche. Des éclairs blanchissent par instant les vitraux. Au dehors, le vent et le tonnerre. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

BRIGITTE, filant à son rouet, près de la cheminée, ROSCHEN, assise à sa gauche; quelques femmes à sa droite, travaillant; JUSTUS, fils de Brigitte, assis dans l'âtre, sous le manteau de la cheminée.

BRIGITTE.

Ah! c'est une effrayante histoire, mes petites, et je n'aime pas à la conter. Mon mari... pauvre homme, la contait souvent; mais il en était malade toutes les fois, et c'est un souvenir qui a avancé sa fin.

ROSCHEN.

Ah! contez-nous-la, dame Brigitte, contez-nous-la...

BRIGITTE.

Oui... oui... ma petite Roschen, j'ai été comme toi dans mon temps : je voulais toujours entendre à la veillée des histoires terribles... parce qu'alors on tremble... on a peur... et on se rapproche des jeunes garçons!...

ROSCHEN.

Oh! ce n'est pas pour cela, dame Brigitte... puisqu'il n'y a pas de garçons ici.

JUSTUS, de son coin.

Bon! Et moi donc, Roschen, pour quel animal me prenez-vous, mademoiselle?

ROSCHEN.

Vous, monsieur Justus!... Tenez, dame Brigitte, j'ai peur que ma mère ne veuille jamais de votre fils Justus pour gendre. Elle me disait encore hier qu'il passe sa journée à brusquer les voyageurs, et le soir à dormir sous la cheminée, comme un grillon; et c'est vrai.

JUSTUS.

Sûrement, c'est vrai... Le jour, je brusque les voyageurs, parce qu'ils m'ennuient, et le soir, je m'assieds sur l'âtre pour écouter jaser les femmes, parce que cela m'amuse.

ROSCHEN.

Quel bourru!

JUSTUS.

Vous me tourmentez... je réponds!

ROSCHEN.

Dormez... je ne vous parle pas! Quel temps! encore un éclair... il me semble que l'orage approche. Est-ce que c'est vrai, dame Brigitte, qu'on voit toujours les éclairs, même quand les volets sont fermés?

BRIGITTE.

Oui, ma fille .. (Baissant la voix.) On dit que les morts même voient les éclairs dans leur tombeau.

JUSTUS.

Ah! pour ça, personne ne le sait!

ROSCHEN.

Impie! fi! Justus... un homme qui tient l'auberge de la Passion... une auberge dont le nom est saint, ne pas montrer plus de respect pour les choses saintes... et pour sa mère quand elle en parle!

BRIGITTE.

Bien, ma Roschen... Pour vous punir, vous, Justus, et pour te récompenser, toi, petite, je vais vous dire cette histoire. Il est temps que tu saches, mon fils, d'où est venu son nom à cette auberge, qui est la tienne...

ROSCHEN.

Oh! quel bonheur! le nom de l'auberge et de l'histoire, cela ne fait qu'un... je m'en doutais!

JUSTUS, qui s'est approché de sa mère.

Je veux bien écouter; mais si c'est un conte de revenant, je n'y crois pas, d'abord!

BRIGITTE.

Tu y croiras, mon fils; car ton père l'avait vu, et il est mort jeune pour l'avoir vu. Il y a sept ans, en 1588, nous demeurions, ton père et moi, à deux lieues d'Inspruck... à vingt lieues d'ici... Dans la nuit du Vendredi-Saint, presque à la porte de notre auberge... un horrible assassinat fut commis...

ROSCHEN.

Ah! dame Brigitte... mais c'est la fin, cela... Vous n'auriez dû nous dire cela qu'à la fin.

BRIGITTE.

C'est que je ne sais si j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout, ma fille.. Ainsi, c'était la nuit du Vendredi-Saint... heure pour heure... celle où je vous parle... un voyageur était entré pour souper dans notre auberge... C'était un homme de quarante ans à peu près... qui avait l'air d'un noble Seigneur. Il allait repartir, quand l'orage éclata... Il demanda une chambre et s'y retira. Mon mari et moi, nous n'osions nous coucher... car la maison tremblait, les fenêtres craquaient... C'était vraiment, comme celle-ci, une nuit de sabbat... et il y avait des bruits horribles tout autour de nous... A chaque éclair nous faisions un signe de croix en nous regardant. Tout à coup... on frappa violemment à la porte... Alors, mon mari et moi, nous nous levâmes, en nous demandant des yeux si nous devions... (On heurte fortement à la porte du fond; tous se lèvent avec inquiétude). On a frappé.

ROSCHEN.

Oui, mère Brigitte.

JUSTUS.

Eh! non, c'est le vent!

BRIGITTE.

Va ouvrir, mon fils.

JUSTUS.

Mais, ma mère, c'est le vent!

On heurte de nouveau.

BRIGITTE.

N'êtes-vous pas honteux, Justus?

JUSTUS.

Puisque je suis certain que c'est le vent... Et d'ailleurs, je n'ai pas entendu, moi!...

ROSCHEN, allant ouvrir.

Ah! l'esprit fort!... J'y vais, moi...

Elle ouvre la porte. Entre Johann Palma.

SCÈNE II

LES MÊMES, JOHANN PALMA.

PALMA.

Pardon, bonne mère, cette nuit est mauvaise, et je crains de m'être égaré. Je suis bien à Borghetto?

BRIGITTE.

A Borghetto? oui, monsieur.

PALMA.

Sur la frontière d'italie?

BRIGITTE.

Et d'Autriche, oui, monsieur.

PALMA.

Il n'y a pas, aux environs de Borghetto, d'autre auberge que celle-ci?

BRIGITTE.

Ce pays est un peu désert, monsieur; je ne connais point d'auberge à une lieue à la ronde.

PALMA.

N'avez-vous point reçu dans la journée, ou ce soir, deux voyageurs venant d'Italie?

BRIGITTE.

Non, monsieur; le temps est rude; aucun voyageur n'est passé par Borghetto aujourd'hui.

PALMA, à part.

Si Dieu pouvait leur faire oublier à jamais mon chemin!... (Haut.) Donnez-moi, je vous prie, ma bonne dame, du papier, de l'encre... je vais écrire... et du vin, si vous voulez...

Il s'assied à la table à gauche, le dos tourné au mur, Roschen le sert.... Il commence à écrire. Les femmes et Justus reprennent leur place auprès de Brigitte, qui se rassied.

ROSCHEN.

Vous disiez, dame Brigitte, que votre mari et vous, vous vous regardiez sans savoir si vous deviez ouvrir.

BRIGITTE.

Oui, Roschen... mon mari s'y décida... (A Palma.) Nous ne vous gênons pas, monsieur?

PALMA.

Nullement.

Il écrit.

BRIGITTE.

Alors nous vîmes entrer trois cavaliers masqués. Au moment de leur entrée, le seigneur qui avait soupé chez nous descendait de sa chambre et demandait son cheval; car la pluie avait cessé. Les trois nouveaux venus, dès qu'ils le virent dehors, quittèrent en hâte notre auberge... Je me sentis tout effrayée, sans savoir pourquoi, et je courus à la porte... Alors un des cavaliers masqués, celui qui paraissait commander aux deux autres, quoiqu'il n'eût rien à payer, me mit un florin d'or dans la main en me disant : « Voici pour vous, femme; vivez en paix... » (Palma écoute avec terreur, les yeux fixés sur Brigitte.) Tout cela me parut si étrange... que je me jetai à genoux, mes petites, et que je me mis à prier... et je dis à mon mari : « Je t'en prie, monte sur le petit coteau où la route tourne... De là on voit très loin, et tu verras s'il ne se passe rien... » La

nuit était noire à ne pas se conduire; mais mon mari, pour me rassurer, alla sur le coteau...

L'agitation de Palma devient effrayante.. L'orage redouble au dehors.

ROSCHEN.

Et qu'est-ce qu'il vit, dame Brigitte ?

BRIGITTE.

Il vit quelque chose, ma pauvre fille, dont le souvenir seulement lui faisait claquer les dents, comme s'il avait eu la fièvre. Il y avait, à peu près, à trois cents pas du coteau... une grande croix au bord de la route, et sur les marches de la croix un reste de feu que quelque mendiant avait allumé pour se sécher... cela faisait une lumière rouge à cet endroit du chemin... Tout à coup, comme le seigneur à cheval passait devant ce feu... les hommes masqués qui l'avaient suivi se jetèrent sur lui ; mon mari le vit tomber... puis un des misérables le tenait, tandis que l'autre le frappait.... Mon mari voyait l'épée se relever et retomber sur le pauvre corps !

ROSCHEN.

Ah ! mon Dieu !

Le visage de Palma indique une émotion terrible.

BRIGITTE.

Et il disait, mon mari, que ce n'étaient pas les deux assassins qui étaient les plus effrayants à voir... mais leur compagnon, le troisième, un grand homme noir... qui, pendant le meurtre... se roulait sur les marches de la croix, en la secouant de ses deux bras comme pour l'arracher.

ROSCHEN.

Oh ! le misérable !...

PALMA, grelottant de tous ses membres, répète entre ses dents :

Le misérable...

BRIGITTE.

Écoute, ma fille, écoute l'orage!... ce sont des histoires qu'il ne fait pas bon conter, vois-tu, je te le disais bien.

ROSCHEN.

Mais le seigneur... ce malheureux seigneur, dame Brigitte ?...

BRIGITTE.

Ce fut dans notre auberge qu'on l'apporta? à côté de lui, on avait trouvé une épée brisée... Et, tenez, mes petites, c'est celle qui est là, pendue au mur, derrière l'étranger.

Brigitte indique du doigt le tronçon d'épée: toutes les têtes se tournent du côté de Palma. Palma se retourne lui-même lentement avec effroi. Au même instant, un éclair, un coup de tonnerre violent; une forte raffale ouvre les volets avec fracas : la vieille épée tombe. Toutes les femmes se lèvent en poussant un cri... Palma, éperdu, s'élance vers les volets, les ferme vivement et s'y tient adossé, les yeux égarés... Voyant tous les regards fixés sur lui avec épouvante, il paraît honteux de son trouble, s'approche de Roschen, lui prend les mains et lui dit en riant :

PALMA.

Eh bien ! mon enfant... vous avez eu grand'peur de ce coup de vent?

ROSCHEN.

Mais, sauf respect, pas plus que vous, monseigneur, vos mains sont toutes tremblantes...

PALMA.

Moi, jeune fille, j'ai voyagé sous la pluie toute la soirée; cette chambre est glaciale, d'ailleurs, et...

JUSTUS

C'est la plus chaude de la maison; mais si monseigneur se remet en route, il se réchauffera vite en marchant.

PALMA.

Vous avez raison, et je vais repartir. Écoutez, madame... (Il va prendre sur la table le billet qu'il a écrit.) il est possible que,

dans la nuit, ou demain matin, deux voyageurs venant d'Italie se présentent ici... S'ils s'informent du peintre de Bohême — retenez cela — du peintre de Bohême... vous leur remettrez ce billet...

Il le plie.

JUSTUS, ouvrant la porte avec empressement.

Bon voyage, monseigneur.

Au moment où Palma va sortir. Christian et Franz paraissent.

SCÈNE III

LES MÊMES, CHRISTIAN, FRANZ*.

PALMA, à part.

Ce sont eux !

CHRISTIAN.

Salut, maître Palma !

BRIGITTE, regardant Christian avec effroi, à part.

Cette voix...

PALMA.

Salut, messieurs...

BRIGITTE.

Cette tournure... que Dieu nous protège ! (Timidement à Christian.) Pardon, monsieur, j'ai connu, il y a quelques années, à Inspruck, quelqu'un... Vous avez été à Inspruck, monsieur ?

CHRISTIAN.

Jamais, brave femme, je n'ai jamais quitté l'Italie... Laissez-nous seuls, s'il se peut.

* Brigitte. Palma un peu en arrière, Christian, Franz.

BRIGITTE.

Oui, monsieur, oui. (Aux femmes.) Allez, mes petites... va, Roschen, il est tard... Justus, reconduis-les...

ROSCHEN.

Bonne nuit, dame Brigitte. (Roschen, Justus et les femmes sortent par le fond, en disant :) Bonne nuit, dame Brigitte.

BRIGITTE.

C'est une horrible ressemblance... Que Dieu me protège !

CHRISTIAN, à Brigitte.

Laissez-nous.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IV

PALMA, CHRISTIAN, FRANZ *.

PALMA.

Je vous avais écrit, ne vous attendant plus.

CHRISTIAN.

Et d'abord, maître Palma, je vous dirai que l'on parle de vous très honorablement en Italie. Puis on vous compare déjà à deux de vos illustres homonymes vénitiens... puis on estime vos œuvres presque à l'égal de celles de Van Dyck et de Rubens.

PALMA.

Que m'importe !

CHRISTIAN.

Eh ! mais, cela me flatte infiniment !

PALMA.

Vous ?

* Palma, Christian, Franz assis devant le feu.

CHRISTIAN.

Moi et mon fils Franz. (Franz s'incline.) Car votre réputation, mon jeune maître, nous garantit de la prospérité de votre fortune.

PALMA.

De ma fortune dont vous faites la vôtre. Je comprends... Voici des billets : c'est la somme que vous m'avez demandée... C'est le prix de mes travaux depuis trois ans... depuis que nous ne nous sommes vus... prenez, monsieur...

CHRISTIAN, prenant les billets.

Je conçois vos dédains, maître Johann ; sans parler des sentiments qui vous disposent à mal juger nos actes, il est naturel que vous ressentiez du mépris pour ces mains inactives quoique fortes encore, qui recueillent ce que les vôtres ont gagné... cela est naturel... Un jour viendra où mieux informé, vous jugerez mieux.

PALMA

Ou ce jour est venu, messieurs, ou il ne viendra jamais.

CHRISTIAN.

Qu'est-ce à dire ?

FRANZ, se levant.

Expliquez-vous, maître ?

PALMA.

Il me faut aujourd'hui votre secret ; sinon vous pourrez arranger votre vie à votre guise, mais vous l'arrangerez sans moi, s'il vous plaît !

CHRISTIAN.

Il ne nous plaît pas.

PALMA.

Écoutez, monsieur : depuis sept ans vous savez ce que vous avez fait de ma vie. J'étais inconnu alors... Je vendais

à peine, de loin en loin, quelques tableaux; j'étais pauvre, enfin, et j'avais à lutter contre ces fantômes de l'esprit qui attendent tout homme au début de la vie, tout artiste au début de son art. Ma mère, pauvre femme aveugle et souffrante, faisait mes devoirs plus pesants, mais plus doux aussi. Cette vie n'était pas heureuse, sans doute; mais, grâce à vous, elle m'apparaît maintenant comme une époque fortunée, pour laquelle mon cœur ne peut avoir trop de regrets.

CHRISTIAN.

En quoi cette vie est-elle changée?

PALMA.

Vous me le demandez ... Ce fut au milieu de cette heureuse misère que m'arriva l'avis mystérieux par lequel vous me mandiez à cette auberge près d'Inspruck... C'était dans cette nuit du Vendredi-Saint, dont votre vue m'a renouvelé plus d'une fois le sombre anniversaire. Vous me fîtes vous suivre! et je fus témoin du crime... témoin et non complice... vous le savez... car vous aviez eu soin de me cacher vos desseins .. Le meurtre était commis avant que ma pensée eût pu même le soupçonner... et vous savez aussi quel terrible désespoir il vous fallut vaincre pour m'emmener de cette place... plus pâle que votre victime elle-même...

CHRISTIAN.

Je le sais... Ensuite?

PALMA.

Vous aviez, me dites-vous, une raison pour me faire assister à cette vengeance... comme vous l'appelez.

CHRISTIAN.

J'avais une raison.

PALMA.

Mais vous avez refusé de me la dire, et, tout innocent que je sois, depuis cette date maudite, le remords est de-

venu l'hôte inséparable de mes nuits... le compagnon assidu de mes veilles amères, et d'un sommeil qui n'est jamais le repos, jamais l'oubli.

CHRISTIAN.

Allons, maître, au lieu de vous frapper l'esprit de cette scène regrettable, que n'en faisiez-vous un tableau?... Une croix au fond d'un ravin... un reste de feu sur les marches... un homme qu'on assassine... il y a là un tableau, ou je me trompe fort... Et d'ailleurs, savez-vous même si cet homme est mort ... On revient tous les jours d'un coup d'épée...

PALMA, vivement.

Il n'était pas mort?

CHRISTIAN.

Peu importe... Tant pis pour lui s'il ne l'était pas... Mais achevez...

PALMA.

Depuis ce temps, monsieur, il semble, à la vie que nous avons menée l'un et l'autre... que vous soyez l'innocent et moi le coupable. Le remords de votre crime est pour moi... la fortune que je gagne par mon travail est pour vous... Jusqu'à présent, je me suis laissé dépouiller avec résignation... Pour être délivré de vous, de vos obsessions, des folles terreurs où, je l'avoue, votre vue seule me jette, j'ai obéi comme un enfant à vos exigences... mais c'est trop de faiblesse et de patience : vous m'enlevez la seule consolation qui eût pu me rester, celle d'entourer d'honneurs et de richesses l'infirme vieillesse de ma mère... C'est trop, vous dis-je !... Refusez-vous de me confier le secret de ce meurtre ou de cette vengeance ?

CHRISTIAN.

Cette vengeance était juste, et, pour qu'elle fût com-

plète, vous deviez en être le témoin... C'est tout ce que je puis vous dire maintenant.

PALMA.

C'est tout ?

CHRISTIAN.

Rien de plus.

PALMA.

Eh bien, gardez votre secret, je reprends ma liberté... Vous aurez beau m'évoquer désormais, je ne viendrai plus.

CHRISTIAN.

Soit, nous irons chez vous.

PALMA.

Alors je parlerai et justice sera faite.

CHRISTIAN.

Non, vous ne parlerez pas!

PALMA.

Je parlerai et justice sera faite !

CHRISTIAN.

Non, vous dis-je : la raison qui a lié votre langue jusqu'à présent la liera toujours!

PALMA, *avec désespoir.*

Oui... toujours, toujours!... et vous le savez trop!... vous savez trop qu'aucune torture ne pourrait me faire rompre ce silence que m'impose un devoir sacré.. Mais, dites... quelque voix accusatrice, à défaut de la mienne, ne peut-elle se lever contre vous du fond de ce passé ?

CHRISTIAN.

Allez, jeune homme, je sais ce que je fais.

PALMA, *baissant la voix.*

Et savez-vous où vous êtes, ici ? Chez votre hôtesse

d'Inspruck... Savez-vous quelle épouvantable histoire elle contait tout à l'heure à ses enfants?... La vôtre et la mienne!... Voyez-vous cette épée... là, à vos pieds?... Reconnaissez-vous la rouille qui la couvre?...

CHRISTIAN *.

Étrange rencontre!

FRANZ.

Fort étrange!...

PALMA.

Eh bien! monsieur, cet avertissement que Dieu jette sur votre chemin, écoutez-le... Mettez entre vous et cet affreux souvenir la distance d'un monde... partez, partez pour jamais, et, en quelque lieu que vous soyez...

CHRISTIAN.

C'est assez... Loin de songer à m'éloigner au delà des mers... je rentre en Autriche.

PALMA.

En Autriche?

CHRISTIAN.

Une affaire nous y appelle...

PALMA.

Une affaire?...

CHRISTIAN.

Oui... un parti se présente pour Franz... et j'établis ce garçon...

PALMA.

C'est donc à moi de partir, messieurs... il suffit... Adieu!

* Franz, Palma, Christian.

CHRISTIAN.

Au revoir, mon jeune maître!

FRANZ.

Au revoir.

PALMA.

Adieu!

Il sort.

CHRISTIAN.

Au revoir!

SCÈNE V

CHRISTIAN, FRANZ.

CHRISTIAN, haussant les épaules.

J'avais hâte qu'il fût parti avant l'arrivée de nos deux Italiens.

FRANZ.

Ne se pourrait-il pas que, lassé de nos poursuites... il se lassât de son silence?

CHRISTIAN.

Non, c'est une âme loyale!

FRANZ.

C'est une tête exaltée... et...

CHRISTIAN.

C'est une âme loyale, vous dis-je!...

FRANZ.

Soit... Cependant, sa vie troublée... ses souffrances continuelles pourraient...

CHRISTIAN.

C'est un honnête homme, monsieur... Assez sur lui.. l'heure avance... ces étrangers devraient être ici...

FRANZ.

Êtes-vous sûr, mon père, qu'ils viendront précisément à cette auberge?

CHRISTIAN.

C'est la seule de ce pays... Ce retard m'inquiète cependant... Donnez-moi, je vous prie, ce portrait, ce portrait de femme... cette sotte relique que vous avez emportée de Rome... Il nous servira tout à l'heure, je pense...

FRANZ, *lui remettant un petit écrin.*

Le voici, monsieur.

CHRISTIAN.

Quand je songe, Franz, combien de hasards peuvent faire manquer cette rencontre si laborieusement combinée et de laquelle dépend le succès de mon unique ambition... d'une pensée si longtemps, si ardemment poursuivie..... tout mon calme, tout mon sang-froid m'abandonnent!...

FRANZ.

Je comprends votre émotion, monsieur, à cette heure décisive... Mais je ne saurais vous dire que je la partage; jamais je ne me sentis le cœur plus vide d'espoir ou de crainte qu'en ce moment...

CHRISTIAN.

Franz!

FRANZ.

Mon père, c'est ainsi.

CHRISTIAN.

Oui, le cœur vide de ces sentiments et de tout autre, vous dites vrai!...

FRANZ.

Ne me demandez pas plus que je ne puis, monsieur. N'ai-je pas, à votre premier mot, quitté cette belle vie romaine... à laquelle je commençais à prendre goût... moi

qui n'ai de goût à rien!... N'ai-je pas abandonné cette pauvre Fiorella, dont vous avez présentement le portrait... la plus séduisante danseuse dont les États du pape gardent la mémoire!

CHRISTIAN.

Franz!

FRANZ.

Permettez, monsieur, n'ai-je pas quitté tout cela, sans murmurer... pour vous suivre dans votre route dangereuse? N'ai-je pas échangé, sans me plaindre, contre ces sombres montagnes, les collines romaines et leurs couronnes de jardins parfumés?... Je vous ai suivi... Que voulez-vous de plus?

CHRISTIAN.

Je n'aime pas à me plaindre, Franz; mais vous me connaissez assez pour ne pas prendre mon silence pour de l'aveuglement. Dans cet abîme où votre père est descendu, sous le poids du soupçon et de la haine publique, pensez-vous que tout votre devoir envers lui se réduise à cette insouciante docilité?... Est-ce à vous, dites, d'ajouter votre glaciale ironie aux mépris du monde... à vous qui pouvez lire sur le revers de toutes mes actions le mot qui les justifie... Tandis que je m'efforce de racheter par l'austérité de ma vie ces fautes... ces crimes même, où me pousse un juste ressentiment... vous ne voyez dans ce fatal désordre de mon existence, qu'un prétexte à vous souiller sans vergogne... à épuiser dans la débauche le peu de courage avec quoi vous étiez né... Vous faites si bien, que je ne puis voir en vous un fils, monsieur, je n'y vois qu'un complice!

FRANZ, avec amertume.

Mon père..... quand on est forcé, comme vous et moi, de cacher au monde son nom de famille; quand on n'a qu'un nom de baptême à lui donner... le monde se défie et vous

repousse... Ma vie est donc demeurée oisive... vous vous en êtes emparé pour vos desseins ; c'était votre droit... un jour, vous m'avez mis une épée à la main... et vous m'avez dit : « Ferme les yeux, et frappe... » Je vous ai obéi!... Mais j'étais jeune, vous ne m'aviez pas transmis d'ailleurs votre indomptable fermeté d'âme... Bref, ce souvenir me troublait... il fallut me distraire : je me grisai... je ne voulais qu'assoupir ma conscience... un matin, je la trouvai noyée... Depuis ce temps, que voulez-vous?... je vis... non comme un homme... car je n'ai des hommes, ni les peines, ni les joies, ni les craintes, ni les espérances... je vis comme une ombre condamnée à errer sur vos pas, une ombre vide, en effet, de tout sentiment humain... et cela est heureux pour elle, peut-être... je ne m'en plains pas... mais, de grâce, monsieur, ne vous en plaignez pas non plus.

CHRISTIAN.

C'est bien!... vous pouvez me quitter, je vous le permets... Quand vous ne serez plus là, je n'en vivrai pas plus solitaire...

FRANZ.

Nous nous sommes fait l'un et l'autre, monsieur, un devoir unique en ce monde : le vôtre est de vous venger, le mien est de ne pas vous juger et de vous suivre.

CHRISTIAN, lui prenant la main.

Merci, mon fils... si je suis mauvais, ma cause est bonne...

FRANZ.

Mais, ne craignez-vous pas que ces Italiens n'aient pris une autre route?... Il est près de minuit.

CHRISTIAN.

Impossible!... Nous les suivons pied à pied depuis Rome... et c'est moi qui leur ai fait indiquer ce chemin isolé.

FRANZ.

Ces hommes sont innocents...

CHRISTIAN.

Celui qui les a condamnés en répondra... Tenez (Lui montrant un parchemin), que ceci fasse taire vos scrupules.

FRANZ, lisant.

« Ordre du duc de Lorraine d'arrêter, morts ou vifs, le duc Gaëtano et le marquis Portiano Guastalla, coupables de haute trahison. »

CHRISTIAN.

Vous le voyez maintenant... Il n'y a pas de crime, ici... Il n'y a plus qu'un acte de justice que d'autres bras, à défaut des nôtres, auraient exécuté...

Il serre l'ordre.

JUSTUS, au dehors.

Par ici, messieurs.

CHRISTIAN.

Silence ! les voici !

Ils se tiennent à gauche, à l'entrée des personnages.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JUSTUS, DEUX ÉTRANGERS*.

JUSTUS.

Entrez, messieurs, c'est ici.

PREMIER ÉTRANGER, secouant son manteau.

Quel temps et quels chemins ! Vous vivez, mon ami, dans un pays bien ridicule !...

* Justus, premier étranger, deuxième étranger.

JUSTUS.

Ce n'est pas moi qui l'ai fait.

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Il est cependant fait à votre image, jeune homme... Mon père, voilà un vilain modèle d'hôtellerie, c'est tout à fait une caverne.

JUSTUS.

Si vous trouvez le grand chemin plus sûr... vous pouvez le reprendre.

DEUXIÈME ÉTRANGER, riant.

Eh bien! mon père, voilà l'hospitalité des peuples pasteurs!

PREMIER ÉTRANGER, à Justus.

Dites-moi, mon ami, que savez-vous faire?

JUSTUS.

Ce que j'ai appris.

PREMIER ÉTRANGER.

Ah!... Eh bien! avez-vous appris à sauter par les fenêtres?

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Si votre éducation a été négligée sur ce point, je me ferai un plaisir de la compléter... Allons, faites sécher nos manteaux, et essuyez la boue qui couvre nos bottes.

JUSTUS.

Je suis aubergiste... et ne suis le valet de personne...

PREMIER ÉTRANGER.

Ce drôle ferait perdre patience à un Turc!... Voyons! Est-ce qu'il n'y a personne ici...

CHRISTIAN, s'avançant avec Franz.

Que Votre Seigneurie veuille bien me charger de son manteau... Franz, prenez celui de ce jeune seigneur.

Christian prend celui du duc, et Franz celui du marquis.

PREMIER ÉTRANGER.

Vous êtes de la maison?

CHRISTIAN.

Non, monseigneur, mais...

PREMIER ÉTRANGER.

A qui en avez-vous, en ce cas?

CHRISTIAN, bas.

A Vos Altesses.

PREMIER ÉTRANGER, avec dépit.

Que veut dire?

CHRISTIAN, à Justus.

Laissez-nous!

Justus sort.

SCÈNE VII

CHRISTIAN, FRANZ, LES DEUX ÉTRANGERS *

PREMIER ÉTRANGER.

Qui êtes-vous donc, monsieur, et d'où vient que vous traitez si majestueusement deux humbles négociants qui vont de Mantoue à Vienne pour leur commerce?

CHRISTIAN.

Altesse, vous êtes le duc de Guastalla, et ce jeune seigneur est le marquis Portiano de Guastalla, votre fils unique... Vos têtes sont mises à prix; vous avez des droits au duché de Mantoue, que le duc de Lorraine vous a enlevé injustement; notre empereur Rodolphe II, que Dieu garde, s'est déclaré pour vous, et voudrait vous assurer la souveraineté de ce duché, à titre de fief impérial... Vous vous

* Christian, premier étranger, deuxième étranger, Franz.

rendez incognito, non à Vienne, mais au bourg d'Arnheim, chez le noble baron d'Arnheim, dont votre fils doit épouser la fille... Le baron d'Arnheim est sénéchal héréditaire de l'Empire, et en grande faveur à la cour. Il vous assure une riche dot et vous promet un magnifique héritage. En retour, vous faites sa fille duchesse souveraine de Mantoue ; c'est une affaire qui a été secrètement négociée par Son Eminence le cardinal Marini... Souffrez que je baise la main de Votre Altesse...

LE DUC.

Mais qui êtes-vous enfin ? que me voulez-vous ?

CHRISTIAN.

Monseigneur, je suis majordome du baron d'Arnheim. j'ai vieilli dans sa maison, et, comme je crois l'avoir prouvé à Vos Altesses, il n'a point de secrets pour moi... Mon maître nous a envoyés, mon fils et moi, à la rencontre de Vos Seigneuries.

LE DUC.

Vous avez une lettre du baron ?

CHRISTIAN.

Non, monseigneur ; Son Excellence ne m'a remis pour vous que cet écrin.

Il lui donne un écrin.

LE DUC.

Un portrait !

CHRISTIAN.

Celui de ma noble jeune maîtresse.

LE MARQUIS.

De ma fiancée inconnue ?... Et cette belle enfant se nomme ?

CHRISTIAN.

Christel, monseigneur... C'est un nom commun aux filles de notre vieille Allemagne.

LE DUC.

Vous avez-vous fait préparer des lits dans cette auberge?

CHRISTIAN.

Pardon, monseigneur! mais, comme il n'y a qu'une douzaine de lieues d'ici au château d'Arnheim, j'avais cru que Vos Altesses poursuivraient leur route jusque-là.

LE MARQUIS.

Mais, en effet, mon père, il semble que cela tombe à merveille... Je ne m'habituais pas à l'idée de passer la nuit dans ce taudis.

LE DUC.

Il le faut bien cependant... Nos chevaux sont rendus de fatigue...

CHRISTIAN.

Les nôtres sont reposés... nous mènerons, à petites journées, ceux de Leurs Altesses...

LE DUC.

Eh bien! soit... (Appelant.) Holà! quelqu'un!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, BRIGITTE, JUSTUS.

LE DUC.

Madame, ne faites aucun préparatif pour nous, nous ne passerons pas la nuit ici.

BRIGITTE, inquiète, au duc.

Vous repartez de suite, monseigneur?

LE DUC.

Oui, madame, de suite...

LE MARQUIS.

Votre fils, ma bonne dame, nous y a fortement engagés.

Il se dirige vers la porte avec son père.

FRANZ, au fond.

Voici les chevaux, monseigneur!

BRIGITTE, avec une terreur croissante.

Vous partez avec ces messieurs?

CHRISTIAN, passant près d'elle *.

Hé! qu'est-ce qu'il y a, la femme?

FRANZ, de l'autre côté.

Qu'est-ce que c'est, la mère?

Brigitte recule effrayée. Le duc et le marquis sortent, puis Franz.

CHRISTIAN, à Brigitte, lui remettant une pièce d'or **.

Voici pour vous, femme... vivez en paix!

BRIGITTE, accablée.

C'est lui!... c'est lui!... ce sont les mêmes paroles... et c'est une nuit semblable... Seigneur, ayez pitié d'eux!

Christian jette encore un regard sur Brigittte et sort. Elle tombe à genoux, joignant les mains.

* Christian, Brigitte, Franz.
** Brigitte, Christian près de la porte.

ACTE DEUXIÈME

L'ARTISTE.

Un atelier de peintre. Tableaux, statues, objets d'art. Vaste salle, fermée au fond par une cloison vitrée qui ouvre sur une terrasse ; une toile préparée sur un chevalet, à gauche. Portes latérales. Grande fenêtre, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMANN, sur le devant à gauche, disposant des couleurs sur une palette.
BEN-SAMUEL, remuant, et examinant des tableaux dans le fond.

HERMANN.

Eh bien! maître Ben-Samuel?

BEN-SAMUEL.

Eh bien! monsieur Hermann, il faut voir; vous êtes donc toujours le seul élève de maître Palma, jeune homme?

HERMANN

Le seul, oui, père Samuel... Il s'en présente tous les jours... c'est une cohue; mais nous les refusons tous.

BEN-SAMUEL.

Il est arrivé hier au soir de voyage, maître Palma; venait-il de loin?

HERMANN.

Eh! comme cela...

BEN-SAMUEL.

D'où venait-il?

HERMANN.

D'un pays!

BEN-SAMUEL.

Qui est situé?

HERMANN.

Quelque part.

BEN-SAMUEL.

Oui... mais où, à peu près?

HERMANN.

Entre cette maison... et la Chine...

BEN-SAMUEL.

C'est un peu vague... Mais que fait-il donc de tout l'argent qu'il gagne, maître Palma?... Sa façon de vivre est d'une simplicité extrême.

HERMANN.

Il fait ce qu'il veut de son argent, et moi ce que je veux de ma langue.

BEN-SAMUEL, toujours au fond.

Savez-vous, monsieur Hermann, qu'il faut être attaché à maître Palma comme je le suis, pour ne pas le perdre de vue dans la vie nomade qu'il mène?... Il ne séjourne jamais deux ans de suite dans le même pays... Il faut aller le chercher tantôt en Belgique, tantôt en Autriche...

HERMANN.

Puisque vous venez l'y chercher, c'est que vous y trouvez votre compte, père Samuel.

BEN-SAMUEL.

Non, c'est que je l'aime, jeune homme: j'ai pour maître Palma une affection que j'ose appeler paternelle... Est ce tout ce que vous avez à me faire voir, mon ami?

HERMANN.

Comment! si c'est tout? il y a dans la salle en bas, que vous venez de voir, assez de chefs-d'œuvre pour orner le palais de l'empereur, entendez-vous, vieille barbe...

BEN-SAMUEL, *mystérieusement.*

Voyons, entre nous, mon cher ami, ne trouvez-vous pas que le talent de maître Palma a baissé?

HERMANN, *sur le même ton de confidence.*

Dites-moi, entre nous, mon frère, dans le pays d'où vous venez... pleut-il des coups de bâton?

BEN-SAMUEL.

Comment, mon cher enfant?

HERMANN.

C'est qu'il en pleut dans ce pays-ci... et de terribles... sur les épaules faites de ce modèle.

BEN-SAMUEL.

Là là, mon fils, ne nous fâchons pas; votre maître a du talent sans doute...

HERMANN.

Du génie, frère; le plus fameux coloriste de notre temps, après Rubens.

BEN-SAMUEL.

Coloriste, soit! mais il ne finit pas... il ne dessine pas... il n'arrête pas ses lignes.

HERMANN, *furieux.*

Il n'y a pas de lignes!

BEN-SAMUEL.

Comment, il n'y a pas de lignes!

HERMANN.

Il n'y a pas de lignes, vous dis-je; avez-vous jamais vu, des lignes, vous, dans la nature! Ah! vous voulez du style byzantin, vous; vous voulez des découpures de papier, collées sur de la toile! Vous voulez des lignes? Qu'est-ce que vous entendez par lignes, absurde vieillard? Montrez-m'en une?

BEN-SAMUEL.

Ma foi! mon enfant, sans aller bien loin, votre nez est une ligne!

HERMANN.

Mon nez n'est pas une ligne, ce n'est même pas un nez; c'est de la couleur dans la couleur, comme tout ce qu'il y a sous le ciel! Celui qui est là-haut, entendez-vous, Ben-Samuel?... ce grand coloriste qui a le soleil pour palette, si vous ne savez pas pourquoi il a créé l'air et la lumière, je vais vous le dire, moi : c'est pour qu'il n'y eût pas de lignes... voilà!

SCÈNE II

LES MÊMES, JOHANN, PALMA.

PALMA.

Ah! c'est vous, Ben-Samuel?

BEN-SAMUEL.

Salut à l'illustre maître!

HERMANN, prenant le chapeau et le manteau de Palma.

Imaginez-vous, maître, que ce profil se plaignait...

PALMA.

Il se plaignait de mon dessin, n'est-ce pas; comme chez d'autres, il se plaint de la couleur. Vous faites votre métier, et moi le mien, Ben-Samuel. J'y vois avec les yeux que Dieu m'a faits, et je peins comme j'y vois... Avez-vous regardé ces tableaux?

BEN-SAMUEL.

Oui, maître : c'est infiniment beau, mais sujets sombres. La mode n'y est point. Je suis marchand, moi...

PALMA.

Hermann... est-on venu du château d'Arnheim?...

HERMANN.

Oui, maître. La jeune dame a fait dire qu'elle viendrait.

PALMA.

Va chercher ma mère, mon bon Hermann, ce soleil lui fera du bien : va l'aider à descendre, mon enfant.

Hermann sort. à droite.

SCÈNE III

PALMA, BEN-SAMUEL.

PALMA.

Ainsi vous n'avez rien vu là qui vous plaise?

BEN-SAMUEL.

Rien qui me plaise, mon digne maître! je ne dis pas cela, Dieu du ciel! Mais je suis un marchand.

PALMA.

C'est entendu! vous avez vu mes deux derniers tableaux, ce martyre...

BEN-SAMUEL.

De sainte Thérèse.

PALMA.

Et ce duel dans une ruine. Ces deux tableaux vous plaisent-ils?

BEN-SAMUEL.

S'ils me plaisent, mon cher seigneur! bonté du ciel, je me suis agenouillé pour les regarder... mais je ne suis pas un homme d'art, moi; je suis un marchand.

PALMA.

Et un juif, je le sais. Finissons : voulez-vous de ces tableaux?

BEN-SAMUEL.

Quelle fureur avez-vous aussi, illustre maître, de vous attacher à ces sujets lugubres?... est-ce que cela s'achète?... Pourquoi ne feriez-vous pas de ces petites paysannes rondelettes qui dansent devant une porte d'auberge, ou bien de jolies bergères avec des houlettes?... C'est gai... cela se vend... le premier bourgmestre qui passe, se dit : « Tiens! je m'en vais acheter cela pour ma femme... ça lui donnera des idées riantes. »

PALMA.

Je n'y ai point l'esprit. Assez. Voulez-vous de ces deux tableaux, oui ou non?

BEN-SAMUEL.

Si vous n'exigiez pas des choses énormes? Si vous vous contentiez pour les deux, par exemple, de cent ducats... (Il regarde avec inquiétude Palma, qui lui répond par un coup d'œil méprisant...) Je voulais dire de trois cents ducats... (Il interroge l'œil de Palma, même jeu.) A la rigueur même cinq cent.

PALMA.

Prenez-les tous deux pour huit cents ducats, et laissez-moi.

BEN-SAMUEL.

Huit cents ducats! que je meure! c'est la dot de ma fille Sarah! c'est l'âme de mon corps! c'est la substance d'un vieillard!...

PALMA.

Au revoir.

Il court au-devant de sa mère, qui entre à droite conduite par Hermann.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HERMANN, GERTRUDE *.

PALMA.

Bonjour, ma mère. Voilà une belle matinée, qui vous fera du bien.

GERTRUDE.

Vous pensez toujours à moi, Johann; que Dieu vous bénisse, mon enfant.

HERMANN.

Asseyez-vous là, madame Gertrude.

GERTRUDE, s'asseyant.

Merci, Hermann. Vous êtes aussi comme un fils pour moi.

HERMANN.

Ah! pour cela, madame Gertrude, c'est moi qui vous remercie de me l'avoir dit... Certainement, s'il ne fallait, pour vous rendre la vue, que me crever un œil (S'avançant vers Ben-Samuel), ou les crever tous deux à un autre...

* Ben-Samuel. Hermann. Gertrude, Palma.

PALMA.

Vous êtes encore là, maître Samuel.

BEN-SAMUEL, se dirigeant vers la porte.

Je m'en vais, je m'en vais, illustre maître.

PALMA.

Reconduis-le, Hermann.

BEN-SAMUEL, revenant.

Maître, j'enverrai prendre les deux tableaux ce soir.

Ils sortent.

SCÈNE V

GERTRUDE, PALMA *.

PALMA s'appuie sur le fauteuil de Gertrude, lui prend la main et la regarde avec une douloureuse tendresse.

GERTRUDE.

Mon fils, vous avez à me parler ; vous avez pris ma main comme vous la prenez lorsque quelque malheur s'abat sur nous.

PALMA.

Pauvre mère ! vous commenciez à vous plaire dans ce pays ; — vous aimiez cette retraite, vous y viviez tranquille.

GERTRUDE.

Nous allons la quitter, Johann, n'est-ce pas ?

PALMA.

Il le faut.

* Palma, Gertrude.

GERTRUDE.

Qui donc nous y force ?

PALMA.

Ceux qui nous ont forcés de quitter Prague il y a sept ans. — Anvers il y a six ans, — puis Worms, — puis Francfort.

GERTRUDE.

Ainsi vous les avez revus, Johann ?

PALMA.

Tous deux, oui.

GERTRUDE.

C'est bien, mon enfant, nous partirons.

PALMA, avec désespoir.

Oh ! ma mère ! quand cette vie finira-t-elle ?

GERTRUDE, avec dignité.

Johann, pardonnez-moi !

PALMA.

Pardonner ! à vous !

GERTRUDE, gravement.

Ayez pitié de moi, mon fils !

PALMA.

Du pardon, de la pitié, pour vous, ma bonne mère ! Pour vous, sainte femme; pour vous que le ciel a privée de sa lumière, et qui n'avez eu que des prières et des larmes pour répondre à sa rigueur, pieuse victime ! Oh ! c'est à eux de me demander pardon et pitié !... (Mouvement de Gertrude.) Oh ! ne craignez rien, ma mère... je ne manquerai pas au serment que je vous ai fait. . Je vous ai juré de répondre à leurs plus cruelles poursuites par le silence et le respect... Je vous ai juré de ne résister à aucune de leurs exigences, si injuste qu'elle pût être... Soyez tran-

quille, ma mère. . ce serment, je le tiendrai, quoi qu'il m'en coûte d'amertume et d'affronts...

GERTRUDE, à genoux devant Palma.

Mon fils, mon fils, pardonnez-moi !

PALMA, la relevant avec tendresse.

A genoux ! vous à genoux devant moi !

GERTRUDE, toujours grave et triste.

Ne vous ai-je pas dit, Johann, quoi qu'il vous arrive, quelque malheur qui vous accable, n'accusez que moi, mon fils, c'est moi seule qui en suis la cause.

PALMA.

Vous me l'avez dit ; mais c'est impossible ; une raison, un devoir que j'ignore, vous a fait parler ainsi ! Vous ! vous coupable ! et de quoi, mon Dieu ! Comment espérez-vous me tromper? Oh! vous qui parlez de pitié, c'en serait une grande, ma mère, que de me tout avouer !

GERTRUDE.

Vous dites, mon enfant, que vous avez perdu à jamais le repos ?

PALMA.

A jamais, grâce à ces hommes.

GERTRUDE.

Que vous avez perdu le courage ?

PALMA.

Le courage, oui.

GERTRUDE.

Que vous avez perdu la confiance dans les hommes, et la foi en Dieu !

PALMA.

Hélas !

GERTRUDE.

Eh bien ! voulez-vous donc perdre plus encore, mon fils !

PALMA.

Plus encore !

GERTRUDE.

Voulez-vous perdre le respect de votre mère ?

PALMA.

Oh ! jamais ! jamais !

GERTRUDE.

Résignez-vous donc, mon enfant, je partirai quand vous voudrez.

PALMA, avec embarras.

Écoutez, ma mère, il pourrait y avoir une raison puissante qui m'engageât à demeurer quelque temps encore dans ce pays... Si cette raison existe ou non, je vous le dirai ce soir.

GERTRUDE.

Vous avez un secret pour moi, Johann.

PALMA.

Oui, même pour vous, il doit être caché, jusqu'à ce soir au moins.

GERTRUDE.

La jeune dame du château d'Arnheim, la fille du baron, ne doit-elle pas venir tout à l'heure, pour que vous acheviez son portrait ?

PALMA.

Elle doit venir, oui.

GERTRUDE.

Elle est belle, dit-on.

PALMA.

Elle est belle.

GERTRUDE.

Je suis devenue si étrangère au monde, que j'ignore où il en est maintenant. De mon temps, c'était un grand malheur, Johann, que d'élever ses yeux au-dessus de la condition où l'on était né.

PALMA.

Le monde n'a point changé... Voici la jeune baronne, ma mère...

SCÈNE VI

PALMA, GERTRUDE, CHRISTEL, UN DOMESTIQUE, HERMANN.

HERMANN.

Maître, la fille de monseigneur.

PALMA, montrant Gertrude.

C'est ma mère, madame.

CHRISTEL, à part.

Pauvre femme! (Elle va à elle et lui prend les mains.) Voilà longtemps, bonne dame, que je souhaitais de vous voir... Mais vous vivez si retirée ; je vous ai à peine aperçue de loin quelquefois sur cette terrasse.

GERTRUDE.

Je vous remercie, mon enfant ; mais ce n'est pas un spectacle à rechercher pour de jeunes yeux brillants, comme doivent être les vôtres, que celui de la vieillesse et de l'infortune.

CHRISTEL.

C'est un spectacle et un exemple à rechercher pour tous, que celui d'une sainte résignation aux volontés du ciel.

GERTRUDE.

Voilà de bien graves paroles, mon enfant, qu'il faut laisser aux vieillards et aux pauvres : n'êtes-vous pas la fille du noble baron d'Arnheim ?

CHRISTEL.

Tous les âges et toutes les conditions ont leurs souffrances.

GERTRUDE.

Que Dieu vous bénisse, jeune fille.

Elle se lève.

PALMA.

Vous retirez-vous déjà, ma mère ?

GERTRUDE.

Non, Johann, mais vous m'avez dit que la journée était belle ; je voudrais respirer un peu l'air et sentir le soleil : je vais sur la terrasse.

HERMANN.

Prenez mon bras, madame Gertrude.

Ils sortent sur la terrasse par la gauche.

SCÈNE VII

PALMA, CHRISTEL*.

PALMA, à part.

Elle est venue, et tout mon courage s'en est allé !

Il approche une chaise au milieu du théâtre et retourne prendre sa palette.

CHRISTEL, à part.

Seule... avec lui ! Oh ! j'ai peur. (Haut, s'asseyant.) Y a-t-il

* Palma, Christel.

longtemps, maître Palma, que votre mère est affligée de ce malheur.

PALMA.

Près de quinze ans, madame. Nous demeurions alors aux environs de Prague, sur les bords de la Moldaw. Une nuit d'hiver, par je ne sais quelle fatalité, ma mère tomba dans la rivière glacée ; on l'en retira vivante, mais aveugle.

CHRISTEL.

Pauvre femme !... Vous êtes donc né en Bohême, maître ? C'est aussi ma patrie.

PALMA.

Votre patrie, madame? je croyais que monseigneur le baron avait toujours habité Arnheim.

CHRISTEL.

Le fief d'Arnheim et le titre de sénéchal d'Empire lui sont venus par héritage. Nous appartenons à une branche assez éloignée de l'ancienne maison d'Arnheim.

PALMA, à part.

Son titre ! son fief ! sa maison ! Je ne parlerai pas.

CHRISTEL.

Je suis bien ainsi?

PALMA.

Oui, madame, oui, je vous remercie.

CHRISTEL.

Ce portrait, maître, sera-t-il achevé aujourd'hui?

PALMA.

Il sera achevé. Il faut qu'il le soit. Je pars ce soir avec ma mère.

CHRISTEL.

Vous partez !... pour longtemps?

PALMA.

Pour toujours.

CHRISTEL, vivement.

Pour toujours! Oh! cela est cruel!...

PALMA, étonné.

Est-ce vous, madame, qui parlez ainsi? Se peut-il que mon départ...

CHRISTEL, vite et avec effort.

Votre départ, maître, n'est-il pas cruel en effet pour... votre mère, à qui son âge et son infirmité doivent rendre un voyage bien pénible?

PALMA.

Ma mère est résignée, madame : notre destinée à tous deux est d'errer d'exil en exil... elle la subit sans se plaindre.

CHRISTEL.

Mon père me disait hier, maître Palma, qu'il ne concevait rien à l'amertume de vos paroles. Vous êtes jeune et déjà célèbre; vous avez encore l'avenir et déjà la gloire... c'est mon père qui le disait... et il ajoutait que si vous aviez au fond de votre vie quelques chagrins cachés... il souhaitait de vous inspirer assez de confiance pour les apprendre de vous.

PALMA, froidement.

Je remercierai monseigneur votre père.

CHRISTEL, avec émotion.

Et moi, je le souhaitais comme lui.

PALMA.

Vous, madame! vous aviez cette bonté!... vous... (Se contenant.) Mais que vous dirais-je qui pût être compris... ou seulement entendu de vous?

CHRISTEL, souriant.

Maître Palma, la solitude dans laquelle j'ai vécu a peut-être suppléé, plus que vous ne pensez, à l'expérience de l'âge qui me manque, je l'avoue. Je crois comprendre que les hommes comme vous sont consumés souvent par cette flamme qui les éclaire. Mais ce sont là de nobles douleurs, que la distinction où ils vivent parmi les autres hommes doit payer assez.

PALMA, avec chaleur.

Madame, je ne suis pas de ceux dont vous parlez; mais, si peu que je sois, je sais, depuis longtemps, qu'il faut choisir entre l'obscurité et le malheur, que ceux qui veulent des nuits tranquilles doivent renoncer à l'éclat des jours; je sais que la gloire est un mal dont on meurt jeune, ou dont on meurt longtemps. Dans mon enfance, j'écoutais avec passion l'histoire de tous ces élus de l'art divin... et je sais que c'est une histoire de martyrs... Tous ces morts glorieux ont été des vivants désolés... et si quelquefois d'orgueilleuses illusions me montent au cerveau, à moi, pauvre manœuvre... ce n'est pas, hélas! quand je regarde mes informes ouvrages, c'est lorsque je sens des tourments étranges dévorer ma vie... Alors... oui... parfois... ce cercle brûlant qui étreint mon front, parfois je puis croire que c'est une couronne! Oui, cela est ainsi... et il est généreux à vous de le comprendre!... Mais, à quelles folies impossibles peuvent s'élancer nos ambitions ardentes qui vont se heurter contre votre monde tout-puissant, contre ses usages et ses lois... oh! voilà ce que vous ignorez, madame, et ce que je ne puis vous dire!

CHRISTEL, émue.

Que faudrait-il donc pour vous donner la confiance qui vous manque? Faudrait-il vous dire que les lois de ce monde dont vous parlez sont pesantes souvent pour ceux même qu'elles protègent?...

PALMA.

O Dieu!...

CHRISTEL.

Faut-il vous dire, maître, que notre esprit n'est pas toujours aussi docile qu'on le voudrait à ce joug de naissance?... Croyez-vous qu'il ne nous arrive jamais de nous sentir à l'étroit dans ces froides limites de frivolité et d'orgueil?...

PALMA.

Madame!

CHRISTEL.

Vous parlez de rêves impossibles! Allez, maître, nos pensées, à nous aussi, peuvent quelquefois franchir d'invincibles distances, et nous rapporter la souffrance au cœur et la rougeur au front!

PALMA, avec passion.

Christel!

CHRISTEL, faisant un violent effort sur elle-même.

Qu'ai-je dit? (Haut.) Eh bien, maître, qu'avez-vous donc pu entendre par mes paroles, sinon que j'ai mes chagrins de famille comme vous avez les vôtres?

Elle est debout et le regarde avec hauteur.

PALMA, à part, douloureusement.

Elle ne m'aime pas!... C'était un jeu! une vaine curiosité de femme! elle ne m'aime pas!...

HERMANN, entrant.

Monseigneur le baron d'Arnheim, maître...

CHRISTEL, à part.

Il va tout apprendre enfin!...

SCÈNE VIII

PALMA, CHRISTEL, LE BARON.

Hermann est resté sur la terrasse *.

PALMA, au baron.

Quel honneur pour moi, Excellence!

LE BARON.

Je viens de voir votre galerie, maître Palma; elle est digne du palais d'un prince! — Ce portrait est achevé?...

Il regarde le portrait de Christel.

PALMA.

Pas encore tout à fait, monseigneur : mais je puis terminer seul ce qui reste à faire.

LE BARON.

Ce sera, si je ne me trompe, une de vos plus belles œuvres... et ma fille n'aura rien de plus précieux dans sa dot.

PALMA, à part.

Dans sa dot!

LE BARON.

Nous avons au château depuis ce matin, maître, deux nobles hôtes... le prince de Guastalla... et son fils... souverain légitime de Mantoue... et fiancé de ma fille. L'admiration de votre art est héréditaire dans leur pays; je veux vous présenter à eux, et leur faire les honneurs de notre Allemagne.

PALMA.

Monseigneur!...

* Palma, le baron, Christel.

LE BARON.

Venez aujourd'hui, je vous prie, dîner au château. Le duc de Mantoue vous remerciera lui-même du magnifique présent que je lui fais, grâce à vous. Vous acceptez?

PALMA.

Monseigneur!

LE BARON.

Au revoir, maître... Dans une heure, nous vous attendons.

Le baron prend le bras de sa fille et sort.

PALMA, demeuré seul, saisit avec rage le tableau posé sur le chevalet et le foule aux pieds.

Pour son fiancé, jamais!

HERMANN, qui est entré par la gauche.

Mon bon maître, que faites-vous?... Votre plus belle œuvre!...

PALMA.

Oui, ma plus belle œuvre... et c'est pour cela que je veux qu'elle soit détruite avec mon plus beau rêve... Elle ne m'aime pas!

Il tombe à droite sur un fauteuil, et se cache la tête dans ses mains. Hermann regarde le tableau et reste à genoux.

ACTE TROISIÈME

LE CHATEAU D'ARNHEIM.

Un salon gothique restauré dans le goût flamand du XVIᵉ siècle ; grande porte au fond, ouvrant sur un jardin. Portes latérales. Sur le devant, à droite, une table, tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

CHRISTIAN, assis près de la table, puis FRANZ.

CHRISTIAN.

Il ne revient pas!... Je ne conçois rien à cela... Nous laisser seuls ainsi... à peine arrivés, sur une vaine excuse... quand il doit nous traiter avec tant d'égards, de respect même! (Il se lève et passe à gauche. Entre Franz.) Ah! c'est vous, Franz?

FRANZ.

Encore seul, mon père?

CHRISTIAN.

Seul, oui... Le baron s'est excusé, en prétextant je ne sais quelle surprise qu'il nous ménage.

FRANZ.

Ah! cette surprise ne consisterait-elle pas à rassembler

la maréchaussée de ce bailliage et à nous arrêter? Cela ne me surprendrait pas!

CHRISTIAN.

Sottises...

FRANZ.

Cependant cette négligence est singulière de la part du baron, qui n'a qu'une vertu, comme tous les grands... la politesse.

CHRISTIAN.

C'est la faute des petits qui s'en contentent. Mais dites-moi, Franz, vous avez été un instant seul avec cette jeune fille?

FRANZ.

Oui, monsieur...

CHRISTIAN.

C'est encore une enfant; le premier soupirant qui se présente doit lui plaire. Quel accueil vous a-t-elle fait?

FRANZ.

Mais, des plus froids.

CHRISTIAN.

Comment?

FRANZ.

Cette jeune fille a je ne sais quoi en elle dont j'ai été sottement interdit, n'ayant guère connu de femmes de sa condition... si bien que je n'ai pas trouvé deux mots à lui dire.

CHRISTIAN *.

Vous perdrez tout par vos maladresses... Ces gentilshommes... ces princes italiens dont nous tenons ici la place, étaient cités pour l'amabilité de leur esprit. Le

* Franz, assis à la table de droite; Christian, debout à sa gauche.

baron m'a déjà dit qu'il était surpris de notre sombre humeur, après ce qu'on lui avait écrit de nous... votre étrange conduite vis-à-vis de sa fille achèvera de nous rendre suspects... Que je ne puisse, moi, sourire à cet homme, que je ne puisse même le voir en face sans que tout mon sang me monte au visage... vous devez le comprendre. Mais lorsqu'il y va de l'honneur et de la vie, il me semble que vous pourriez, vous du moins, faire cet effort sur vous-même!

FRANZ.

Et quels soupçons voulez-vous que le baron puisse concevoir? Ne lui avez-vous pas remis toutes les lettres... toutes les preuves que nous avons trouvées sur eux?

CHRISTIAN.

Sans doute... mais le moindre retard peut nous être fatal... Et si vous déplaisez à cette enfant!...

FRANZ.

Le baron n'est-il pas un ambitieux qui se soucie peu des sentiments de sa fille?

CHRISTIAN.

Vous dites vrai, c'est un homme d'un inflexible orgueil, d'une impitoyable dureté... Le ciel en soit loué, car, cette fois, son égoïsme ne servira qu'à précipiter sa perte.

FRANZ, très sérieux.

Mon père, je voudrais le haïr autant que vous le haïssez, je serais plus tranquille au moment d'accomplir ce que nous sommes venus faire ici.

CHRISTIAN.

Franz est-il vrai que vous regrettiez quelquefois de n'avoir pas de nom parmi les hommes, pas de famille, pas d'honneur?

FRANZ.

Toujours!...

CHRISTIAN.

Eh bien! au nom du ciel, comment ne haïssez-vous pas autant que moi celui qui vous a pris tous ces biens à vous comme à moi-même?

FRANZ.

Mon père!...

CHRISTIAN.

Comment vous jugez-vous suffisamment vengé avant d'avoir rapporté au foyer de cet homme la ruine et l'opprobre qu'il a apportés à votre foyer?

FRANZ.

Votre vengeance ne pouvait-elle prendre un chemin moins tortueux?...

CHRISTIAN.

Un duel! parlez-vous d'un duel, enfant que vous êtes? Oubliez-vous que je suis né son vassal, son humble tenancier? Par la grâce de Dieu, il méprisait si bien ce misérable vassal, qu'il n'a pas même daigné le regarder au visage avant de le flétrir... Un duel! vous êtes fou! Il ne nous reconnaîtra pour ses égaux, vous dis-je, que quand nous lui montrerons son écusson baronnial dans la boue, à côté de notre honneur plébéien!...

FRANZ.

Le voici!

CHRISTIAN.

Silence! songez à votre rôle...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE BARON, CHRISTEL.

LE BARON.

Vos Altesses nous pardonneront; nous nous montrons des hôtes bien négligents. Mais, comme je vous l'ai dit, nous étions occupés, ma fille et moi, de vous préparer un plaisir.

FRANZ.

Quel qu'il soit, madame, c'est l'acheter bien cher, au prix de votre absence.

CHRISTEL, à Franz.

Monseigneur !... (A son père.) Vous permettez, monsieur, qu'avant de dîner je me retire un moment chez moi ?

LE BARON.

Nous vous attendons, ma fille.

Elle sort par la gauche, Christian l'accompagne jusqu'à la porte.

SCÈNE III

CHRISTIAN, FRANZ, LE BARON *.

CHRISTIAN.

Cette belle enfant, monsieur d'Arnheim, est bien une vraie fille d'Allemagne. Elle a toute l'apparence charmante et soucieuse des héroïnes de vos vieilles ballades...

* Christian, le baron, Franz.

LE BARON.

Votre Altesse veut bien prendre par son côté poétique la timidité d'une jeune fille qui n'a jamais vu le monde... Vos Seigneuries sont-elles un peu remises de leurs fatigues?

CHRISTIAN.

Pour moi, qui vieillis, baron, j'avoue que je suis encore un peu las. Mais mon fils est tout à fait bien, si j'en crois la folle gaieté qu'il montrait tout à l'heure en parcourant votre beau parc. Je vous demande pardon, Portien, de trahir vos enfantillages; mais vous aviez vraiment l'air d'un écolier échappé.

LE BARON.

Si le marquis n'était pas né souverain, j'ose dire qu'il eût fait un rare diplomate. Si je n'avais su à l'avance qu'on le renommait pour l'enjouement de son esprit, je vous avoue que je ne l'eusse jamais deviné à son air. Jamais visage ne fut plus discret!

CHRISTIAN.

C'est qu'en présence de certaines choses (Avec intention.) et de certains hommes, son esprit, comme le mien, s'assombrit singulièrement.

LE BARON.

Avec l'aide de Dieu et de l'empereur, nous changerons ces choses et ces hommes.

UN LAQUAIS.

Maître Johann Palma.

CHRISTIAN, à part.

Lui! lui! ici... Quel coup de foudre!

FRANZ.

Johann!

SCÈNE IV

Les Mêmes, PALMA*.

LE BARON, allant au-devant de Palma, qui d'abord ne voit que lui.

Vous êtes le bienvenu, mon jeune maître. (Il se retourne vers Christian et Franz ; Palma les aperçoit alors, paraît frappé d'une surprise terrible et recule, tandis que le baron leur dit :) Souffrez que je présente à Vos Altesses un homme dont le nom leur est déjà sans doute connu.

CHRISTIAN.

Assurément, monsieur, c'est un nom dont l'Allemagne est fière à bon droit, et dont notre Italie est jalouse. J'ignorais seulement que l'illustre maître Palma habitât cette contrée.

LE BARON, étonné du silence de Palma.

Le prince de Guastalla vous a parlé, maître.

PALMA, avec hésitation.

Pardon, Excellence, pardon... je suis confus... je ne pouvais m'attendre...

CHRISTIAN.

A cet éloge ?... il me semble, monsieur, que les louanges ne doivent plus avoir rien de surprenant pour vous.

PALMA.

De votre bouche... (Avec hésitation.) Monseigneur !...

FRANZ.

Mon père et moi, maître Palma, nous apprécions depuis longtemps votre mérite à toute sa valeur...

* Christian, le baron, Palma, Franz.

LE BARON.

Mais qu'avez-vous, mon jeune maître ? Souffrez-vous ? Cette pâleur !...

PALMA.

Oh, rien ! monseigneur ; quelques nuits d'un travail forcé, à la veille d'un départ.

LE BARON.

Comment ! vous partez ?

PALMA.

Je comptais.... je devais partir... mais maintenant... je...

SCÈNE V

Les Mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE BARON.

Eh bien ! qu'y a-t-il ? que me veut-on ?

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur, une vingtaine de paysans sont rassemblés dans la cour du château : deux d'entre eux demandent avec instance à être reçus par monseigneur.

LE BARON.

Quelque sotte requête... je ne puis... qu'ils reviennent demain.

LE DOMESTIQUE.

Ils disent qu'il s'agit d'une affaire très grave... et qui ne peut être remise d'un seul instant.

LE BARON.

C'est différent... Vos Altesses permettent ?...

CHRISTIAN.

Baron!... nous causerons d'art avec monsieur pendant ce temps.

Le baron sort suivi du domestique.

SCÈNE VI

PALMA, CHRISTIAN, FRANZ.

PALMA. Il ferme la porte du fond et revient: avec force.

Parlez, monsieur, parlez! Quel chemin sanglant vous a conduit ici, sous ce nom, et avec ces titres?

CHRISTIAN.

Là! là! mon jeune maître; comme votre esprit s'échappe tout de suite en de sombres conjectures!

PALMA.

Il faut que je sache, entendez-vous, dans quel but vous êtes venus ici usurpant ces titres.

FRANZ.

Et qui vous dit que nous les ayons usurpés, ces titres?

CHRISTIAN.

Vous êtes singulier, maître! Oseriez-vous dire, vous, que vous savez qui je suis? Je puis être duc ou prince ou ce que je voudrai, et je vous défie de me démentir. Vous ne savez de votre propre histoire que ce que je vous en ai conté, et vous savez fort peu de chose de la mienne.

PALMA, se contenant et tremblant d'émotion.

Ainsi, c'est vous, Franz, qui êtes le fiancé de la jeune dame d'Arnheim?

CHRISTIAN.

Qu'y voyez-vous à dire ?

PALMA.

Rien !... et ce mariage est décidé ?

CHRISTIAN.

Il sera fait dans deux jours. En quoi cela vous offense-t-il ?

PALMA, *amèrement et baissant la voix.*

En rien ! Mais parlons sérieusement, monsieur... dites-moi... ne me cachez rien... je suis à vous, je suis votre complice de vieille date, vous savez. Dites-moi... la nuit prochaine, il y aura un crime, un meurtre peut-être commis dans ce château... Eh bien ? vous faut-il quelqu'un de dévoué pour veiller sur les fenêtres, pour préparer l'échelle ? vous faut-il un homme déjà fait au crime... pour bâillonner votre victime et étouffer ses cris ?... Dites ! parlez... je suis à vous, je suis tout à vous, vous savez bien !

CHRISTIAN, *sombre.*

Maître Palma, prenez garde !

PALMA, *éclatant.*

Par le ciel ! c'est à vous de prendre garde, messieurs ! Vous allez sortir à l'instant et pour jamais de cette maison... ou je vous accuse aujourd'hui devant les hommes, et demain devant Dieu.

CHRISTIAN.

Maître !

PALMA.

Vous eussiez mieux fait de me demander mon honneur jusqu'à son dernier souffle, mon sang jusqu'à sa dernière goutte, que de franchir le seuil de cette maison avec une pensée coupable !... J'ai parlé ! choisissez, et finissons !

CHRISTIAN.

Vous nous supposez, maître, des projets qui ne sont pas les nôtres.

FRANZ.

Il s'agit, vous dit-on, d'un mariage, et point d'autre chose.

PALMA.

Un mariage !... vous ! avec cette jeune fille ! En effet, la différence est petite : l'autre l'achetait ; vous, vous la volez. Peu importe, quant au bonheur de cette enfant. Prenez un parti, car le mien est pris.

CHRISTIAN.

Ainsi vous êtes bien résolu de trahir ?..

PALMA.

Tout, je trahirai tout...

CHRISTIAN.

Et vous ne craignez pas les remords ?

PALMA.

Je ne vivrai pas assez de temps pour en souffrir... Décidez-vous, vous dis-je.

CHRISTIAN.

Eh bien ! appelez donc, et faites votre dénonciation.

PALMA, *allant vers le fond.*

Vous le voulez !

FRANZ.

Mon père...

CHRISTIAN.

Dénoncez ; mais si vous m'en croyez, allez auparavant jusqu'à votre maison et prenez conseil de la vieille aveugle qui l'habite.

PALMA, *s'arrêtant.*

Ma mère ! (*A haute voix.*) O mon Dieu ! que vous ai-je donc fait avant de naître ?

CHRISTIAN, *à part.*

Est-ce qu'il aimerait cette fille ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE BARON*.

LE BARON.

Altesses, il m'est pénible d'avoir à vous occuper d'une affaire comme celle-ci ; mais je suis justicier sur mes terres, et je ne puis refuser de faire droit à la réclamation qui vient de m'être adressée.

CHRISTIAN, *inquiet.*

Qu'y a-t-il donc, monsieur d'Arnheim ?

LE BARON.

J'oserai demander conseil à vos seigneuries... Des paysans d'Arnheim ont trouvé, dans le chemin qui traverse la forêt de Vergara, deux hommes dépouillés et assassinés.

CHRISTIAN.

Deux hommes assassinés !

PALMA, *regardant Christian.*

Oh !

FRANZ, *à Christian.*

Nous avons donc été bien inspirés de prendre une autre route... mon père...

* Palma, le baron, Christian, Franz.

LE BARON, regardant Palma.

C'était dans la matinée d'hier, lendemain de Vendredi-Saint.

PALMA.

Du Vendredi-Saint !

LE BARON.

Qu'avez-vous donc, maître Palma ? Vous êtes plus pâle encore que tout à l'heure. Sauriez-vous déjà qui on accuse ?

PALMA, fixant Christian.

Qui on accuse !...

Christel est entrée sur ces mots.

LE BARON.

C'est vous, maître !

PALMA.

Moi ! Dieu du ciel ! (Il voit Christel.) Et devant elle !... oh !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHRISTEL*.

LE BARON.

Vous, ma fille, votre présence ici est inutile, vous ne pouvez demeurer.

CHRISTEL.

Mon père, puisqu'il y a ici un accusé, un malheureux, ma présence ne peut être inutile... Laissez la pitié s'approcher de votre justice.

* Palma, Christel, le baron, Christian, Franz.

LE BARON.

Cet homme est coupable... nous devons oublier son nom et ce qu'il fut pour nous.

PALMA, avec énergie.

Par tout ce que j'ai de cher et de sacré au monde, cette accusation est infâme. Je suis innocent de ce crime et de tout autre !

CHRISTEL.

Vous entendez, mon père ?

LE BARON.

Maître, je n'ai pas voulu vous interroger publiquement. Je ne demande qu'à vous croire. Veuillez me répondre. Avez-vous passé dans votre maison la nuit de vendredi ?

PALMA.

Non, monseigneur !

LE BARON.

On prétend vous avoir vu cette nuit-là dans une hôtellerie de la frontière à Borghetto, avec deux étrangers dont le signalement répond à celui des deux victimes. Cela est faux sans doute ?

PALMA.

Non, monseigneur.

FRANZ, à Christian.

Nous sommes perdus, il va parler.

LE BARON.

Vous pouvez me dire au moins quel motif vous amenait dans cette auberge... et quels étaient ces hommes ?

PALMA, après un mouvement d'hésitation.

Monseigneur... je ne puis !

CHRISTIAN, à part.

Noble cœur !

CHRISTEL à part.

O Dieu !

LE BARON.

Mais vous vous avouez donc coupable ?

PALMA.

Je suis innocent.

LE BARON.

Maître, comment puis-je vous croire ? Tout s'élève contre vous. En ce moment même... votre trouble... l'altération de vos traits... tout confirme le bruit qui vous accuse.

PALMA, accablé.

Il est vrai... tout m'accuse !... Mais je suis innocent.

CHRISTEL.

Maître Palma, se peut-il que vous n'ayez rien de plus à dire? Oh! mon père, attendez encore... s'il disait vrai... si votre terrible justice allait s'égarer !

LE BARON.

Ma fille!

CHRISTEL, à Christian*.

Monseigneur! de grâce... parlez pour lui!... Si vous l'aviez vu comme moi auprès de sa mère, vous ne pourriez le croire coupable, monseigneur!

CHRISTIAN, froidement.

Madame... (A part.) Elle aussi, elle l'aime...

LE BARON.

Maître Palma, j'aurais voulu n'avoir contre vous que des préventions; mais j'ai des preuves.

CHRISTIAN.

Qu'est-ce donc?

* Christel passe à côté de Christian.

PALMA.

Des preuves?

LE BARON.

Vous attendiez deux étrangers à l'auberge de Borghetto. Avant leur arrivée, vous leur aviez écrit un billet qui vient de m'être remis par le jeune maître de cette auberge. Voici ce billet. (Lisant.) « Je vous ai attendus, tous deux, jusqu'à dix heures. Dans huit jours je reviendrai. Si je ne vous trouve point, n'accusez que vous de ce qui arrivera. Je veux en finir avec vous, à tout prix. — JOHANN. » Est-ce votre écriture?

PALMA.

Oui, monseigneur. Mais ce billet n'avait rien de commun avec les deux étrangers qui ont péri : ceux à qui s'adressait ce billet sont vivants.

LE BARON.

En ce cas vous pouvez me dire leur nom, et les faire paraître devant nous?

PALMA. Il hésite. Mouvement d'inquiétude de Franz et de Christian.

Non, monseigneur.

LE BARON.

Puisqu'il en est ainsi!

Il va à la table et écrit*.

CHRISTEL, à part.

Perdu! hélas!

CHRISTIAN, à part, avec âme.

O généreux enfant! Non, je ne puis le laisser mourir ainsi. (Au baron.) Monsieur d'Arnheim, je vous demande la grâce de ce jeune homme. Le jour qui unit nos deux familles ne doit être un jour de malheur pour personne...

* Palma, Christel, Christian, le baron, Franz.

Au nom de votre fille... et de mon fils... je vous demande cette grâce!

LE BARON.

Altesse!

CHRISTIAN.

Je sais, monsieur, que toutes les apparences l'accablent. Je vois qu'il ne se défend pas; mais sa vie passée le défend bien haut. Sous ce silence étrange, obstiné, qui sait s'il ne nous cache pas un malheur ou une vertu plutôt qu'un crime? Monsieur d'Arnheim, croyez-moi, ne chargez pas votre conscience de cette douteuse justice, que le jour de demain appellerait peut-être une sanglante méprise. Faites grâce à ce jeune homme!

LE BARON, se levant.

Eh bien! que Dieu le juge. Partez donc, monsieur, partez! quittez aujourd'hui même ce pays... Quittez l'Allemagne...

PALMA.

Monseigneur, je ne suis pas coupable, je ne veux pas de grâce.

LE BARON.

Mais c'est de la folie.

PALMA.

C'est de la fatigue, je veux mourir.

CHRISTEL.

Vous oubliez que vous n'êtes pas seul au monde, maître Palma.

PALMA.

Il est vrai... il est vrai... C'est que ma tête se trouble... Monsieur le baron, j'accepte, non pour moi, mais pour ma mère.

CHRISTEL.

Mais ces paysans qui assiègent le château ne le laisseront point sortir.

LE BARON.

En effet.

CHRISTIAN.

Je vais l'accompagner avec mon fils; et si l'on s'oppose à notre passage, j'affirmerai, s'il le faut, que c'est à nous que ce billet s'adressait. (A Palma.) Venez, monsieur.

PALMA, amèrement.

Ah! monsieur,... monseigneur!... Quand pourrai-je vous payer tout ce que je vous dois?

CHRISTIAN.

Assez. Partons.

Ils sortent.

SCÈNE IX

LE BARON, CHRISTEL*.

LE BARON.

Je vous avais bien dit, Christel, que cette scène n'était point faite pour vos yeux. Vous voilà toute tremblante. Cependant je suis aise que vous ayez pu voir vous-même que cet homme doit la vie à nos nobles hôtes. Je pense que vous leur en saurez gré.

CHRISTEL.

Oui, mon père.

* Christel assise à gauche ; le baron.

LE BARON.

C'est une preuve de bonté... et en même temps une attention pour vous. Ils ont vu que vous preniez quelque intérêt à ce malheureux.

CHRISTEL.

C'est que je ne le crois pas coupable, monsieur...

LE BARON.

C'est bien! ne parlons plus de lui. Vous avez eu, je pense, un moment d'entretien avec le marquis de Guastalla? Ce jeune homme vous plaît, sans doute... vous n'aurez donc aucune répugnance à le prendre pour époux?

CHRISTEL. Elle se lève.

Mon père, quand vous m'avez annoncé cette alliance, j'ai courbé la tête; j'ai attendu; j'ai espéré jusqu'au dernier instant que je trouverais dans mon respect pour vous le courage de vous obéir. Aujourd'hui j'ai vu celui auquel vous me destinez. Eh bien! j'ai senti qu'il serait toujours un étranger pour moi. C'est mon devoir de vous le dire : mon père, si vous m'aimez, ne me livrez pas au malheur. Mon père, si vous estimez votre fille, n'en faites pas une mauvaise épouse !

LE BARON.

Écoutez-moi, Christel. Vous êtes arrivée à l'âge où il faut quitter le roman pour le monde. Si vous manquez du pauvre courage qu'il faut pour renoncer aux sottes rêveries de l'enfance, et accepter la vie telle qu'elle est, si vous n'avez pas ce courage, ma fille, c'est à moi de l'avoir pour vous. C'est mon devoir, je le remplirai. Je vous marie d'une façon assez digne de vous, je crois. Je vous achète une couronne ducale avec une dot de reine. Vous vous plaindrez ensuite; vous m'appellerez un tyran, un mauvais père, si cela vous plaît; peu importe! Cela sera ainsi!

CHRISTEL.

Je vous ai dit, mon père, que je n'aimais pas ce jeune homme.

LE BARON.

C'est donc que vous en aimez un autre, Christel?

CHRISTEL.

Un autre! Je n'aime personne.

LE BARON.

Prenez garde que je ne voie plus clair dans votre cœur que vous ne voulez y voir vous-même, ma fille!

CHRISTEL.

Je ne vous comprends pas, monsieur!

LE BARON.

Je le souhaite. Ce mariage aura lieu dans deux jours, soyez-y préparée.

CHRISTEL.

Tout ce que vous voudrez, mon père, tout, excepté cet odieux mariage!

LE BARON.

Cet odieux mariage se fera, je le veux!

CHRISTEL, *à genoux.*

Mon père, je me mets à genoux pour vous le dire : mais je n'épouserai pas un homme que je hais.

LE BARON, *avec colère.*

Restez, restez ainsi... c'est la posture qui convient pour ce que vous avez à m'avouer... Vous aimez quelqu'un?

CHRISTEL.

Quelqu'un?

LE BARON.

Vous aimez l'homme qui sort d'ici!

CHRISTEL.

Qui? mon Dieu!

LE BARON.

Ce meurtrier!... Osez-vous dire que vous ne l'aimez pas?

CHRISTEL, se levant.

Mon père, Dieu seul et moi, nous le savions.

LE BARON.

Misérable enfant! Vous déshonorez mon nom.

Christian et Franz entrent.

SCÈNE X

Les Mêmes, CHRISTIAN, FRANZ.

LE BARON, à Christian.

Eh bien! cet homme, ce misérable?...

CHRISTIAN.

Il est maintenant hors d'atteinte, il doit être arrivé chez lui; mais il sera prudent qu'il parte au plus tôt, car ces paysans sont exaspérés!

LE BARON.

Je vais assurer sa fuite, et lui porter le sauf-conduit sans lequel il serait perdu.

CHRISTIAN.

Allez, baron... ce malheureux vous devra la vie...

Le baron sort.

CHRISTEL.

Il va le tuer!... Monseigneur, courez... il va le tuer!

Elle tombe dans les bras de Christian.

CHRISTIAN.

Le tuer!

Il la fait asseoir à droite.

FRANZ.

Mon père!

CHRISTIAN.

Tais-toi; maintenant ce n'est plus ma vengeance qui le pousse... c'est celle de Dieu!

ACTE QUATRIÈME

LA MÈRE.

Même décor qu'au second acte. L'atelier de Palma. Désordre des caisses et des tableaux. Apprêts d'un départ.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMANN, puis BEN-SAMUEL.

HERMANN, seul. Il achève de clouer une caisse.

Je ne sais quel diable le pousse, nous étions bien ici. Je m'y plaisais, moi... il y a la petite voisine, Berthe, avec qui je causais le matin... Eh bien, tout d'un coup il faut partir, toujours partir dès qu'on commence à prendre goût au pays... Mordieu : ce serait mon cercueil que je clouerais là, je ne serais pas plus triste !...

Ben-Samuel est entré sur les derniers mots.

BEN-SAMUEL.

Ah ! monsieur Hermann, on voit bien que vous êtes jeune. Les jeunes gens aiment à parler de la mort ; mais nous autres vieillards, c'est un mot que nous tâchons d'oublier.

HERMANN.

Pour tâcher que la chose vous oublie... Mais qu'est-ce que vous voulez encore, vieux rabbin?

BEN-SAMUEL.

J'apporte les ducats, et je viens prendre le petit martyre.

Il lui remet une bourse.

HERMANN, allant à une petite table qui se trouve à gauche.

Bon. Je vais compter.

Il compte les ducats.

BEN-SAMUEL.

Ah çà, mon enfant, vous partez avec le maître?

HERMANN.

Oui.

BEN-SAMUEL.

Vous ne pouvez avoir un plus glorieux maître!

HERMANN.

Je le voudrais moins glorieux et moins ambulant.

BEN-SAMUEL.

Il a sans doute de bonnes raisons pour voyager.

HERMANN.

Soit; mais il pourrait bien me les dire... le plus patient se fatigue à la fin, et je saurai bien lui prouver que je suis libre de mes actions.

BEN-SAMUEL.

Allons! mon enfant! vous n'auriez pas le cœur de le quitter.

HERMANN.

Si, mordieu! je l'aurai, puisqu'il a bien celui de me traiter comme un chien!... C'est un homme sans cœur... je le quitterai.

BEN-SAMUEL.

Eh bien ! mon fils, croyez-moi, vous ferez bien de ne pas différer d'une minute cette bonne résolution.

HERMANN.

Comment ?

BEN-SAMUEL.

Tout à l'heure, des groupes de pèlerins et de paysans se rassemblaient dans le village... Je me suis approché... Il était question de deux hommes assassinés, et on accusait...

HERMANN.

Qui ?

BEN-SAMUEL.

Lui... le maître...

HERMANN, le saisissant au collet.

Mort de ma vie ! répète cela, vieux Judas !

BEN-SAMUEL.

Mais ce n'est pas moi qui le dis, monsieur Hermann... c'étaient ces hommes...

HERMANN.

Lui, un meurtrier !... un homme qui n'a d'âme que pour aimer ce qu'il y a de beau et de bien sous le ciel ! un meurtrier...

BEN-SAMUEL.

Je ne faisais que répéter...

HERMANN.

Maître Palma, un meurtrier ! la bonté, la charité, l'honneur même, tout ce que je respecte au monde !

BEN-SAMUEL.

On vient de l'arrêter, monsieur Hermann.

HERMANN.

Tu mens, misérable !

BEN-SAMUEL.

Je vous jure...

HERMANN.

Sors d'ici... Va-t'en.

BEN-SAMUEL.

C'était dans votre intérêt que...

HERMANN.

Sors, misérable ! si tu n'étais un vieillard, tu ne sortirais pas vivant.

Il le pousse.

SCÈNE II

HERMANN, seul.

Meurtrier ! voilà donc pourquoi, quand je revenais tout à l'heure de l'église avec la pauvre vieille dame Gertrude... des enfants ont jeté des pierres après nous, en criant : « A la sorcière... » Je lui ai fait croire que cela s'adressait à une autre... et le maître ne revient pas ! S'il était arrêté, en effet ! Si c'était vrai... Le voici...

SCÈNE III

HERMANN, PALMA, sombre et brusque.

PALMA.

Eh bien! est-ce fait?... tout est-il prêt ?

HERMANN.

Oui, maître.

Il le regarde avec inquiétude.

PALMA.

Ma mère ?...

HERMANN.

Elle m'a dit de l'avertir quand il serait temps...

PALMA.

Qu'as-tu donc à me regarder ainsi ?

HERMANN.

Pardon, maître, vous étiez souffrant ce matin, et...

PALMA.

Personne n'est venu?

HERMANN.

Le juif. Voici les ducats.

Il montre la bourse.

PALMA*.

C'est bon. (Avec brusquerie.) Eh bien! que faites-vous là?... êtes-vous fou?... Vous me dites que tout est prêt... et ces cadres, et ces toiles... que fait tout cela par terre?

HERMANN, blessé,

Maître...

* Palma, Hermann

PALMA.

Allons ! finissons ! terminez cette besogne.

HERMANN.

Maître, vous m'avez habitué à obéir à des prières et non à des ordres.

PALMA.

Ah ! est-ce ainsi? Vous avez donc, maître Hermann. l'instinct des oiseaux qui sentent venir l'orage ?

HERMANN.

Je suis votre élève, et non votre valet.

PALMA.

C'est juste. Eh bien, je ne veux plus d'élèves. Partez. Si vous avez besoin d'argent, vous savez où je mets le mien, prenez ce qu'il vous faut. Adieu.

HERMANN.

Adieu, maître...

Il s'arrête au fond, et y demeure immobile.

PALMA.

Hermann ! (Hermann se rapproche.) Écoute, je rentre ici accablé par la dureté et l'injustice des hommes, et je ne trouve rien de mieux que de me venger sur un innocent... Pardonne-moi, je suis malheureux !

HERMANN.

Merci, maître Johann, merci. Vous pouvez maintenant me malmener aussi rudement que vous voudrez. Je me rappellerai ce que vous venez de me dire, et je souffrirai tout de vous.

PALMA.

Va, mon ami. Je n'ai pas voulu te retenir. Seulement nous ne pouvions nous quitter ainsi, n'est-ce pas? Ta main, Hermann... Adieu.

Lui prenant la main.

HERMANN.

Maître.

PALMA.

Allons. Il le faut, il le faut, tu pars, n'est-ce pas? Nous nous reverrons, Hermann. Les temps changeront, va, va, mon ami.

HERMANN.

Cela est bien dur, maître.

PALMA.

C'est la nécessité qui parle, crois-moi... Encore un mot. (Il prend la bourse sur la table.) Tu es pauvre comme moi; nous avons vécu en frères, séparons-nous en frères. Prends, Hermann, prends; songe qu'il est aussi généreux parfois d'accepter un service que de le rendre... Celui qui ne sait pas recevoir de la main d'un ami, n'a pas toutes les vertus de l'amitié... Adieu...

Hermann prend la bourse en tremblant : il fait lentement deux ou trois pas pour s'éloigner.

PALMA, très ému, et se contenant.

Tu sais, sans doute, quel chemin prendre? Où comptes-tu aller?

HERMANN.

Je ne sais pas.

PALMA.

N'as-tu pas des parents, une famille?

HERMANN.

Non.

PALMA.

Mais tu ne peux partir ainsi, au hasard, sans avoir un but. Où iras-tu, enfin?

HERMANN, se retournant.

Écoutez-moi, maître Palma : j'ai vécu tristement entre vous et votre mère, dans cette pauvre maison toujours en deuil ; jamais une heure de gaieté, jamais un sourire, et, ce qui m'a été plus sensible, jamais une confidence amie. Devant vous, devant votre visage toujours contraint et sombre, je tremble sans cesse, comme un écolier en faute. Voilà ma vie... Eh bien !...

PALMA.

Eh bien ?

HERMANN, très ému.

Et bien ! cette vie-là, maître, laissez-la-moi, car je ne sais comment cela se fait, mais auprès de vous tout me plaît, et j'aime mieux la tristesse ici que la joie chez d'autres... J'ai voulu vous dire cela avant de partir... Je n'ai pas de famille, pas d'amis ; je n'ai que vous au monde... et à présent... vous pouvez toujours me chasser, maître Johann. Oui, vous le pouvez... mais vous voyez bien que tout sera fini pour moi... et que je ne puis pas, non, que je ne pourrai jamais m'en aller plus loin que le seuil de votre porte.

PALMA, à part.

O mon Dieu ! (Haut.) Entends-moi, Hermann, entends-moi... Je remercie Dieu... C'est la première fois depuis que je vis... Hermann, ce que nulle gloire, ce que nul triomphe humain n'a pu faire sortir de ce cœur, une bénédiction pour la Providence, ta simple bonté vient de l'en arracher... Vois, cher Hermann, j'ai souffert tout ce qu'un homme peut souffrir, je viens à l'heure même d'être insulté, abreuvé d'amers outrages... Mes yeux sont demeurés secs... Eh bien ! vois, maintenant je pleure, je pleure. Merci, mon ami.

Il l'embrasse.

HERMANN.

O cher maître !... Ah! juif maudit! Vieux fils de Belzébuth! Laissez-moi sortir une minute, maître, je veux causer avec ce lépreux.

PALMA.

Quoi donc ? Que t'a dit le juif?

HERMANN.

Maître...

PALMA.

Un mot seulement, Hermann, le crois-tu ?. . Ils ont des preuves, le crois-tu ?

HERMANN.

Maître, il y aurait là tous les juges de la terre qui diraient oui, si vous disiez non, c'est vous que je croirais... L'infâme qui vous disait arrêté !

PALMA.

C'était vrai. Je te dirai tout, Hermann, je t'expliquerai tout; mais, partons, partons. J'ai du courage, je veux vivre, j'ai un ami...

On entend quelques cris et des murmures au dehors.

HERMANN.

Mon Dieu !

PALMA.

Vois ce que c'est.

HERMANN, qui a regardé sur la terrasse.

Maître, des paysans s'assemblent autour de la maison.

PALMA.

J'ai trop tardé. Écoute... c'est ma mère qui descend...

Il regarde à droite.

HERMANN.

Oh ! la pauvre femme !

PALMA.

Il faut qu'elle ignore cela, entends-tu ? Va, laisse-moi avec elle. Va voir ce qui se passe ; et s'il y a moyen de partir, tâche d'éloigner ces hommes... Sois prudent : point de violence surtout, tu nous perdrais... Silence devant elle...

Gertrude paraît.

HERMANN.

Je reviens, maître, je reviens.

Il sort par le fond. La nuit vient peu à peu.

SCÈNE IV

PALMA, GERTRUDE.

Palma va au-devant de Gertrude et lui prend la main.

GERTRUDE.

C'est vous, Johann. Vous avez bien tardé. J'étais inquiète.

JOHANN, la conduisant à gauche pour la faire asseoir.

Inquiète ?... mais pourquoi donc ?

GERTRUDE, souriant.

Parce que je le suis toujours, Johann ; parce que je suis votre mère ; parce que tout bonheur humain a son revers, et que l'inquiétude sans trêve est le revers du bonheur maternel. L'heure de partir n'est-elle pas venue, mon fils ?

JOHANN, regardant avec effroi du côté de la fenêtre.

Oui, ma mère, Hermann achève de tout préparer. Dans un moment nous partirons.

GERTRUDE. Elle s'assied.

Je ne sais pourquoi, mon fils, j'éprouve une sorte de joie à l'instant de nous mettre en route pour ce nouvel exil.

Il y a des heures, Johann, où notre âme, triste l'instant d'avant, se sent tout à coup joyeuse, sans qu'il y ait rien de changé dans notre sort. Cette joie vient du ciel. Je l'accepte comme le pressentiment d'un meilleur avenir.

JOHANN, souriant avec amertume.

En effet, j'espère que le terme de nos malheurs est prochain.

GERTRUDE.

Oui, j'ai l'espoir que Dieu nous garde enfin, au bout de cette dernière épreuve, une retraite ignorée et tranquille.

La foule murmure au dehors.

JOHANN, à part.

Hélas! (Haut.) Oui, ignorée et tranquille.

GERTRUDE.

Allez, Johann, croyez-moi, il ne faut pas que les malheureux se fatiguent de prier : Dieu finit toujours par entendre. Il est bon, s'il est juste.

JOHANN, amèrement.

Juste et bon, oui, ma mère. Nous n'aurons plus désormais qu'à le remercier.

Murmures et cris plus violents.

GERTRUDE.

Mais quel est donc ce bruit de voix dans la rue ?

JOHANN.

Ce sont les pèlerins qui descendent de la chapelle du lac.

GERTRUDE.

Ah! les jeunes fiancés qui viennent faire à Notre-Dame d'Arnheim l'offrande de leurs amours? j'aime cette douce fête, et ces cris de bonheur autour de nous. Vous voyez, Johann, tous ces présages sont heureux. Ces bruits de fête vont nous accompagner comme des bénédictions.

JOHANN.

Des bénédictions!... Oui, ma mère, que le ciel les leur rende.

GERTRUDE.

D'où vient cette amertume, mon fils? Je ne puis voir votre visage : mais il doit contredire vos paroles. Que se passe-t-il donc, dites?

PALMA.

Rien, ma bonne mère, rien : il y a fête au château pour les fiançailles de la jeune baronne, et fête dans le bourg à cause de ce pèlerinage... Il ne se passe rien de plus, en vérité.

GERTRUDE.

Vous me trompez, Johann; je suis aveugle, mais je suis votre mère, et je vois que vous me trompez!

PALMA.

Je vous jure, ma mère... (Des cris violents :) A mort! à mort! (Tumulte.)

GERTRUDE, se levant.

Taisez-vous, taisez-vous! ces cris ne mentent pas! Laissez-moi les écouter.

Hermann rentre les traits bouleversés, il fait à Palma un geste de désespoir.

SCÈNE V

LES MÊMES, HERMANN*.

HERMANN.

Impossible de sortir.

GERTRUDE.

C'est vous, Hermann! Dites, à qui en veut-on, mon bon Hermann, au nom du ciel, parlez-moi! Mon fils, de grâce! que signifient ces cris horribles? Ah! ayez pitié de votre mère, Johann! parlez! vous ne pouvez rien me dire qui me soit aussi affreux à supporter que ces ténèbres et cette crainte.

PALMA.

Eh bien! ma mère, un meurtre a été commis, et c'est moi qu'on accuse.

GERTRUDE.

Toi! ô Dieu! toi, mon pauvre enfant! (On crie :) A mort, à mort l'assassin!) Mais il faut te sauver, il faut te sauver! Hermann, mon Hermann! sauve-le!

HERMANN.

Madame, ils gardent la porte; je l'ai barricadée, mais il n'y a pas de fuite possible.

GERTRUDE.

O mon Dieu, vous êtes inexorable! Fuis, Johann; garde-toi pour ta mère, je t'en prie, mon fils.

PALMA.

Non, non, je ne puis vous laisser ici.

* Palma, Gertrude, Hermann.

GERTRUDE.

Je n'ai rien à craindre, moi; je te rejoindrai avec Hermann. Ils vont briser la porte, ne les attends pas.

PALMA.

Eh bien! Hermann, protège-la... Ah! par cette fenêtre... (Il ouvre la fenêtre à gauche. — Cris furieux. — Des pierres brisent les vitres.) Ne craignez rien, ma mère, je puis leur échapper par la terrasse et par le chemin creux. Hermann, protège-la.

HERMANN.

Partez tranquille, maître.

PALMA. Il se penche à la fenêtre.

Ah! misérables!

Une pierre vient le frapper à la tête, il tombe à la renverse dans la chambre, le front ensanglanté. Il demeure sans mouvement.

HERMANN.

Ah!

Hermann n'ose secourir Palma, de peur que Gertrude ne s'aperçoive de ce malheur. Il reste tremblant, l'œil fixé tantôt sur Gertrude, tantôt sur le corps de Palma. Moment de silence.

GERTRUDE.

Eh bien! eh bien! Hermann, je n'entends plus rien... Qu'est-il arrivé?

HERMANN, tremblant.

Madame, le maître s'est sauvé.

GERTRUDE.

Sauvé! ah! (Elle s'agenouille au-dessus de la tête sanglante de Palma.) Seigneur, je vous remercie! Seigneur, soyez béni! vous m'avez bien durement frappée, mon Dieu, mais cette grâce ne laisse à mes yeux que des larmes reconnaissantes. (Pour se relever, elle pose une main à terre: sa main rencontre les cheveux et la tête de son fils.) Grand Dieu, qu'est cela?..... c'est lui!... c'est mon fils!... Du sang!... Il est blessé, dis Hermann!...

il est mort!... Aide-moi, Hermann, aide-moi! Ah! misérable, tu me laissais remercier Dieu sur le corps de mon enfant.

Entrent des paysans, puis des gardes et le baron d'Arnheim.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON D'ARNHEIM, PAYSANS.

HERMANN.

Vous venez pour arrêter mon maître, monseigneur : il est trop tard. Venez prendre son corps, si vous l'osez, à cette femme qui le garde : c'est sa mère!

LE BARON. A mesure que le baron parle, Gertrude se redresse et paraît l'écouter avec anxiété.

Si cette femme est en effet la mère de maître Johann Palma, et si sa piété est telle qu'on le dit, elle doit supporter ce malheur avec résignation, puisqu'il épargne à son fils la flétrissure d'une peine infamante.

Il n'ose approcher, de peur de troubler la douleur de Gertrude.

GERTRUDE, au comble de l'étonnement et de l'effroi, à Hermann.

Quel est l'homme qui vient de parler?

HERMANN.

C'est le baron d'Arnheim.

GERTRUDE.

Le baron d'Arnheim!... Ne te trompes-tu pas, Hermann?

LE BARON, aux gardes.

Vous n'avez plus rien à faire ici; laissez cette femme à sa douleur... La justice de Dieu a prévenu la nôtre.

Il sort, ensuite tout le monde.

GERTRUDE.

Réponds encore, Hermann, quelle est cette voix?

HERMANN.

C'est la voix du baron d'Arnheim.

GERTRUDE.

Du baron d'Arnheim!... Non, tu m'abuses!... non... mon oreille n'a pu se tromper! O Seigneur, voilà donc votre équité! (Posant la main sur la poitrine de Palma.) Mais... mon Dieu!... son cœur bat! Hermann, mon fils est vivant!

HERMANN.

Oh! silence! silence! madame Gertrude!

GERTRUDE, avec joie, criant.

Vivant! vivant!

ACTE CINQUIÈME

LE CIMETIÈRE DU LAC.

Au premier plan, un chemin traversant la largeur du théâtre ; au second plan, s'élève, à partir du bord du chemin, une colline praticable qui se continue dans la coulisse à gauche, et qui est coupée à pic sur la droite, vers le milieu du théâtre. Un sentier descend du haut de la colline ; au bas de la colline est un mur, sur le devant est une petite porte à barreaux et un petit tertre avec un bâton et une couronne attachée après. A droite, au fond, un lac baignant le pied de la colline. — Il est nuit. La lune éclaire le lac et une partie de la colline.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, un chœur de pèlerins chante au loin.

O blanche païenne!
O lune sereine,
Qu'aiment les amants,
Voici l'heure, ô reine,
Où ta main égrène
De purs diamants.
Verse nous, déesse profane,
Des nuits plus douces que les jours :
Comme à ton jeune amant, Diane,
Verse-nous d'immortels amours.

C'est l'heure chrétienne,
Marie, ô gardienne
Des chastes ferveurs,
Où l'étoile reine
Apparaît soudaine
Aux pâtres rêveurs.
Comme le tien, douce patronne,
Fais-nous un hymen éternel,
Et ceins nos fronts de la couronne
Qui pare ton front maternel.

Pendant ces couplets, Justus et Roschen descendent le sentier de la colline. Ils sont en costume de pèlerins. Le chant continue.

ROSCHEN.

Vous êtes contrariant, Justus; j'aurais eu du plaisir à entendre de près les chants de ces pèlerins italiens, et vous m'avez emmenée tout justement comme ils vont commencer.

JUSTUS.

D'abord, mademoiselle Roschen, je vous dirai que je n'aime pas la musique; et puis, ces Italiens et ces Italiennes, tout pèlerins qu'ils sont, chantent des choses que je préfère vous laisser ignorer.

ROSCHEN.

Et pourquoi, s'il vous plaît, monsieur Justus?

JUSTUS.

Vous êtes une femme, Roschen, et je suis un homme.

ROSCHEN.

Ensuite?

JUSTUS.

Ensuite, nous sommes fiancés : nous venons de faire à Notre-Dame d'Arnheim le pèlerinage des fiançailles, selon le vieil usage du pays. Nous allons être mari et femme, enfin.

ROSCHEN.

Eh bien?

JUSTUS.

Ah mon Dieu! ces femmes ne comprennent rien... Eh bien! je ne veux pas que ma femme aime la musique, puisque je ne l'aime pas, là.

ROSCHEN.

Chut!... laissez-moi écouter... je suis lasse aussi bien... et je veux m'asseoir un moment. (Elle s'assied sur une pierre au bas de la colline. Chœur dans le lointain.) C'est un hymne à la Vierge de la chapelle. Je suis fâchée qu'ils s'éloignent.

JUSTUS, qui a regardé à travers les barreaux.

Eh! Seigneur! partons, Roschen, partons promptement!... Savez-vous où nous sommes ici?

ROSCHEN.

Eh bien, quoi! où sommes-nous donc?

JUSTUS.

Ce mur, c'est le mur du cimetière d'Arnheim.

ROSCHEN, montant sur le tertre où est la couronne, et regardant à travers les barreaux.

Oh! qu'il est joli! il est tout plein de roses d'avril! Est-ce que vous avez peur, monsieur Justus. Ces cimetières fleuris sont les jardins des pauvres, comme dit ma mère! Moi, j'ai peur dans les grands caveaux sombres des églises, mais ceux qui dorment là sous des roses ne me font pas peur.

JUSTUS, apercevant le bâton et la couronne.

Eh! mais, descendez donc de cette pierre, malheureuse. C'est là qu'a été enterré ce matin ce meurtrier qu'on n'a pas voulu mettre en terre sainte.

ROSCHEN.

Qui donc?

JUSTUS.

Ce scélérat, l'homme qui était à notre auberge dans la nuit du Vendredi-Saint

ROSCHEN.

Et qui a été tué hier par ces méchants paysans...

JUSTUS.

Méchants ! Ils ont bien fait.

ROSCHEN.

Ce pauvre homme avait l'air si malheureux !

JUSTUS.

Si malheureux ! Ah ! Seigneur ! voilà bien les femmes ! Chut!... Il me semble que j'ai entendu du bruit... un bruit de pas...

Il écoute au fond à droite.

ROSCHEN, riant.

C'est quelque revenant qui se promène au clair de lune pour se distraire.

JUSTUS, de plus en plus tremblant.

Que vous êtes enfant, Roschen ! vous croyez aux revenants... je... je suis sûr que vous y croyez... je... je veux bien, par égard pour votre faiblesse... m'en... m'en aller...

ROSCHEN, regardant à droite.

Mais en effet... j'entends des pas... C'est une femme... voyez...

JUSTUS, au comble de l'émotion.

Ah ! mon Dieu ! une femme blanche. Venez, Roschen, et... ne craignez rien... je... je suis là... (Il recule toujours jusqu'au fond.) Ah ! mon Dieu !

Il se cache derrière un arbre.

SCÈNE II

LES MÊMES, CHRISTEL, en robe blanche.

CHRISTEL, venant du fond à droite.

Voilà bien la colline... c'est ici...

ROSCHEN, à part.

Comme elle semble triste ! (Haut, faisant la révérence.) Votre servante, madame.

JUSTUS, passant à droite et se tenant toujours éloigné.

Je crois que la malheureuse lui a parlé !

CHRISTEL, avec effroi.

Des étrangers !...

ROSCHEN.

Oh ! ne craignez rien, madame, c'est Justus, mon fiancé; et moi, je suis la petite Roschen, de Borghetto ; si vous avez perdu votre route, nous vous aiderons à la retrouver.

JUSTUS.

Oh ! ces femmes !... quoi ! il faut que cela jase, fût-ce avec le diable !

CHRISTEL.

Je vous remercie, mon enfant... je ne me suis pas trompée de route... C'est bien ici que je voulais venir...

ROSCHEN.

Au cimetière du Lac ?

CHRISTEL.

Oui... au cimetière du Lac... je croyais le trouver désert à cette heure de nuit, et...

ROSCHEN.

Oh ! je vous comprends bien, madame... vous voudriez être seule... je vois que vous avez des larmes dans vos beaux yeux... et je sais bien qu'on aime à être seul quand on veut pleurer...

CHRISTEL.

Chère enfant, mon chemin conduit à une tombe, le tien, à la maison de ton fiancé... que Dieu t'accompagne, innocente fille !

ROSCHEN.

Adieu, chère bonne dame... je veux prier pour vous, et pour celui que vous venez pleurer... dites-moi son nom ?

CHRISTEL.

Prie pour les malheureux, pauvre enfant; et tu prieras pour lui et pour moi... Adieu !

ROSCHEN.

Adieu ! Oh ! je prierai, je prierai pour vous...

Elle s'éloigne lentement à droite.

JUSTUS, à Roschen.

Je te disais bien, moi, que ce n'était qu'une femme !

Ils s'éloignent par le fond à droite.

SCÈNE III

CHRISTEL, seule.

Mon Dieu ! vous qui voyez mon cœur, et qui savez pourquoi je suis venue, soutenez jusqu'au bout mon courage. (Elle s'agenouille sur le tertre, à gauche.) Ame de ma mère ! soyez présente ! O chère âme ! qui avez avant moi connu la douleur et pratiqué l'obéissance, assistez à cette heure

solennelle, une fille digne de vous!... Entends-moi, Johann! je viens ensevelir près de toi le secret de mon cœur!... Johann! je t'ai aimé ardemment, reçois les premières larmes que j'aie pu verser librement... reçois la première parole d'amour de cette bouche, et la dernière... (Johann Palma paraît sur le bord de l'escarpement. La lune éclaire son visage. Christel ne le voit pas et continue.) Johann, nous sommes à la fête des fiançailles; et moi aussi, je suis venue au doux pèlerinage! Voici l'anneau de ta fiancée, ô mon amant! Ame de ma mère, soyez notre témoin!

Palma est descendu peu à peu pendant ce récit et se trouve près d'elle.

SCÈNE IV

CHRISTEL, PALMA.

PALMA, à demi-voix.

Christel! Christel!

CHRISTEL, se relevant et voyant Palma, pousse un cri.

Ah! Johann! c'est vous, Johann!

PALMA, avec joie. Christel se rapproche tremblante et incertaine; Palma l'attend à genoux.

Oui, c'est moi, Christel.

CHRISTEL, allant à lui et lui prenant les mains.

Vivant! Où suis-je? Est-ce un songe, mon Dieu?

PALMA.

Non, c'est un réveil, ma bien-aimée!

CHRISTEL, avec amour.

Oh! cette heure et ce lieu me rendent superstitieuse... j'ai peur... je tremble... je vous regarde avec effroi, en songeant aux trompeuses apparitions de la nuit...

PALMA.

Christel !

CHRISTEL, vivement.

Oh ! si j'ai peur, Johann, c'est parce qu'elles sont fugitives ! Je tremble seulement que le premier rayon du jour ne dissipe cette illusion adorée ! Mais dites, Johann, rassurez-moi, dites, par quel miracle vous vivez. Cette blessure terrible ?...

PALMA.

Le sang qui couvrait mon visage, mon long évanouissement, ont trompé d'abord ma mère elle-même... mais cette blessure n'était point grave...

CHRISTEL.

Mais ces funérailles... cette tombe ?...

PALMA.

On me croyait mort, cette croyance me rendait la liberté, le repos, qui m'ont toujours fui ; la tendre amitié d'Hermann a tout fait pour achever d'abuser le monde... Mais, vous, Christel, vous n'êtes pas de ce monde, et je ne pouvais vous laisser abusée comme lui.

CHRISTEL.

Et vous êtes revenu pour moi... je ne vous demande pas si vous m'aimez, Johann, je le crois, j'en suis sûre, et pourtant, dites-le-moi.

PALMA.

Chère âme !

CHRISTEL.

Si vous saviez quelle vie était la mienne dans ce sombre château, sous l'œil glacial de mon père ; si vous saviez tout ce qui s'est amassé dans mon sein de douleurs étouffées... hélas ! vous comprendriez mieux cette con-

fiance... vous pardonneriez mieux à mon cœur de laisser ainsi se répandre tous ses pleurs et tous ses aveux.

Le chœur reprend très éloigné.

PALMA, pendant que le chœur chante au loin.

Pleure, pleure sans crainte, enfant bien-aimée... pleure librement toutes tes larmes captives... Dieu seul et moi nous sommes là pour recueillir tes pieuses douleurs; verse tes larmes avec la rosée de cette nuit sereine, enfant pure comme elle!...

CHRISTEL.

Oh! que ces chants lointains sont doux!... (Tout à coup avec effroi.) Mais j'y songe... il faut partir... Johann, il faut vous éloigner... si vous étiez surpris, reconnu, ce serait fait de vous!...

PALMA.

M'éloigner! il le faut... et pour toujours, oui!... Mais vous, Christel, vous?

CHRISTEL.

Ne songez pas à moi... je me souviendrai!... partez! partez!...

HERMANN, au fond, avec Gertrude, dans une barque.

Maître, je suis là... avec dame Gertrude... (Ils disparaissent à droite.)

PALMA, à Hermann.

Bien! ma mère, je vous rejoins... (A Christel.) Christel, cette tombe qui s'est refermée sur mon nom m'a rendu ma liberté!... jette ton voile sur ce lac, fais croire à ta mort, et cette barque qui est là va nous emmener tous deux loin du monde, libres, oubliés, heureux!

CHRISTEL.

Non! je ne puis!... non! partez sans moi!...

PALMA.

Partir sans vous!... vous laisser ici!... Mais savez-vous à qui vous allez être livrée?... savez-vous qui sont ces deux hommes, les hôtes de votre père?...

CHRISTEL.

Ces deux hommes?...

PALMA.

Ces deux hommes sont deux assassins.

CHRISTEL.

Grand Dieu!

PALMA.

Savez-vous qui a commis ce crime dont on m'accuse?...

CHRISTEL.

Ce crime!

PALMA.

Ce sont ces deux hommes! Et savez-vous pourquoi j'ai courbé le front sous l'accusation qu'on m'intentait... pourquoi je traîne ma vie misérable d'exil en exil?... Et lorsque je passe sur le lieu d'une exécution, savez-vous pourquoi je détourne la tête en frémissant?... C'est parce que je tremble de reconnaître dans ceux qui vont mourir, ces deux hommes, mon père et mon frère...

CHRISTEL.

Oh! (Apercevant Christian et Franz.) Johann! Johann! regarde... ce sont eux!

PALMA, avec force.

Eux! Vous, encore vous, messieurs!

SCÈNE V

LES MÊMES, CHRISTIAN, FRANZ*.

CHRISTIAN.

Oui, Johann, je savais tout; loin de vous trahir, j'étais heureux de votre fuite. Maintenant encore, je ne demande qu'à vous sauver... Partez donc... mais partez seul...

PALMA.

Sans elle... jamais!

FRANZ.

Johann... vous n'avez pas un instant à perdre... fuyez!

Gertrude entre, conduite par Hermann.

CHRISTIAN.

Vous êtes perdu, vous dis-je. Le baron est sur nos pas... il sait tout... vous n'avez pas de grâce à espérer.

PALMA.

Mon père, est-ce votre dernier crime envers moi?

CHRISTIAN.

Un crime!... non, Johann, c'est mon premier bienfait!... Johann, j'ai brisé sans pitié tous les obstacles qui ont pu se trouver entre moi et mon but... devant vous seul je m'arrête... et je vous supplie de vous écarter de mon chemin. Au nom du ciel, partez!...

PALMA.

Jamais!

* Christel, Palma, Christian, Franz.

CHRISTIAN.

Alors, Johann, n'accusez que vous de la mort qui vous attend. (Gertrude, guidée par la voix de Christian, s'approche de lui et lui saisit le bras. Christian se retourne avec effroi.) Gertrude!

SCÈNE VI

CHRISTEL, PALMA, CHRISTIAN, FRANZ, GERTRUDE, HERMANN*.

GERTRUDE, le reconnaissant.

Christian!

FRANZ, à Christian.

Ma mère!

CHRISTIAN.

Silence!

GERTRUDE.

C'est vous, Christian! Ce sont eux, dis Johann?... (Prenant la main de Johann.) Ah! c'est vous, messieurs, vous ici, sous des noms qui ne sont pas les vôtres!... Et il y a eu un crime de commis, et c'est mon fils Johann qu'on accuse!... Et tout innocent qu'il est, il ne s'est pas défendu!... Ah! je comprends tout, à présent!... Et vous le laissiez mourir!

CHRISTIAN.

Madame!...

GERTRUDE.

Ah! votre haine, cette fois, vous a mené trop loin! Si Dieu a permis cette rencontre entre nous deux, c'est qu'il est las de vous, c'est que l'heure de la justice est venue

* Hermann, Christel au fond, Palma, Gertrude, Christian, Franz.

pour cet enfant innocent. C'est moi qui vais délier tes lèvres, si fidèles au devoir, mon Johann! Ne crains plus rien.

CHRISTIAN.

Madame, taisez-vous!

PALMA.

Parlez, ma mère.

CHRISTIAN, avec force.

Gertrude, prenez garde à vos paroles.

GERTRUDE.

Que m'importe! Il me méprisera... mais il ne mourra pas!... Viens, mon Johann, viens que je t'embrasse... C'est peut-être la dernière fois que tu souffres un baiser de ta mère!

Elle l'embrasse.

CHRISTIAN.

Malheur!

GERTRUDE.

Oh! vous ne me faites plus peur!... En m'accablant d'une misère qui ne peut plus être surpassée, vous avez perdu sur moi tout empire. Écoute, Johann... cet homme n'est pas ton père!

PALMA.

Que dites-vous?

GERTRUDE.

Je t'ai trompé; car ton respect, mon enfant, était le seul bien qui me restât au monde, et je ne voulais pas le perdre... Oui, je t'ai trompé, pardonne-moi! cet homme n'est pas ton père! Il est un étranger pour toi! je te le jure sur mon salut éternel!... Tu vois qu'il ne me contredit pas!

PALMA, *avec force.*

Dieu tout-puissant!... il n'est pas mon père!... Depuis tant d'années j'ai supporté tous les outrages!... toutes les misères... Et j'allais souffrir une mort honteuse... pour lui... pour lui... Et il n'est pas mon père! Ah! Hermann, donne-moi ton épée!

Il saisit l'épée d'Hermann et se met en garde.

GERTRUDE.

Malheureuse, qu'ai-je fait!

Elle se trouve près d'Hermann et lui arrête le bras. Franz de son côte arrête son père, dont l'épée croise celle d'Hermann.

CHRISTIAN, *à Franz,*

Laissez, laissez, Franz!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE BARON D'ARNHEIM, DOMESTIQUES.

LE BARON, *à sa fille.*

Malheureuse!... (*Aux domestiques.*) Qu'on s'empare de cet homme.

PALMA, *au baron, jetant l'épée.*

Ah! monseigneur! monseigneur, vous êtes le bienvenu! Je vous ai dit qu'il me suffisait d'un mot pour me justifier : ce mot, le ciel permet enfin que je le prononce, monseigneur.

CHRISTIAN, *l'interrompant.*

Taisez-vous, Johann! ce serait la première action mauvaise de votre vie : enfant, je ne vous la laisserai pas commettre... Je sens qu'une volonté plus puissante que la

mienne nous a tous rassemblés ici... C'est bien! le moment est venu.

Il fait signe au baron d'éloigner ses domestiques, le baron se retourne vers eux et d'un geste les fait sortir.

LE BARON *.

Que voulez-vous dire?

GERTRUDE.

Oh! Dieu! encore cette voix!

CHRISTIAN.

Baron d'Arnheim, les deux rebelles italiens que vous attendiez sont morts. La main qui les a frappés est celle qui vous frappa vous-même il y a sept ans, et cette main, c'est la mienne!

LE BARON.

Quel est donc cet homme?

CHRISTIAN.

Cet homme, monseigneur, est celui que vous avez fait châtier lâchement comme un valet, quand il a osé vous demander compte de son honneur perdu, de sa vie brisée... Cet homme, vous croyiez, n'est-ce pas, que la honte l'avait tué? Eh bien! non! la honte l'a fait vivre pour se venger... et le voilà.

LE BARON.

Je ne puis comprendre... vous m'êtes inconnu.

CHRISTIAN, prenant violemment Gertrude par la main et l'amenant devant le baron **.

Et cette femme, vous est-elle inconnue aussi, dites?

LE BARON.

Je ne connais pas cette femme.

* Hermann, Palma, Gertrude ; le baron, Christian, Christel, Franz.

** Hermann, Palma, Gertrude, Christian, le baron, Christel à genoux, Franz.

CHRISTIAN.

Sa mémoire est donc plus fidèle que la vôtre, car elle a reconnu votre voix, et vous méconnaissez son visage, baron d'Arnheim, qui vous appeliez, à Prague, Wilhelm, duc d'Erstal !

LE BARON.

Gertrude !...

CHRISTIAN.

Il paraît, madame, que vous l'aimiez plus qu'il ne vous aimait, au moins...

PALMA.

Ma mère, que dit-il donc ?

GERTRUDE.

Wilhelm ! Christian ! n'ai-je pas assez souffert ? Oh ! grâce, pitié, devant mon fils !

CHRISTIAN.

Maître Palma, soyez mon juge maintenant !... Johann, pendant quinze ans je vous ai cru mon fils !... je vous ai élevé, aimé comme mon enfant. Un jour, une preuve qu'on n'a même pu contester, est venue me dire que ma tendresse s'était égarée... que j'avais, durant quinze ans, entendez-vous, serré dans mes bras l'enfant d'un étranger, le témoignage de ma honte.

PALMA.

Monsieur !

CHRISTIAN.

Comprenez-vous bien, Johann ?... on a, pendant toute sa vie, à force de patience, de courage, de vertu, conservé son nom honorable, conquis l'estime publique ; et cet édifice laborieux, cet ouvrage de toute une noble existence... voilà que la main d'une femme vicieuse et le souffle d'un

débauché le renversent en un moment... présent, avenir, tout s'écroule ! le passé même, car on doute de ses enfants.

PALMA.

O ma mère !

GERTRUDE, à gauche de Christian.

Grâce, Christian !

LE BARON, de l'autre côté.

Monsieur, grâce devant ma fille !

CHRISTIAN, se trouvant au milieu et les amenant sur le devant.

Osez-vous demander grâce devant cette œuvre de misère et d'infamie qui est la vôtre, et que Dieu déroule à cette heure sous vos yeux ? A qui demandez-vous grâce ? est-ce à moi qui, par votre faute, n'ai pu donner à mon fils que le pain de l'exil et de l'opprobre ? est-ce à lui, ombre misérable d'un homme qui n'aura pas vécu ? A qui demandez-vous grâce ? est-ce à ces enfants dont la vie douloureuse est couronnée par un amour criminel ? est-ce au frère ou à la sœur ?

CHRISTEL.

Mon Dieu ! mon Dieu !

CHRISTIAN.

Point de grâce, vous dis-je ! Si le ciel donnait plus souvent en spectacle aux épouses et aux mères des malheurs comme ceux-ci, les épouses et les mères se respecteraient mieux, et seraient mieux respectés ! Baron d'Arnheim, Dieu te maudit, Dieu est juste...

LE BARON.

Misérable !... tu lui rendras compte aujourd'hui de ta cruauté envers tous. (Allant au fond.) A moi ! à moi !

CHRISTIAN.

Tu lui rendras compte avant moi, Wilhelm d'Erstal !

(Il passe à droite, et tire un pistolet qu'il a sur lui.) Ce que j'ai commencé, je l'achève.

Il fait feu sur le baron.

PALMA, s'élançant devant le baron.

Malheureux !... Mon père ! Ah !

Il tombe frappé.

LE BARON, le soutenant.

Oh ! mon fils !

CHRISTEL, tombant à genoux près de Palma.

Mon frère !

FRANZ, à Christian.

Qu'avez-vous fait !

HERMANN.

Oh ! mon maître !...

Moment de silence.

GERTRUDE.

Qui a été frappé ? qui, au nom du ciel ?... Hermann, qui donc ? — Wilhelm, parlez-moi : mon fils ?

CHRISTIAN.

Il est mort. Soyez maudite de tous, femme adultère !... Soyez maudite !

PALMA, se soulevant.

Ma mère ! ma mère, moi, je vous pardonne.

Il retombe mort.

FIN DE PALMA.

LA VIEILLESSE
DE RICHELIEU

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la RÉPUBLIQUE.
le 2 novembre 1848.

COLLABORATEUR : PAUL BOCAGE.

PERSONNAGES

PERSONNAGES		ACTEURS.
LE DUC DE RICHELIEU (60 ans).	MM.	Bocage.
LE DUC DE FRONSAC, son fils (30 ans).		Leroux.
RENÉ (19 à 20 ans).		Delaunay.
M. CHATEAU D'ASNIÈRES, financier (40 ans).		Provost.
BLAISE, jardinier de la Chanoinesse.		Régnier.
REMY, valet de chambre du duc.		Mathien.
LA CHANOINESSE (32 ans).	Mmes	Mélingue.
FLORINE (20 ans).		Brohan.
MARIE DE VIERZON (17 ans).		Rebecca.
LOUISON, gouvernante.		Thénard.

Toutes les indications sont prises de droite et de gauche du spectateur.

LA VIEILLESSE DE RICHELIEU

ACTE PREMIER

Un salon de l'hôtel de Richelieu. — A gauche, une porte. — Au fond, une porte donnant sur une galerie, où l'on voit se promener un Suisse en grand uniforme. — Sur le devant de la scène, un fauteuil. — Au fond à gauche, une riche toilette.

SCÈNE PREMIÈRE

REMY, FLORINE, RENÉ.

Au lever du rideau, Remy range la toilette, Florine entre par le fond.

FLORINE.

Ah! mon bon monsieur Remy, faites-moi parler à Son Excellence, je vous en prie.

REMY.

Mademoiselle Florine veut-elle attendre que monsieur le duc soit levé, ou faut-il avertir monsieur le duc?

FLORINE, sèchement.

Merci, monsieur, je vais attendre.

Elle s'assied à droite.

RENÉ, entrant sans voir Florine.

Mon cher Remy... il faut que je voie Son Excellence sans retard.

REMY.

M. le maréchal se trouvant fatigué ce matin, n'est pas encore levé : veuillez attendre quelques instants avec mademoiselle.

Il sort. Florine est assise à droite. René s'assied à gauche.

FLORINE, à part.

Quel pauvre visage inquiet... Eh! mais, il n'est pas fort entreprenant dans le tête-à-tête. (René s'avançant tout à coup.) Ah! mon Dieu! le voilà qui entre en campagne! Qu'est-ce qu'il veut ?

RENÉ.

Madame.

FLORINE.

Mademoiselle Florine, de l'Opéra, monsieur.

RENÉ.

Mademoiselle, pardonnez mon indiscrétion, mais mon sort, ma liberté dépendent de l'audience que je sollicite de M. de Richelieu: un retard d'un instant peut me perdre, et j'éprouve en vous regardant, mademoiselle, la crainte bien naturelle... que le maréchal, s'il vous voit avant moi, ne...

FLORINE.

Pour abréger votre compliment, qui se terminerait en impertinence, c'est un tour de faveur que vous me demandez : vous voulez parler au duc avant moi... Mais, monsieur, cela est inutile.

RENÉ.

Inutile, mademoiselle ! mais...

FLORINE.

Inutile, monsieur... Comme nous venons demander à M. de Richelieu la même grâce l'un et l'autre... il importe peu qui de nous deux le verra d'abord.

RENÉ, étourdi.

La même grâce ! quoi ! mademoiselle, savez-vous donc ?...

FLORINE, se levant et descendant la scène.

Tout... Vous avez hier, à la sortie du bal masqué, insulté le duc de Fronsac, et vous craignez d'être envoyé à la Bastille ce matin, si M. de Richelieu ne parle pas pour vous à son fils. Vous ne voulez pas aller à la Bastille; moi, je ne veux pas que vous y alliez... vous voyez que nous nous entendons.

RENÉ.

Mais... au nom du ciel !... quel intérêt ?...

FLORINE.

Le vôtre, mon cher monsieur.

RENÉ.

Quoi ! c'est pour moi... pour moi ?... Excusez ma surprise... mais c'est la première fois que je vous vois, mademoiselle... mais vous ne me connaissez pas.

FLORINE.

Vous croyez cela ?... D'abord vous vous appelez René tout court. Vous avez été élevé, à Orléans, par un vieux précepteur, qui vous a tout appris excepté le nom de vos parents. Depuis deux ans que le pauvre homme est mort, vous avez été attaché par une protection inconnue à la maison de M. le maréchal de Richelieu. Vous venez d'être nommé guidon des gendarmes Dauphin. Vous avez

vingt ans... vous êtes amoureux, et vous ne savez pas de qui. Vous êtes un roman incarné... Est-ce assez pour établir mes titres à me dire de votre connaissance ?

RENÉ, avec chaleur.

Mais, puisque vous êtes si bien instruite, mademoiselle, vous devez connaître cette protectrice mystérieuse, celle que je poursuis depuis un an, qui m'écrit ces lettres si douces, si consolantes, auxquelles il ne m'est pas même permis de répondre !... Vous la connaissez... de grâce, son nom, mademoiselle, son nom ?

FLORINE.

Il ne s'agit pas de cela... Pensons d'abord à vous sauver de la Bastille.

RENÉ.

Non ! de grâce... Ayez pitié de moi, mademoiselle... songez combien ce mystère si prolongé est cruel ! songez que je n'ai eu dans ma vie que deux amours... et tous deux malheureux !

FLORINE.

Deux amours ! mais c'est un de trop, monsieur René... A vingt ans ! bon Dieu !

RENÉ.

A Orléans... il y a deux ans... j'aimais éperdument une jeune fille... qui m'aimait aussi : pauvre, sans nom, sans naissance avouée, je fus repoussé par ses parents, quand j'eus la folie de leur parler de mes sentiments... Je partis humilié et désespéré... Ce qu'elle devint, je l'ignore : mais, moi, je n'ai pu l'oublier, même dans ce nouvel amour...

FLORINE.

C'est aimable pour toutes les deux... Toutefois, monsieur, merci de votre confiance... je vous prouverai que je la mérite, en plaidant votre cause auprès du maréchal.

RENÉ, lui prenant la main.

Ah! mademoiselle, ne puis-je même savoir la cause de l'intérêt que vous me montrez? Je suis si peu habitué à trouver dans le monde... des amis... Je ne puis vous dire combien ce secours inattendu me touche... me pénètre!...

Il lui baise la main.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DUC DE RICHELIEU, en robe de chambre, il entre par la gauche.

RICHELIEU.

Eh bien! eh bien! qui est-ce qui chasse sur mes terres, là-bas?

FLORINE, bas, à René.

Sauvez-vous... comptez sur moi.

Il salue Richelieu et sort.

RICHELIEU, s'avançant.

Hé! c'est ce petit René! Comment! comment! mais je ne le croyais pas si usagé! Le petit drôle trouve à glaner où je n'ai pas encore fait moisson! (Il prend le menton de Florine.) Eh bien! cette vertu... mon enfant... n'est-ce pas... aujourd'hui que nous l'enterrons?

FLORINE.

Non, monseigneur... jamais elle ne s'est mieux portée.

RICHELIEU.

Ah çà! elle est donc d'une santé bien...

FLORINE.

Féroce, monseigneur... d'ailleurs, j'ai encore une grâce à vous demander.

RICHELIEU.

Je refuse.

FLORINE.

Mais, monseigneur...

RICHELIEU.

Je refuse. Tu me promènes... je te promènerai.

FLORINE.

Monseigneur, encore cette grâce...

RICHELIEU.

Point... en voilà vingt que je t'accorde... je ne t'en demande qu'une, et...

FLORINE.

Monseigneur, je vous supplie de m'écouter...

RICHELIEU.

Je ne t'écouterai pas! tu es un monstre d'ingratitude... Comment! tu m'arrives d'Italie, il y a dix-huit mois: tu veux débuter à l'Opéra en qualité de chanteuse... je remarque que tu avais la voix mauvaise... et la jambe belle... je te fais danseuse avec trois mille écus d'appointements... Je te mets dans la salle un régiment pour appuyer ton début, et quel régiment!... des hommes qui avaient pris Mahon!... tu as un succès diabolique... Depuis, il n'y a pas de faveurs dont je ne t'aie comblée... jusqu'à te livrer sans condition l'entrée secrète de mon pavillon... et tu ne t'humanises pas! La peste! ce sont des mœurs de sauvage que cela, ma toute belle!

FLORINE, *gaiement.*

Monseigneur, je vous requiers humblement...

RICHELIEU.

Mais enfin songe, mon enfant, que toute cette sagesse-là est un jeu de dupe. On sait que je te protège... On ne

croira jamais... Quand on est sage, c'est pour qu'on le croie : si on ne le croit pas... à quoi bon ?

FLORINE.

De grâce, monseigneur...

RICHELIEU.

Ecoute... je veux faire encore plus pour toi... mais j'espère qu'après cela nous règlerons, hé?... Je veux te donner quelque chose qui se porte beaucoup à l'Opéra cette année.

FLORINE.

Quoi donc ?

RICHELIEU.

Un mari... Oui, je veux te faire épouser trois cent mille livres de revenu.

FLORINE.

Qui s'appellent ?

RICHELIEU.

Trois cent mille livres de revenu ! cela s'appelle comme cela peut !... est-ce qu'on s'en informe ?... Cela s'appelle, par exemple, M. Château d'Asnières.

FLORINE.

M. Château ? Qui est-ce ?

RICHELIEU.

Oh ! rien... un bourgeois que j'ai, un de nos riches financiers... Comment ne connais-tu pas mon admirateur fanatique ? Eh mais ! cela fait la fable de la cour... C'est lui qui fait brûler, nuit et jour, je ne sais quoi devant ma statue qu'il a chez lui... C'est une manie... il me joue de petites niches galantes... comme de payer mes dettes à la sourdine... cela le ravit et moi aussi. En retour, je lui permets de me contempler un moment tous les jours... Je m'étonne qu'il ne soit pas ici... Comme il n'a rien, le

cher homme, qui ne soit à moi... tu comprends que... Enfin, je veux que tu sois sa femme!

FLORINE.

Monseigneur... je n'ai pas le loisir de m'occuper de mes affaires en ce moment... je...

RICHELIEU, l'interrompant.

Tu seras sa femme, te dis-je... Madame Château, parbleu! Vous ne vous êtes pas encore vus, il est vrai... mais il m'aime... toi, tu m'aimes aussi... c'est un mariage d'inclination.

FLORINE.

Mais, monseigneur, je ne vous aime pas.

RICHELIEU.

Allons! allons! et à qui diantre, en ce cas, en veulent les visites dont tu m'honores deux ou trois fois la semaine? Tu m'aimes, te dis-je, et puisque tu m'aimes, à quoi bon te... brider comme tu fais?

FLORINE, riant.

Monseigneur, je ne me bride point.

RICHELIEU.

Tu te brides!... ne voilà-t-il pas qu'elle s'en défend comme d'un meurtre?

FLORINE.

Monseigneur... une fois pour toutes... je vous déclare que je vous aime de tout mon cœur et avec tout le respect possible... mais jamais je ne vous aimerai... ni plus... ni autrement... (Appuyant.) Je ne le veux ni ne le puis... maintenant...

RICHELIEU.

Mais cela n'est pas naturel! il y a là-dessous un mystère.

FLORINE.

Peut-être! mais...

RICHELIEU, *réfléchissant.*

Attends... n'es-tu pas née à Gênes?

FLORINE.

En effet!...

RICHELIEU, *reculant.*

A Gênes?... mais j'y ai fait jadis un assez long séjour?... Diantre! est-ce que par mégarde tu serais... nous serions... car il ne faut pas se fourvoyer non plus...

FLORINE.

Non, monseigneur, non, monseigneur, ce n'est pas cela.

RICHELIEU, *se rapprochant.*

Alors tu m'aimes! cela crève les yeux!

FLORINE.

Mais... au nom du ciel... ma grâce!

RICHELIEU.

Comment! encore cette grâce... Est-ce que je ne te l'ai pas accordée?

FLORINE.

Si fait, monseigneur... mais il me reste à vous apprendre de quoi il s'agit... Hier soir, ou plutôt cette nuit...

Remy entre.

REMY.

Monseigneur, monsieur Château est en bas.

RICHELIEU, *à Florine.*

Parbleu! c'est notre homme! (*A Remy.*) Qu'il monte.

FLORINE.

Encore ma grâce différée!

RICHELIEU.

Point! tu parleras devant lui... tu le trouveras d'abord un peu prétentieux dans ce qu'il dit... tu te souviendras que c'est un parvenu tout vif... mais si tu m'aides, je gage qu'à nous deux nous pourrons en faire quelque chose.

REMY, annonçant.

Monsieur Château d'Asnières.

SCÈNE III

FLORINE, RICHELIEU, CHATEAU.

RICHELIEU.

Eh! arrivez donc monsieur Château... je faisais de vous à madame un portrait qui lui donnait des fureurs de vous voir!... Approchez, parbleu! un homme dont la santé est magnifique comme la vôtre, ne doit pas craindre de se présenter devant les dames...

CHATEAU, saluant.

Monsieur le maréchal! (Regardant Florine.) Toujours dans la compagnie des grâces.

RICHELIEU.

Hé! a-t-il le flair! n'a-t-il pas senti tout de suite qu'il y avait là quelque chose pour lui! Monsieur Château, il m'arrive un événement à faire dresser les cheveux sur la tête!

CHATEAU.

Je ne saurais deviner quoi, monsieur le duc?

RICHELIEU.

J'ai trouvé une femme cruelle, monsieur Château.

CHATEAU.

Ho! ho! monseigneur... impossible!

RICHELIEU.

Cela est si vrai que j'ai l'honneur de vous la présenter... mademoiselle Florine de l'Opéra... que vous n'êtes pas sans avoir aperçue dans quelque nuage, j'imagine... et vous allez juger si je vous aime...je veux qu'on dise : celle dont Richelieu avait été maltraité... monsieur Château en a triomphé d'emblée!

FLORINE, avec impatience.

Eh! Monseigneur!

CHATEAU.

Moi, monsieur le maréchal?

RICHELIEU.

D'emblée!... Ne m'avez-vous pas dit que vous en étiez amoureux, monsieur Château?

FLORINE.

De grâce!

CHATEAU, abasourdi.

Moi!

RICHELIEU.

Point de fausse honte, monsieur Château! Avouez tout, croyez-moi! Saisissez l'occasion!

CHATEAU.

Assurément, monseigneur, on ne saurait voir mademoiselle sans...

RICHELIEU.

Eh bien! épousez-la! qui est-ce qui vous en empêche? Est-ce que vous voudriez la séduire, monsieur Château?

CHATEAU.

Oh! Dieu m'en garde, monseigneur!

RICHELIEU.

En ce cas, il ne vous reste qu'à l'épouser... Cela est clair... Vous ne pouvez pas vous tirer de là.

CHATEAU, à part.

Cela me confond. Amoureux, moi!... Le maréchal n'est pas homme à s'y tromper. (Haut.) Mademoiselle, si j'osais compter...

FLORINE, vivement.

Comptez sur ce que voudrez, monsieur... quitte à décompter plus tard. Pour le moment, j'ai une grâce qui presse fort à obtenir de Son Excellence... Nous en reparlerons peut-être, monsieur.

CHATEAU, à part.

Peut-être! Oh! je l'aime déjà! Le maréchal avait raison. Quel homme, bon Dieu!

FLORINE.

Monseigneur! ma grâce!

RICHELIEU.

Mais, peste! je te l'ai accordée, ta grâce!

FLORINE.

Monseigneur, cela est grave : il s'agit d'une offense faite à M. le duc de Fronsac.

RICHELIEU, sérieux.

A Fronsac?... A mon fils? Comment?... Restez, monsieur Château.

FLORINE.

Cette nuit, à la sortie du bal masqué... M. René, ce jeune homme qui est à votre service, s'est pris de querelle avec M. de Fronsac... M. de Fronsac avait tort, monseigneur... mais, dans son emportement, M. René l'a sans doute traité un peu légèrement... Considérez, monsei-

gneur, que c'est un enfant; que, selon l'apparence, il n'avait pas reconnu M. de Fronsac... qu'il lui a fait toutes les excuses possibles.

RICHELIEU.

Eh bien! est-ce que Fronsac l'envoie à la Bastille, mon jeune guidon?

FLORINE.

Hélas! oui, monseigneur.

RICHELIEU.

A la bonne heure! car je l'y aurais envoyé, moi.

FLORINE.

Quoi! monseigneur!... après m'avoir promis...

RICHELIEU.

Mais permettez... ce n'est pas là une affaire de coulisses, mademoiselle Florine. C'est un outrage fait à notre famille... aux gens de quelque chose... Il faut réprimer cela... Voilà monsieur Château qui sera de mon sentiment...

CHATEAU.

Sans contredit, monseigneur. (A part.) Quel politique consommé!

RICHELIEU, continuant sa phrase.

Quoiqu'il soit lui-même fort désintéressé dans la question... ne datant que de M. son père tout au plus.

M. Château parait décontenancé.

FLORINE.

Monsieur le maréchal, j'attache un prix singulier à cette faveur.

RICHELIEU.

Ah çà!... ce petit René est donc le protégé de toutes les femmes de Paris! J'ai reçu je ne sais combien de lettres mystérieuses à son sujet... et toutes d'une écriture de femme... Je le pousse... espérant toujours qu'il m'en

reviendra quelque chose, et, ma foi, il ne m'en revient rien... j'en ai de l'humeur... Le petit vaurien ira à la Bastille... Il faudra bien que la fée mystérieuse se montre... que diable! Je veux bien jouer... mais je désire au moins connaître l'enjeu.

REMY, annonçant avec mystère.

Monseigneur....

RICHELIEU.

Qu'est-ce?

REMY.

C'est une dame voilée et masquée qui demande à entretenir un moment Son Excellence.

RICHELIEU.

Amène-la, mon enfant.... Eh bien! monsieur Château, vous voyez, j'ai soixante ans... on ne veut pas me laisser mourir en paix!

CHATEAU.

On sait trop, monsieur le maréchal, que Mars est immortel.

RICHELIEU, à Florine.

Hé! hé! ne t'ai-je pas dit qu'il ne tarissait point!... Cet homme-là était de taille à inventer la mythologie... si on lui en eût laissé le temps.

FLORINE.

Monseigneur, êtes-vous inexorable? Ce pauvre jeune homme...

RICHELIEU.

Quant à cela, ma toute belle... Hé! tiens! voici Fronsac... ce sont ses affaires.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRONSAC.

FRONSAC, du fond.

Mon père, je vous salue... (Descendant.) Je viens...

RICHELIEU.

Vous venez, monsieur, me demander deux choses... la première, c'est que je vous fasse hériter le plus tôt possible...

FRONSAC.

Ah! monsieur!

RICHELIEU.

Je vous la refuse... La seconde... c'est que je vous autorise à disposer du petit René... Je vous l'accorde.

FRONSAC.

Vous avez donc appris...

RICHELIEU.

Oui... oui... c'est bien. Songez seulement que la généro sité sied à un homme de votre nom... et au bout de cinq ou six mois, ou un an tout au plus... Enfin, dites-moi, Fronsac, avez-vous vu la belle qui est en bas?

FRONSAC.

Je l'ai entrevue dans sa chaise... Ah! monsieur, il me semble que vous oubliez fort vos engagements vis-à-vis de la faculté... Vous aviez promis d'enrayer.

RICHELIEU.

Enrayer, oui... mais... dételer, ah! non.

REMY, entrant.

Monseigneur...

RICHELIEU.

La voici.

La Chanoinesse, masquée et voilée, parait au fond. Richelieu lui offre la main et la conduit vers la porte de gauche. En passant près de Florine, la Chanoinesse lui serre la main, puis elle sort par la gauche avec le maréchal.

SCÈNE V

FLORINE, FRONSAC, CHATEAU.

CHATEAU, dans l'extase.

Quel homme que monsieur votre père, monsieur le duc!

FRONSAC, qui avait suivi du regard la dame voilée.

Ah! votre serviteur, monsieur Château!... Je ne vous avais pas aperçu!... Dites-moi, Florine, vous connaissez donc cette princesse?

FLORINE.

Il y a apparence qu'elle me connaît... je n'en sais pas davantage... Monsieur le duc, est-il possible que vous gardiez rancune à M. René, un enfant?

FRONSAC.

Ho! ho! il paraît que le drôle a, par-dessus compte, l'inconvénient d'être mon rival auprès de vous, mon infante?

FLORINE.

Nullement... Mais si vous avez la cruauté de faire enfermer ce jeune homme, je prendrai de vous une petite opinion, monsieur le duc.

FRONSAC.

Holà! hé! qu'est-ce?

FLORINE.

Sérieusement, monsieur le duc, pouvez-vous en vouloir à cet enfant pour une vivacité?... pour une méprise?...

FRONSAC.

Je ne lui en veux point... Qu'est-ce que cela me fait, ce petit bonhomme?

CHATEAU.

Généreux... comme le héros lui-même.

FRONSAC.

Seulement, je l'envoie passer un an ou deux à la Bastille... afin que la canaille ne prenne pas exemple de lui pour s'oublier vis-à-vis des honnêtes gens.

CHATEAU, à part.

Politique... comme son père.

FRONSAC.

Eh! vertudieu! je ne suis pas un ogre, moi, mais j'entends qu'on se tienne à sa place... chacun dans sa chacunière. Voilà M. Château, qui est déjà quelque chose cependant, un riche financier... comme qui dirait un quart de noble... Eh bien! il ne viendrait pour cela me manger dans la main : il a raison... il sait que Fronsac et Château cela fait deux... Mon Dieu! si tous les bourgeois étaient de son naturel... et il y en a pas mal, Dieu merci!... cela serait charmant... le monde irait tout seul et toujours de même à perpétuité!... Mais quant à ces petites gens qui s'avisent de vouloir exister pour leur compte... Morbleu! on est bien forcé de leur donner sur les doigts... Que deviendraient nos arbres, toute belle, si on ne les échenillait de temps en temps?

FLORINE.

Hé! je me moque de vos arbres! monsieur le duc... je ne veux pas, moi Florine, entendez-vous... je ne veux pas que monsieur René aille à la Bastille.

FRONSAC, coquetant.

Tu ne veux pas, toi... tu ne veux pas, toi! hé! danses-tu ce soir dans *Zémire ?*

FLORINE.

Monsieur le duc, déchirez cette lettre de cachet, et je danserai pour vous mon pas des nuages!

FRONSAC.

Le pas des nuages! Aïe! je suis pris... Mais n'est-ce pas ton protégé, cela? Eh bien! s'il est accommodant, je ne dis pas... je ne suis pas un ogre...

SCÈNE VI

RENÉ, FLORINE, CHATEAU, FRONSAC.

RENÉ, saluant.

Monsieur le duc. (Bas, à Florine.) Eh bien! mademoiselle ?

FLORINE.

Eh bien! monsieur, il me semble que l'orage s'apaise... n'est-ce pas, monsieur le duc?

FRONSAC.

Qu'il me fasse des excuses convenables, et nous verrons.

FLORINE, suppliant le jeune homme.

Monsieur René!

CHATEAU.

Monsieur, vous le devez...

RENÉ.

Mais j'ai déjà eu l'honneur, monsieur le duc, de vous exprimer le vif regret que j'éprouve de mon emportement ; les bons offices dont me comble monsieur le maréchal de Richelieu m'obligent, envers tout ce qui lui tient, à un respect dont je suis inconsolable, monsieur le duc, de m'être écarté envers vous.

FRONSAC.

Est-ce tout? Voilà des excuses qui pourraient être bonnes entre égaux, monsieur...

RENÉ.

J'éprouve à vous les faire, monsieur le duc, autant de confusion que si j'avais l'honneur d'être votre égal.

FRONSAC, pirouettant sur ses talons, et apercevant dans la galerie un exempt et des gardes.

Ma foi! voici monsieur qui arrive à propos pour vous montrer le cas que j'en fais.

Il s'assied, et l'Exempt paraît au fond.

FLORINE.

Mais que faut-il de plus, monsieur le duc?

FRONSAC.

Qu'il avoue que sa conduite a été d'un fat, voilà tout.

RENÉ, ému.

Monseigneur, j'aime mieux renoncer à votre bienveillance qu'à votre estime. (A Florine.) Adieu, mademoiselle, et merci... (Bas.) Dites-lui, puisque vous le connaissez... que je suis heureux de souffrir pour elle, et. .

FRONSAC, toujours assis.

A-t-on fini de s'attendrir là-bas? Monsieur l'Exempt, faites votre office.

L'Exempt fait un pas quand Richelieu rentre donnant la main à la dame voilée. — Moment de silence.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RICHELIEU.

RICHELIEU, à l'Exempt sur la porte.

Monsieur, retirez-vous... je me porte caution pour ce jeune homme.

L'Exempt salue et se retire, ainsi que les gardes. Mouvement de surprise. — Richelieu reconduit la dame voilée, jusqu'au fond en dehors, et la salue.

FLORINE.

Ah!

CHATEAU.

Toujours lui !... Quel homme, mademoiselle!

FLORINE.

Monsieur Château, je vous permets de baiser ma main.

CHATEAU, à part, après avoir baisé la main de Florine.

Le maréchal m'avait pénétré... J'en étais fou... à mon insu.

FRONSAC, à Richelieu qui redescend la scène.

Il me semblait, monsieur, que vous aviez mis ce jeune homme à ma disposition.

RICHELIEU.

Et je ne prétends pas vous retirer ma parole, monsieur... Seulement... je me joins à Florine pour solliciter la grâce de René. C'est un enfant qui m'est attaché, je crois. De mon côté, soit curiosité, soit habitude de protection, j'ai pris pour lui de l'amitié... Bref... je vous demande sa grâce.

René passe devant Florine et Château, saisit la main de Richelieu qu'il baise et retourne à sa place.

FRONSAC.

Mon père, après une offense publique, je manquerais à ce que je me dois...

RICHELIEU.

Vous me refusez?... Mon pauvre René, tu iras donc à la Bastille... Eh bien! cela te mettra de pair avec nous autres... tu y trouveras, d'ailleurs, galante compagnie, de grands noms... parbleu! messieurs de Guiche, de Crillon... de Fronsac!

FRONSAC.

Moi... mon père!

RICHELIEU.

Sans doute, vous! (Riant.) Fronsac, vous demanderez ma chambre!

FRONSAC.

Mais pour quelle faute?... Qu'y m'y enverra?

RICHELIEU, sérieux.

Moi... Pour quelle faute?... pour avoir manqué à votre nom... au mien, monsieur. Cette dame qui sort d'ici est celle que vous avez insultée cette nuit. Elle venait me demander justice... (Mouvement de Fronsac.) Pas un mot... Vous l'avez suivie au sortir du bal, vous avez voulu lui arracher son masque... et c'est en la défendant contre vos gentillesses que René vous a offensé... Vous irez avec lui à la Bastille... ou il n'ira pas, choisissez.

FRONSAC, riant de mauvaise grâce.

Ma foi, mon père, réflexion faite, la Bastille ne me revient point. Nous sommes brouillés, elle et moi, depuis que j'y ai passé une nuit dans la compagnie d'un notaire.

RICHELIEU.

René, remerciez M. de Fronsac.

Fronsac reçoit avec hauteur le salut de René.

RICHELIEU, à Fronsac.

Et vous, monsieur, remerciez René. (Fronsac, dépité, s'incline légèrement.) Maintenant, voilà Florine qui va nous dire à M. Château et à moi... (M. Château fait un geste de confusion.) je veux dire à moi et à M. Château...

FLORINE.

Quoi! monsieur le maréchal?

RICHELIEU.

Tu vas me dire, ma charmante, le nom, la demeure et la condition de l'inconnue voilée.

FLORINE.

Je ne la connais pas. Votre servante, monseigneur.

Elle sort par le fond.

SCÈNE VIII

RENÉ, CHATEAU, RICHELIEU, FRONSAC.

RICHELIEU.

Parbleu! voilà du singulier, messieurs! Florine discrète!... ou je me trompe fort, ou nous allons voir tout à l'heure quelque chose d'horrible!... il va sourdre une rosière quelque part... Mais voyons, messieurs, il faut approfondir cela... Cette dame, qui connaît Florine... qui va au bal masqué... et qui en fin de compte demeure dans une espèce de couvent...

CHATEAU, riant.

Dans un couvent!... souffrez que j'en rie à mon aise, monsieur le maréchal.

RICHELIEU.

Riez, monsieur Château... Ne m'avez-vous pas dit dans un couvent, Fronsac?

FRONSAC.

Mieux que cela, monsieur. Vous savez cette mystérieuse maison, cette thébaïde murée, grillée et fortifiée, qui se trouve près de l'Arsenal, à droite... qu'on appelle l'Ermitage de l'Arsenal...

CHATEAU, *très sérieux tout à coup.*

Juste ciel! mais c'est dans cette maison que ma nièce achève son éducation!...

RICHELIEU.

C'est cela! c'est la nièce de M. Château.

CHATEAU.

Si je le croyais!...

RICHELIEU.

Bon! bon! quand elle serait un peu gaillarde comme son oncle... Au reste, vous devez vous tromper, monsieur Château... car cette maison, cette thébaïde, dont parle M. de Fronsac, n'est ni un couvent ni un pensionnat... elle sert simplement de retraite à une femme de beaucoup de vertu et d'esprit... à ce qu'on dit... car la cour en parle... sans l'avoir jamais vue... quoiqu'elle passe pour être l'amie particulière de Mesdames.

CHATEAU.

Justement... c'est madame la chanoinesse de Reuilly, monseigneur.

RICHELIEU.

Eh bien, est-ce que c'est votre nièce, cette chanoinesse?

CHATEAU.

Non, monseigneur... mais ma nièce demeure avec elle.

RICHELIEU.

Mais ce n'est pas possible, Château, vous vous trompez de porte. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir... Mon oncle, monsieur le cardinal de Noailles, qui demeure à côté, est le directeur de cette édifiante personne... Il me disait encore hier qu'elle vivait dans une solitude absolue entre ses livres et son jardin. Le roi lui a offert en vain la surintendance de la maison de Saint-Cyr. Elle a dit qu'elle n'avait pas trop de tout son temps pour travailler à son propre salut. Eh bien, il paraît qu'elle n'y travaille que le jour à son salut... et que, la nuit venue, elle débâtit.

CHATEAU.

J'ai l'honneur de répéter à monsieur le maréchal que c'est elle-même qui fait l'éducation de ma nièce.

RICHELIEU.

Impossible, encore une fois... Expliquez-vous?

CHATEAU.

Il y a un an, je reçus la visite de cette dame, dont la beauté m'éblouit d'abord.

RICHELIEU.

Ah! elle est belle?

CHATEAU.

Un port de déesse, monseigneur.

RICHELIEU.

Je gage que vous lui fîtes un méchant parti, monsieur Château?

CHATEAU.

Je n'en eus même pas la pensée, monsieur le maréchal, tant elle m'inspira de respect.

RICHELIEU.

Et elle vous demanda votre nièce?

CHATEAU.

Oui, monseigneur... de plus elle me remit une lettre de la propre main de madame Louise... la pieuse fille du roi...

RICHELIEU.

Et cette lettre?

CHATEAU.

Cette lettre... que j'ai gardée... m'engageait à céder au désir de madame la chanoinesse. Je ne pouvais, je ne devais pas hésiter.

RICHELIEU.

Voyons, messieurs, qu'est-ce que cela signifie ? Y comprenez-vous quelque chose?

FRONSAC.

Je comprends seulement que l'inconnue du bal est ou la chanoinesse, ou la nièce de M. Château... car je suis parbleu bien certain de l'avoir vue se faufiler dans l'Ermitage... et puisqu'elles en sont les seules habitantes...

RICHELIEU.

Mais, j'y pense... René doit connaître celle dont il a si chaudement pris la défense?

RENÉ.

Hélas! non... Monseigneur, je ne l'ai vue que masquée.

RICHELIEU, croisant les bras et toisant d'un air de pitié Fronsac et René.

Comment! vive Dieu! vous êtes là deux jeunes gens épris de la même beauté depuis des mois... et, à vous deux, voilà tout le chemin que vous avez fait!... C'est une honte pour ma maison! Çà, Remy! (Remy entre du fond.) Un habit.

Il sort par la porte de gauche.

FRONSAC.

Qu'allez-vous faire, monseigneur?

RICHELIEU.

J'ai soixante ans, mon fils... mais sachez que j'ai encore

le jarret assez bon pour escalader une muraille... quand il y a derrière une garnison ennemie... ou simplement une belle personne voilée.

FRONSAC, riant.

Soit, monseigneur... mais vous me permettrez de profiter de l'avertissement pour essayer de vous prévenir dans la place... ou tout au moins de vous en barrer l'entrée.

RICHELIEU.

Monsieur... je vous donne carte blanche! et à vous aussi, René...

RENÉ, souriant.

Ah! merci, monseigneur, car je serais mort plutôt que de vous manquer de respect... et vous vous attaquez à la plus chère, à l'unique espérance de ma vie.

RICHELIEU.

Bien! bien! jeune cœur! Cela passera... En attendant, unissez-vous tous deux: mettez-vous chacun d'un côté de la porte... Allez, mes amis.

Il va s'asseoir à sa toilette qui est au fond, à gauche, prend une petite glace et arrange sa coiffure.

FRONSAC.

Mon père, je vous jure que je vais échelonner mes mousquetaires tout autour de l'Ermitage.

RICHELIEU.

Echelonnez, Fronsac, échelonnez... Si vous m'en croyez, vous ferez venir du canon!

CHATEAU.

Mais, monsieur le maréchal, si, par hasard, c'était ma nièce?

RICHELIEU.

Est-elle jolie, votre nièce?

CHATEAU.

Des plus agréables, monseigneur.

RICHELIEU.

Ma foi, en ce cas, allez vous échelonner aussi!... Allez, allez, messieurs!... car, en vérité, si nous partons en même temps, je vous vole comme dans un bois!

FRONSAC et RENÉ, *sortant avec précipitation.*

Soit... à l'Ermitage de l'Arsenal.

CHATEAU.

A l'Ermitage de l'Arsenal!

Il sort.

RICHELIEU.

Bonne chance, messieurs! (*A Remy qui entre avec l'habit.*) Quelle heure est-il, Remy?

REMY.

Deux heures, monsieur le maréchal.

RICHELIEU, *assis.*

Bon! apporte-moi un autre habit! j'ai déjà vu celui-là quelque part... Voyons... il faut être bon prince... Je leur donne jusqu'à deux heures et demie... et puis après cela... ma foi! gare!

ACTE DEUXIÈME

Un jardin ; plates-bandes et massifs d'arbres ; hautes murailles dans le fond. — A droite, un pavillon dont la façade est un peu en retour vers la droite ; au pavillon, une porte avec trois ou quatre marches ; fenêtre à balcon, face au public. — A gauche, sur l'avant-scène, un banc de jardin ; près du pavillon, une chaise de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISON, assise et lisant. MARIE travaille, BLAISE, jardinier, écoute appuyé sur sa fourche. (Louison et Marie sont sur le banc du jardin).

LOUISON, lisant :

« Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque : Vous avez charmé la déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie vous ont tiré ; par là vous n'avez fait qu'enflammer davantage son cœur, et que vous préparer une dangereuse captivité ; elle s'était engagée à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler longtemps sans rien dire... »

BLAISE.

Ah ! c'est bien vrai, ça, par exemple !

LOUISON.

Est-ce qu'on vous demande votre avis, à vous, mal-appris ?

BLAISE.

Mais, dame Louison, je ne lui en veux pas pour cela, à votre déesse. Qu'elle cause!... qu'elle bavarde!... elle fait bien, sans ça elle s'ennuierait dans son île. C'est comme moi dans l'Ermitage. Je me fais la conversation à moi-même, je cause pour causer, je parle à mes choux, je leur dis : Bonjour, mes enfants, bonjour Blaise, que je fais, comme s'ils me répondaient... Ça va bien, ce matin; ça ne va pas mal, et toi, mon garçon... Mais, tout de même, mes enfants, vous êtes bien honnêtes... Il n'y a pas de mal, quoi! il n'y a pas de mal!

MARIE.

Pauvre Blaise!

LOUISON.

Qu'est-ce que vous faites-là? Pourquoi n'êtes-vous pas à votre ouvrage?

BLAISE.

Je ne travaille pas aujourd'hui, c'est fête.

LOUISON.

C'est fète? Quelle fète?

BLAISE.

La mienne, Saint-Blaise. Je me suis dit : Je m'en vais me régaler à ne rien faire. C'est ce que je fais.

Il pose sa fourche contre un arbre près du banc.

LOUISON.

C'est ce que vous faites toute la semaine, paresseux.

MARIE quitte son ouvrage et descend la scene à droite.

Voyons, ne le grondez pas, dame Louison, puisque c'est sa fête. Si j'avais su cela, mon ami Blaise, je vous aurais donné un bouquet.

Il descend la scène et se trouve au milieu.

BLAISE.

Ah! mademoiselle Marie, je n'ai qu'à vous mirer, et v'là le bouquet!

MARIE.

C'est un joli compliment, cela, Blaise ; voilà un petit écu pour vous payer de la peine que vous avez eue à le trouver.

BLAISE.

Ah! je n'ai pas eu de peine, mademoiselle; mais puisque vous êtes si bonne, vous devriez bien demander pour moi à madame la chanoinesse la permission de sortir quelquefois de l'Ermitage.

LOUISON.

Ne l'écoutez pas, mademoiselle.

MARIE.

Vous vous ennuyez donc, Blaise?

BLAISE.

Si je m'ennuie, mademoiselle! mais j'ai quelquefois envie de me jeter la tête la première dans le bassin qui est là!

MARIE.

Ah! mon Dieu!

BLAISE.

Il n'y a qu'un an que vous êtes ici, vous, mam'selle; il y en a plus de quatre que j'y suis, moi, et sans jamais être allé plus loin que le bout de la rue. C'est l'ordre de madame la chanoinesse, et il faut bien lui obéir, puisque c'est elle qui m'a sauvé de la misère, et qui donne du pain à mes parents; dame! elle est bonne, mais elle est trop sévère; ne jamais sortir, c'est bon pour des moines; mais moi, je ne suis pas un moine, je suis un homme.

LOUISON, l'interrompant vivement, à demi-voix.

Silence, malheureux!

BLAISE, *à demi-voix.*

Il n'y a pas de silence, malheureux! Je suis un homme, quoi!... (*Haut.*) Ah! mademoiselle Marie, si je pouvais seulement me promener tout un jour dans Paris! Je n'ai jamais vu Paris, moi.

MARIE.

Pauvre garçon!

BLAISE.

Et puis, c'est que j'ai un rêve, voyez-vous... j'ai une idée qui ne me lâche ni le jour ni la nuit, qui me fera mourir si je n'y arrive pas...

MARIE.

Et qu'est-ce que c'est?

LOUISON, *inquiète.*

Chut!

BLAISE.

Il n'y a pas de chut!

MARIE.

Voyons, qu'est-ce?

BLAISE, *avec énergie.*

Je voudrais voir Montmartre! oh! Montmartre.

MARIE.

Eh bien, vous verrez Montmartre, mon ami Blaise.

BLAISE.

Vrai! mam'selle!

MARIE.

Je vous le promets.

BLAISE.

Ah! je m'en vais travailler de bon cœur à présent...

On sonne.

LOUISON.

Allez ouvrir, Blaise; c'est probablement madame la chanoinesse qui revient...

BLAISE.

Ah! Montmartre! je te verrai donc enfin!

Il sort en courant à gauche.

SCÈNE II

LOUISON, MARIE.

LOUISON.

Vous êtes trop bonne pour ce paresseux-là, mademoiselle.

MARIE.

Il m'amuse; et puis, dame Louison, n'ai-je pas de mon côté mes ennuis et mes chagrins?

LOUISON.

Vous, des ennuis! des chagrins! et que ne les confiez-vous à madame, ils seraient bientôt passés!

MARIE.

Je ne les lui cache pas, dame Louison, et elle m'écoute avec sa bonté ordinaire, elle me dit d'espérer; mais comment veux-tu que j'espère, dis-moi, quand je ne sais pas même s'il est mort ou vivant?

LOUISON.

Mort ou vivant? Mais monsieur votre oncle paraît jouir d'une belle santé.

MARIE.

Mon oncle! il s'agit bien de lui!

CHATEAU, *à la cantonade.*

Assez bien, mon garçon, ou plutôt, non, cela ne va pas bien ; c'est-à-dire je n'en sais rien.

MARIE.

Mais, c'est mon oncle ?

Entrent M. Château et Blaise.

SCÈNE III

LOUISON, CHATEAU, BLAISE, MARIE.

MARIE.

Bonjour, mon oncle !

CHATEAU, *l'embrassant.*

Bonjour, mademoiselle ma nièce. madame la chanoinesse est donc sortie, dame Louison ?

LOUISON.

Depuis ce matin, monsieur.

CHATEAU.

Et où pensez-vous qu'elle soit ?

LOUISON.

Mais probablement chez monseigneur le cardinal de Noailles ; car elle nous a dit de lui envoyer sa chaise chez Son Eminence.

CHATEAU.

C'est près d'ici ; je vais y courir. Dites-moi, dame Louison, ne pourrais-je pas emmener ma nièce avec moi ?

LOUISON.

Eh ! monsieur, vous savez bien ce qui est convenu avec madame la chanoinesse.

CHATEAU.

Sans doute; mais il y a des circonstances, il y a des considérations, dame Louison, qui font que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

BLAISE.

Ça, c'est vrai.

CHATEAU, le poussant.

Est-ce que je te parle, à toi? Approchez, ma nièce; faites bien attention à ce que je vais vous dire... (Il la regarde fixement.) Comment vous portez-vous?

MARIE, riant.

Mais, pas mal, mon oncle, je vous remercie.

CHATEAU.

Hon! Comment avez-vous dormi la nuit passée?

MARIE.

Fort bien, mon oncle.

CHATEAU.

Hon! à quelle heure êtes-vous rentrée?

MARIE.

Comment, rentrée? Il faudrait d'abord que je fusse sortie.

CHATEAU.

Hon!... (A part.) Elle est bien fine si elle me trompe! (Haut.) C'est bien, mademoiselle. Puisqu'il m'est impossible de vous emmener, entrez là, et n'en sortez pas jusqu'à mon retour.

MARIE.

Oui, mon oncle. (Elle monte le perron du pavillon.) Mais qu'est-ce donc qui se passe, mon Dieu!...

Elle entre dans le pavillon.

SCÈNE IV

LOUISON, CHATEAU, BLAISE.

LOUISON.

Pourquoi donc enfermer cette pauvre petite, monsieur?

CHATEAU.

Prudence est mère de sûreté, dame Louison; derrière la croix se tient le diable. Je suis passablement inquiet, dame Louison.

LOUISON.

Inquiet?

CHATEAU.

Au reste, il n'y a point de danger si vous êtes fidèles, si vous ne vous laissez pas corrompre, si vous ne laissez pénétrer ici aucun étranger.

LOUISON.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur? est-ce qu'il va venir des voleurs?

CHATEAU.

Peut-être! Mes amis, soyez fidèles, ou vous êtes perdus. Moi, je cours rejoindre votre maîtresse, et je la ramène.

LOUISON.

Ah! mon Dieu!... attendez... monsieur, je vais vous ouvrir la petite porte du potager, cela vous abrégera la route de moitié.

CHATEAU.

Vite, vite, ma bonne dame; et toi, mon garçon, ne t'endors pas.

BLAISE.

Non, monsieur.

Château et Louison sortent à droite.

SCÈNE V

BLAISE, seul, puis LOUISON.

BLAISE.

Eh ben! je m'en doutais, moi, qu'il y avait des malfaiteurs sous jeu... Ce matin encore, j'ai vu des pas le long du mur jusqu'à la porte du pavillon de madame, et ce n'est pas la première fois, non, et même que j'ai cru entendre un petit trottinement la nuit passée, et que pour moins de rien je me serais levé, si je n'avais pas craint la fraîche... (On sonne.) Ah! les v'là, dame Louison!

LOUISON, accourant.

Quoi?

On sonne de nouveau.

BLAISE.

Les v'là!... Je n'ouvre pas!

LOUISON.

Et si c'est madame! poltron!

BLAISE.

Tiens, au fait! si c'est madame!

LOUISON.

Regardez par le guichet avant d'ouvrir.

BLAISE, s'éloignant.

Oui, oui, je m'en vais regarder par le guichet. (Il fait quelques pas, puis revient.) Et si n'est pas madame?... Tiens, au fait, je le verrai bien, puisque je vais regarder par le guichet.

Il s'éloigne en parlant.

LOUISON, seule.

Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il a?... Il devient maniaque comme un vieux garçon.

BLAISE, hors de vue.

C'est elle! c'est madame la chanoinesse!

LOUISON.

Ah! Dieu soit loué!

BLAISE, hors de vue.

Entrez, madame; par ici, vous autres, par ici.

Paraît la chaise de la chanoinesse, que Fronsac, vêtu en homme de peine, porte par devant, et René par derrière.

SCÈNE VI

LOUISON, BLAISE, FRONSAC, RENÉ, puis RICHELIEU.

LOUISON.

Ah! madame, que vous faites bien d'arriver!

BLAISE.

Ah! oui, madame, monsieur Château sort d'ici, il dit qu'il doit venir des malfaiteurs.

FRONSAC, posant la chaise.

Ouf! je suis curieux de savoir ce que mon père pensera de ce tour-ci.

RENÉ, descendant la scène.

Dieu merci, j'arrive le premier, et Fronsac ne se doute pas... Monsieur de Fronsac!...

FRONSAC.

Vous ici!

RENÉ.

Allons, je vois que nous avons eu la même idée.

FRONSAC.

Silence, monsieur! débarrassons-nous d'abord de la chanoinesse, nous verrons ensuite!

BLAISE, ouvrant la porte de la chaise.

Oui, madame, monsieur Château... Ah!...

Richelieu sort de la chaise. Tous poussent un cri.

RICHELIEU.

Merci, camarades, merci de la peine. Rassurez-vous, mes bonnes gens, rassurez-vous. Vous voyez bien que je viens de la part de votre maîtresse, puisqu'elle m'a prêté sa chaise. (A Blaise.) Tu disais, mon garçon, que M. Château était venu vous avertir que des malfaiteurs...

LOUISON.

Devaient s'introduire ici, oui, monseigneur.

RICHELIEU.

Précisément, madame la chanoinesse m'envoie pour vous prêter main-forte. Soyez tranquilles; maintenant que je suis dans la place, je vous garantis qu'ils n'y entreront pas. Vous n'êtes pas gens à vous laisser corrompre?

LOUISON.

Ah! non, monseigneur; monsieur Château nous a bien recommandé d'être fidèles.

RICHELIEU, leur donnant à chacun une bourse.

Très bien! alors, prenez ceci.

LOUISON et BLAISE.

Mais, monseigneur...

RICHELIEU.

C'est pour récompenser votre fidélité. Voici deux compagnons qui vous aideront à faire bonne garde. Je vais leur donner mes instructions.

BLAISE, à Louison.

Ce n'est pas un voleur, toujours.

RICHELIEU, prenant à part Fronsac et René.

Vous voyez que je suis généreux, messieurs, je vous garde. Respect aux vaincus.

FRONSAC.

Comment, mon père, c'était vous?

RICHELIEU.

Très probablement.

RENÉ.

Mais de grâce, comment avez-vous pu, monseigneur?...

RICHELIEU.

Rien de plus simple... La chaise de la chanoinesse était dans l'antichambre du cardinal, je me suis mis dedans... voilà tout... Les porteurs ont descendu la chaise jusqu'à ce couloir obscur où vous les avez relayés. Les drôles ont reçu de trois côtés... Ce peuple a de l'esprit vraiment... Comme vous êtes mis, mon pauvre Fronsac! vrai, vous n'avez pas l'air de quelqu'un... A présent, il ne nous reste qu'à faire de notre mieux chacun de notre côté. Allons, rangez cette chaise. (A Blaise.) Mon ami, vous placerez ces deux hommes en sentinelle aux endroits les plus faibles de la place... puis, vous les ferez rafraîchir, car ce n'est pas léger cette chaise, n'est-ce pas, mes braves?

Après avoir remis la chaise au fond, Fronsac, René et Blaise sortent à gauche.

SCÈNE VII

RICHELIEU, LOUISON.

RICHELIEU.

Quant à vous, ma chère dame... dame?...

LOUISON.

Louison, monseigneur.

RICHELIEU

Ah! c'est bien vous... Eh bien, ma chère dame Louison, vous allez vous rendre en toute hâte près de votre maîtresse, chez M. le cardinal de Noailles... Vous comprenez, se trouvant mal dans une maison où il n'y a pas une seule femme...

LOUISON.

Elle s'est trouvée mal, monseigneur?

RICHELIEU.

Jugez donc, en apprenant l'horrible complot!

LOUISON.

L'horrible complot! O mon Dieu! qu'est-ce donc qui a le cœur de comploter contre ma bonne maîtresse?

RICHELIEU.

Ne m'en parlez pas, ma pas, ma pauvre Louison, il y a des gens qui ne respectent rien... Voyons, partez, partez.

LOUISON.

Oui, monseigneur. (Elle ferme la porte du pavillon et emporte la clef.) Je ne sais pas pourquoi, mais je me méfie... J'y cours, monseigneur.

RICHELIEU.

Au moins, ayez bien soin de refermer la porte.

LOUISON.

Oui, monseigneur.

Elle sort à droite.

SCÈNE VIII

RICHELIEU seul, puis MARIE.

RICHELIEU.

La chanoinesse est encore chez le cardinal, cela nous donne un peu de temps. Au reste, je ne sors plus d'ici que maître de son secret. La complication de la nièce à Château achève de m'intriguer sur le compte de cette sournoise chanoinesse; il faut qu'il y ait au fond de tout cela quelque étrange mystère d'amour ou de haine. La chanoinesse doit être un démon ou un ange : si c'est un démon, je tâcherai de lui couper les griffes; si c'est un ange, eh bien, on essayera de lui couper les ailes... Il s'agit d'abord de savoir si c'est elle qui va au bal, ou bien si c'est la petite nièce. La vieille a emporté la clef du pavillon, c'est que l'enfant est là; il faut que je lui parle... (Il frappe à la porte avec sa canne.) Rien!... (Il frappe une seconde fois.) Rien! ma foi! cassons les vitres! (Il monte sur une chaise du jardin et casse une vitre d'un coup de canne. On entend un cri. Marie entr'ouvre la fenêtre tout doucement.) La voici qui se hasarde; mais elle est charmante!

MARIE, après avoir regardé Richelieu, pousse un second cri, puis elle s'avance sur le balcon avec curiosité.

Tiens! tiens!... c'est singulier...

RICHELIEU.

Pardon, mademoiselle, je vous ai un peu effrayée...

MARIE.

Oui, un peu d'abord; j'ai cru que c'était des voleurs, mais je suis toute rassurée.

RICHELIEU.

Si elle me connaissait, elle le serait moins.

MARIE.

Bonjour, monsieur de Richelieu.

RICHELIEU, *stupéfait.*

Comment! est-ce qu'elle est sorcière?

MARIE.

Bonjour, monsieur le duc de Richelieu.

RICHELIEU.

Bonjour, bonjour... mademoiselle Château.

MARIE.

Marie de Vierzon, monseigneur.

RICHELIEU.

La nièce de M. Château?

MARIE.

Pour vous servir, monseigneur.

RICHELIEU.

Et par quel précieux miracle, ma belle enfant, ai-je l'honneur d'être connu de vous?

MARIE.

Et par quel précieux miracle, monsieur le duc, ai-je l'honneur de vous voir ici?

RICHELIEU.

Elle m'interroge! Nous sommes bien loin l'un de l'autre, mademoiselle, pour échanger des confidences.

MARIE.

Eh bien, rapprochons-nous!

RICHELIEU.

Elle me confond... Mais, mademoiselle Marie, la clef est enlevée. Vous êtes enfermée dans le pavillon.

MARIE.

Pardon, monseigneur! c'est vous qui êtes enfermé dans le jardin. Vous ne pouvez pas entrer dans le pavillon, mais moi j'en puis sortir (Elle lui montre une clef.) comme vous allez le voir.

Elle se retire du balcon.

RICHELIEU, seul.

Soit innocence, soit science supérieure, je dois avouer qu'elle me taille en pièces.

MARIE, ouvrant la porte et saluant.

Monseigneur!

RICHELIEU.

Mademoiselle Marie!

MARIE.

Et maintenant, monseigneur, j'espère que vous allez me dire ce qui vous amène à l'Ermitage. Ce n'est pas trop votre place, entre nous.

RICHELIEU, à part.

Elle est trop éveillée, c'est elle qui va au bal. (Haut.) Mademoiselle Marie, je viens de la part de monsieur votre oncle, vous allez savoir pourquoi; mais de grâce, ma jolie enfant, apprenez-moi d'abord comment vous me connaissez.

MARIE.

Par un portrait de vous fort ressemblant, à ce que je vois.

RICHELIEU.

Un portrait de moi?

MARIE.

Que j'ai vu chez madame la chanoinesse.

RICHELIEU.

Chez madame la chanoinesse?

MARIE.

Un jour que je furetais dans son garde-meuble.

RICHELIEU.

Dans son garde-meuble! c'est fâcheux.

MARIE.

Je découvris ce portrait, oublié, me dit-elle, par les anciens propriétaires; votre nom était au bas, monseigneur; madame la chanoinesse en prit occasion de me faire de la morale... C'est que, voyez-vous, monseigneur, madame la chanoinesse a une méthode d'éducation à elle.

RICHELIEU.

Il y paraît...

MARIE.

A ce que dit madame la chanoinesse, monseigneur, il ne faut pas cacher aux jeunes filles qui doivent vivre dans le monde les dangers qu'on y rencontre, mais bien plutôt les leur montrer, parce que l'ignorance trop grande n'est qu'une chance de péché de plus. Pardon, monseigneur, je bavarde, je vous ennuie peut-être!

RICHELIEU.

Du tout, mademoiselle, continuez; vous me mystifiez, mais vous ne m'ennuyez pas.

MARIE.

C'est que voyez-vous, monseigneur, après que madame la chanoinesse m'eut parlé longtemps de vous, je lui dis : Eh bien! si je le rencontre jamais, moi, ce duc de Richelieu, qui se moque de toutes les femmes, je me moquerai de lui, et c'est ce que je fais, monseigneur.

RICHELIEU.

A merveille, mon enfant... Ainsi, madame la chanoinesse vous parla longtemps de moi?

MARIE.

De vous, monseigneur, et de tous ceux qui trompent les femmes, en leur faisant croire qu'ils les aiment, et elle m'enseigna aussi le secret de n'être pas trompée; voilà pourquoi vous me voyez si tranquille avec vous.

RICHELIEU.

Et ce secret?...

MARIE.

C'est de ne pas vous croire et de ne pas vous craindre.

RICHELIEU.

Vous êtes ravissante, mon enfant.

MARIE.

Je ne vous crois pas, monseigneur.

RICHELIEU, la menaçant.

Prenez garde!

MARIE.

Monseigneur, je ne vous crains pas.

RICHELIEU.

Vous avez tort, mademoiselle Marie, car j'ai ma vengeance toute prête. Vous me trompez, ou plutôt vous vous trompez vous-même; je vais vous dire, moi, le secret qui fait que vous êtes si tranquille, c'est que vous avez la véritable, la seule sauvegarde d'une femme, c'est que vous aimez quelqu'un.

MARIE.

Monseigneur!

RICHELIEU.

Et ce quelqu'un, pour ne pas le nommer, c'est le petit René!...

MARIE.

René!

RICHELIEU.

Natif d'Orléans, attaché à ma maison pendant quelques mois, maintenant guidon des gendarmes Dauphin; n'essayez pas de nier, mademoiselle Marie.

MARIE, *simplement.*

Je ne nie rien. C'est vrai, je l'aime, et vous avez raison, monsieur le duc, c'est pour cela que je n'ai pas peur de vous.

RICHELIEU.

Mademoiselle Marie, je suis confus de vous avouer à mon âge que vous me faites voyager dans un monde qui m'était inconnu : et cet amour, dites-moi, il ne date pas d'hier?

MARIE.

Oh! non, monseigneur, je puis bien dire qu'il a mon âge. Monsieur René et moi, nous demeurions porte à porte à Orléans; tant que nous fûmes enfants, vous comprenez que nous ne nous doutions de rien; puis voilà qu'un beau jour, c'était dans un jardin comme ici, il me dit qu'il avait une confidence à me faire... Il me prit la main en tremblant... et comme il ne me disait rien, moi, je me mis à pleurer... nous n'en dîmes pas plus long; mon père arrivait, monsieur René se sauva; mais nous n'avions plus rien à nous apprendre, c'était convenu pour la vie.

RICHELIEU.

Permettez-moi de regretter, mon enfant, que les fleurs de cette idylle se soient fanées dans le mauvais air d'un bal masqué.

MARIE.

D'un bal masqué?

RICHELIEU.

Sans doute, mademoiselle... il n'y a plus à vous en cacher... Après le bal de cette nuit, René vous a suivie, et vous a vue rentrer ici, c'est ce qui a tout découvert.

MARIE.

René? après ce bal? Rentrer ici, moi! je n'ai pas vu René depuis qu'il a quitté Orléans.

RICHELIEU.

Ah! mademoiselle Marie, je ne vous reconnais plus là! Nous savons tout, vous dis-je, vos lettres, vos amours sous le masque, depuis un an!...

MARIE.

Depuis un an!...

RICHELIEU.

Votre rencontre cette nuit à l'Opéra...

MARIE.

A l'Opéra!

RICHELIEU.

Sans doute... (A part.) Et jusqu'à votre rendez-vous de la nuit prochaine au bal de l'Hôtel de ville!. .

MARIE, très émue.

O mon Dieu, mais ce n'est pas moi, monseigneur. Je vous jure que ce n'est pas moi! — O Dieu!... au milieu de ma confiance, cette nouvelle! ô mon pauvre cœur!

RICHELIEU, à part.

Décidément la chanoinesse est un démon. (Haut.) Mademoiselle, je vous ai affligé bien involontairement... On m'aura abusé par un conte sans apparence...

MARIE.

Oh! monseigneur, n'essayez pas de me tromper... Soyez bon... soyez généreux... dites-moi tout!

RICHELIEU.

Mais, ma pauvre enfant, je ne vous en ai que trop dit.

MARIE.

Ainsi, depuis un an, René est amoureux d'une autre femme... Cette nuit il l'a suivie, il l'a vu entrer ici; mais puisque ce n'est pas moi... c'est donc... Oh! cette idée est affreuse!

RICHELIEU.

Dites-moi, mon enfant, avez-vous quelquefois parlé à madame la chanoinesse de votre amour pour monsieur René?

MARIE.

A elle? — Oui, monseigneur.

RICHELIEU.

Et que vous disait-elle?

MARIE.

Elle me disait que nous étions bien jeunes tous deux, qu'il fallait attendre, espérer.

RICHELIEU.

Oui, et elle ne vous a jamais laissé entrevoir pour quel intérêt particulier elle avait voulu se charger du soin de votre éducation?

MARIE.

Jamais, monseigneur. Oh! mais je devine tout à présent: voyez-vous, elle l'aimait, monseigneur! elle me retenait ici pour me faire oublier!

RICHELIEU, à part.

Oh! l'instinct de la femme!

MARIE.

Et il m'a oubliée! — Comprenez-vous qu'il m'ait oubliée, monseigneur?

RICHELIEU.

Non, mon enfant; mais voyons, le mal n'est pas irréparable. En supposant que René se soit laissé séduire aux artifices d'une coquette, un seul de vos regards dissipera le charme, René vous reviendra.

MARIE.

Et la confiance, monseigneur, la confiance, me reviendra-t-elle? Non, non, tout est perdu! je le sens bien? quand monsieur René reviendrait à moi maintenant, je serais toujours inquiète, je douterais toujours. Ce qu'il me dirait, je saurais qu'il l'a dit à une autre; je penserais, malgré moi, qu'il trouve ses paroles dans sa mémoire et non dans son cœur; non, ce ne serait plus la même chose, monseigneur; et si vous le croyez, si vous croyez qu'on puisse aimer deux fois avec la même sincérité, avec le même abandon, je vous le dis, monseigneur, tout duc de Richelieu que vous êtes, c'est que vous n'avez jamais aimé!

RICHELIEU.

Mademoiselle, vous me le feriez penser; cependant, je vous le répète, le mal n'est peut-être pas aussi grand que les apparences le feraient croire, et...

MARIE.

Monseigneur, il faut à tout prix que je connaisse mon sort... Ne m'avez-vous pas dit que René avait un rendez-vous ce soir dans un bal masqué à l'Hôtel de ville, avec celle qu'il aime?...

RICHELIEU.

En effet.

MARIE.

Dans un bal masqué, on peut suivre, épier, entendre, sans être reconnu, n'est-ce pas? Monseigneur, accordez-moi une grâce, conduisez-moi à ce bal ..

RICHELIEU.

Moi, que je vous conduise au bal?

MARIE.

Je vous en prie.

RICHELIEU.

Mon enfant, vous ne savez ce que vous me demandez, vous ne connaissez rien du monde; cette démarche...

MARIE.

Pour le repos de ma vie, je vous en supplie, monseigneur!

RICHELIEU, sérieux.

Mademoiselle Marie, il y a une heure, j'aurais pu vous faire la proposition que vous me faites; mais maintenant, écoutez-moi bien... Je vous ai dû dans mon arrière-saison une dernière journée de printemps, je ne la flétrirai pas... je refuse.

MARIE.

Monsieur!... quelqu'un...

RENÉ, entre à gauche.

Marie!... est-ce possible?

RICHELIEU.

C'est lui, c'est René.

MARIE.

Ici, sous ce costume..

SCÈNE IX

RICHELIEU, RENÉ, MARIE,

RENÉ.

Marie!... c'est bien vous... je vous retrouve enfin!...

MARIE.

Arrêtez, monsieur, vous commettez une méprise!

RENÉ.

Une méprise!... que voulez-vous dire?... Cet accueil à moi!

MARIE.

Un seul mot, monsieur René. Est-il vrai que plus d'une fois, et cette nuit encore, vous soyez allé au bal masqué pour y rencontrer une femme?

RICHELIEU.

Eh! non, vous dis-je! c'est une calomnie des méchants!

MARIE.

Répondez, monsieur!

RENÉ.

Hélas!... c'est la vérité!

MARIE.

Vous entendez, monseigneur?

RICHELIEU.

Oui, mais il va s'expliquer. — Expliquez-vous donc, René... On s'explique, dans ce cas-là!

RENÉ.

Daignez m'entendre, Marie : Jamais on ne m'eût attiré à un rendez-vous, si l'on n'eût pas invoqué votre nom et

fait appel à mon amour pour vous... C'était vous que j'espérais trouver la première fois que je me rendis à ce bal.

MARIE.

Et depuis, monsieur, dans toutes les entrevues qui ont suivi, votre erreur n'a point cessé, n'est-ce pas? et c'était encore moi que vous croyiez suivre ici sous ce déguiment, n'est-ce pas ?

RENÉ.

Quand cet aveu devrait me perdre, Marie, je serais honteux de nier l'empire, le charme irrésistible que la voix, que les paroles de cette femme inconnue ont exercé sur mon esprit ; mais bien que cette vérité soit si étrange qu'elle ressemble à un indigne mensonge, je vous supplie de me croire... Jamais je n'ai cessé de vous aimer, Marie... entre cette femme et moi, votre image fut toujours présente et toujours respectée.

RICHELIEU.

L'enfant les aime toutes deux, voilà le fait.

MARIE.

Monsieur, c'est de la folie ou de l'outrage, et jamais... Grand Dieu!

Bruit confus de voix au fond du jardin.

LA VOIX DE LOUISON.

Ils sont encore ici !

RICHELIEU.

Eh bien, qu'est-ce donc ?

SCÈNE X

Les Mêmes, FRONSAC; plus tard, LA CHANOINESSE, FLORINE, CHATEAU, LOUISON, BLAISE.

FRONSAC, accourant en riant.

Ah ! ravissant! je la connais maintenant. La voilà qui rentre sous l'égide de Château ! La masque de cette nuit, c'est la chanoinesse!

RENÉ.

La chanoinesse!

Il fait quelques pas vers le fond.

FRONSAC.

Et Florine, mon père, Florine qui lui sert de porte-respect!

RICHELIEU.

Florine!

MARIE, à Richelieu.

Monseigneur, plus que jamais je veux aller à ce bal. Si vous me refusez j'irai seule... A neuf heures, près de la petite porte du verger, j'aurai la clef.

Elle se sauve dans le Pavillon.

RICHELIEU, la suivant jusqu'à la porte.

Permettez... Diable de petite tête!... En vérité, si la chanoinesse ne venait tout à point pour faire diversion, je penserais à cette enfant plus que de raison... Eh bien, René, reconnaissez-vous aussi la masque de monsieur de Fronsac?

RENÉ.

Oui, monseigneur ; et certes, je ne sortirai pas d'ici que je n'en aie obtenu audience de gré ou de force.

FRONSAC.

Ni moi, Port-Mahon !

RICHELIEU.

Après moi, messieurs !

Entrent la chanoinesse voilée, Château, Florine, Blaise, Louison.

CHATEAU, parlant dès le fond.

Les voilà, madame, ce sont bien eux ! Hâtons-nous, de grâce ! Je frémis pour ma nièce... Ah ! Dieu soit loué, elle n'est pas ici !

RICHELIEU, à la chanoinesse.

Madame, ma présence chez vous a besoin d'une explication que je serais heureux de pouvoir vous donner sans témoins. (La chanoinesse le salue et lui montre de la main Château qui semble embarrassé. Florine répète le même geste et fait un pas en arrière, isolant Château en face de Richelieu.) Vous avez quelque chose à me dire, monsieur Château ?

CHATEAU, troublé, à part.

Funeste conjoncture ! Monsieur le duc, monsieur le maréchal... Monseigneur, je suis oncle. Ce titre m'impose une sollicitude que votre présence en cette maison a dû mettre aux abois. J'ai supplié madame la chanoinesse de me venir en aide, dans un combat trop au-dessus des forces d'un mortel. Madame la chanoinesse y a consenti, et pour cette fois la sagesse de Minerve a prévalu, monsieur le maréchal, contre l'industrie de Cupidon.

RICHELIEU.

Au bout du compte, que voulez-vous dire ? (Château lui présente une lettre) Qu'est-ce que c'est ?... Une lettre du Cardinal ! (Il ouvre la lettre.) Un ministère à former dans la nuit... Le roi

vous attend sans délai... — au diantre! — votre oncle et ami. — Il y paraît... et ci-joint l'ordre de Sa Majesté... Allons!... (Se retournant vers la Chanoinesse.) C'est être bien brusquement séparé de vous, madame. Puisqu'il le faut, cependant, je me retire; mais je ne renonce pas à l'espoir de connaître mieux une personne d'une vertu qu'on fait si surprenante, d'une vertu même qui, à en juger par les relations que je vous vois (Il regarde Florine.), est encore plus surprenante qu'on ne l'a fait.

Tous entrent dans le pavillon, sauf Richelieu, Fronsac et René.

SCÈNE XI

RENÉ, FRONSAC, RICHELIEU.

FRONSAC, riant.

Eh! eh! monsieur, vous voilà en déroute?

RICHELIEU.

Oui, oui, tout à fait... Il n'y a pas là de quoi rire.

FRONSAC.

Mais ce doit être une consolation pour vous, monsieur, de nous voir rester, René et moi, pour achever l'aventure...

RICHELIEU.

Sans aucun doute...

FRONSAC.

Nous vous raconterons demain la suite, cela vous amusera; eh! eh!

RICHELIEU.

Vous êtes bien bons, messieurs... et dites-moi, êtes-vous un peu reposés? Ces épaules?

FRONSAC.

Fort bien, mon père.

RICHELIEU.

Ah! tant mieux, vous m'ôtez un scrupule... Voulez-vous m'approcher la chaise?

FRONSAC.

La chaise?

RENÉ.

Comment, monseigneur...

RICHELIEU.

Voyons, voyons, cette chaise, dépêchons.

FRONSAC.

Ah! mais non, mon père.

RICHELIEU.

Ah! mais je vous demande bien pardon.

RENÉ.

Ah! permettez, monseigneur...

FRONSAC.

Ce serait un peu trop naïf, cela

RICHELIEU.

Je vous dis que nous allons partir ensemble, comme de bons amis, l'un portant l'autre...

RENÉ.

Pas du tout!

FRONSAC.

Jamais! jamais!

RICHELIEU.

Vous êtes deux enfants... vous allez voir... (Rentre Blaise, une lanterne à la main. Il sort du pavillon). Mon ami, soyez juge : vous

avez le visage d'un honnête homme, vous... Voici deux fainéants que j'ai payés d'avance pour la journée; croiriez-vous qu'ils refusent de me remporter?

BLAISE.

Justement, madame m'a dit que sa chaise était à vos ordres... et pour quelle raison refusent-ils?

RICHELIEU.

Ils n'en ont pas de raison, mon ami... Voyons, si vous avez une raison, donnez-la. (Fronsac, n'ayant rien à répondre, regarde René, qui le regarde de son côté.) Vous voyez, Blaise... ils n'ont pas même un prétexte... Des hommes que j'ai payés... c'est incroyable ces choses-là.

BLAISE.

Mais alors, ils vous volent!

RICHELIEU.

Positivement... mais il doit y avoir un commissaire dans ce pays-ci?

BLAISE.

Il y a le corps de garde de l'Arsenal... Je n'ai qu'à appeler, et s'ils ne vous emmènent pas tout de suite, c'est eux qu'on va emmener. Allons, preste! à vos brancards, les amis!

Il remonte au fond.

RICHELIEU.

Faites votre choix, messieurs.

RENÉ.

Ma foi, monseigneur, je m'exécute, puisqu'il le faut.

Il va prendre la chaise par devant.

FRONSAC, avec dépit.

Il ne m'en reste pas moins, monsieur, le plaisir d'avoir été témoin d'un de vos revers.

RICHELIEU.

Et à moi celui de vous le faire partager... Veuillez vous atteler, Fronsac.

Il entre dans la chaise.

BLAISE, marchant en avant, à gauche.

Par ici, suivez-moi...

FRONSAC, à part, et se mettant dans le brancard de la chaise.

Le parc est grand... la nuit tombe... je vais jouer à cache-cache, moi !

Il enlève la chaise, la laisse tomber, et se sauve à travers les arbres, à droite.

RENÉ.

Eh! camarade?... Qu'est-ce qu'il fait?... (Il vient voir.) Parti! Il a raison... ma foi... Sauve qui peut!

Il disparaît à gauche.

BLAISE, rentrant.

Eh! là-bas!...

RICHELIEU.

Eh bien! à quoi s'amusent ces drôles? (Il sort de la chaise.) Personne!... Ah ! en ce cas-là, je ne sors plus d'ici! quand il irait de la Bastille une fois de plus!

BLAISE, s'approchant.

Tiens! où sont-ils donc les porteurs?

RICHELIEU.

Envolés, mon garçon... et du côté de vos espaliers, probablement.

BLAISE. Il prend sa fourche.

Ah! les brigands! que je perde mon nom de Blaise si je ne prends pas leur mesure avec le manche de ma fourche!

RICHELIEU.

C'est cela, bonne idée, mon ami Blaise; allez prendre leur mesure, je trouverai bien la porte sans vous.

BLAISE.

Ah! non pas, vous m'avez l'air d'un malin, vous, et il faut d'abord que je vous mette dehors. D'ailleurs la porte est fermée à double tour.

RICHELIEU.

Et vous en avez la clef, au moins?

BLAISE.

Oui, oui, marchons!

RICHELIEU.

Vous êtes sûr d'avoir la clef?

BLAISE, la montrant dans la poche de sa veste.

Pardi, la v'là!

RICHELIEU.

Vous avez tort de la mettre dans cette grande poche; on pourrait vous la prendre très aisément.

BLAISE.

Il n'y a pas de risque, venez.

RICHELIEU.

Je vous assure qu'on vous la prendrait très aisément. (Il laisse tomber deux ou trois pièces d'or.) Qu'est-ce que je perds donc là?

BLAISE, se baissant.

Ah! les jolies semailles!

RICHELIEU, prenant la clef dans la poche béante. A part.

Je ne la vole pas, je l'achète. (Haut.) Gardez, mon garçon, gardez pour votre peine, et partons; je suis très pressé.

ACTE TROISIÈME

Parloir au fond. — Trois portes vitrées donnant sur le jardin. — Porte à droite et à gauche dans les angles. A gauche, une cheminée avec pendule et candélabre. — Sur l'avant-scène, à gauche, une table et un grand fauteuil. — A droite, sur l'avant-scène, un autre fauteuil. — Sur la table, plusieurs livres, papiers, plumes, encre et un flambeau à trois branches avec bougies allumées. — Nuit dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE

RENÉ, FLORINE.

RENÉ, passant la tête avec précaution à la porte de gauche.

Tant pis!... j'entre.

FLORINE, entrant à droite sans reconnaître René.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Allant à lui.) Comment! c'est vous!... voulez-vous bien vous en aller tout de suite... Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec ces messieurs, s'il vous plaît?

RENÉ.

C'était bien mon intention, mademoiselle; mais ce jardin est un vrai labyrinthe, et l'obscurité aidant, j'ai eu le malheur de m'égarer pendant que je cherchais à gagner la porte... Voilà, mademoiselle, la vérité.

FLORINE.

Croyez-vous? Et dites-moi, entre nous, vous avez donc une bien terrible envie de voir madame la chanoinesse?

RENÉ.

Terrible, mademoiselle, et je la verrai malgré elle, malgré vous, et malgré tous les jardiniers qu'il y a. Je ne puis vivre plus longtemps dans le désordre d'esprit où je suis : au nom du ciel ne me trahissez pas!

FLORINE.

Fort au contraire, je me fais votre complice, et je veux bien préparer madame la chanoinesse à vous recevoir; mais...

Elle va ouvrir la porte à gauche.

RENÉ.

Que de bonté!

FLORINE, ouvrant.

Mais, en attendant, allez vous promener.

RENÉ.

Avec votre permission, mademoiselle, je préférerais attendre ici; je vous dirai qu'il tombe là dehors une rosée extrêmement fraîche.

FLORINE.

Qu'est-ce que c'est que cet amoureux-là, qui craint la rosée! (Se rapprochant de lui.) Allez, monsieur, madame la chanoinesse sera ici dans deux minutes; j'irai vous appeler.

RENÉ.

Ah! mademoiselle!

FLORINE.

Quoi?

RENÉ.

Vous êtes ma Providence.

Il lui baise la main avec ardeur.

FLORINE.

Eh bien! est-ce que vous me prenez pour Marie, aussi, moi?

RENÉ.

Non! mais c'est que vraiment vous êtes si bonne! (Il lui baise la main) et si belle!

Il lui baise la main.

FLORINE, le fait passer devant elle.

Qu'est-ce que c'est?... vite! vite! à la rosée.

Elle le pousse jusqu'à la porte.

RENÉ.

Tenez! sentez-vous le froid?

FLORINE.

Ah! seigneur! allons. (Elle prend sa pelisse qui est sur le fauteuil près de la table.) Tenez, mademoiselle, voilà ma pelisse. Allez! allez! (Elle le pousse dehors et referme la porte. Aussitôt la chanoinesse ouvre la porte de droite.) Il était temps.

SCÈNE II

FLORINE, LA CHANOINESSE.

FLORINE.

Eh bien, es-tu remise de ce rude assaut?

LA CHANOINESSE s'assied à droite, Florine se tenant près d'elle.

Oui, ma Florine, oui, je viens de prier, et maintenant je regrette amèrement la faiblesse qui m'a fait refuser de les entendre. J'aurais pu les tromper, leur donner le change, qui sait?... au lieu que j'ai par mon refus justifié tous leurs soupçons, accepté toutes leurs calomnies. Ils vont

me perdre, ma pauvre Florine, me déshonorer. Ils m'ont vue au bal masqué... ils t'ont vue ici avec moi... Dieu sait tout ce qu'ils diront demain : Madame la chanoinesse de Reuilly, confidente de madame Louise, est l'amie intime d'une danseuse de l'Opéra; car ils ignorent quel lien sacré nous unit... N'ai-je pas moi-même oublié ce lien, quand perdant l'esprit, à moitié folle, je quittai l'Italie et te laissai seule au couvent, pour venir en France sauver René... Si indigne que je sois de me rappeler les paroles de notre pauvre mère, ne crois pas que je les oublie... Le jour où tu vins au monde, ma mignonne, j'étais déjà une grande enfant... Antonia, me dit-elle, j'ai peur de ne pas vivre assez pour remplir tous mes devoirs envers ta sœur... mais tu me remplaceras... tu seras son conseil, son amie, sa mère.

FLORINE.

Est-ce que je n'aime pas... est-ce que je ne respecte pas madame la chanoinesse comme une mère?

LA CHANOINESSE.

Oui, chère enfant; mais avec tout cela tu danses, tu danses à l'Opéra... et voilà pourquoi, je te le répète, ils vont me déshonorer.

FLORINE.

L'un des trois, du moins, te respectera.

LA CHANOINESSE.

Hélas! celui même dont tu parles, j'ai lu dans le dernier regard qu'il m'a jeté une expression de doute, de mépris... Lui me mépriser! lui pour qui j'ai tout bravé, tout souffert! Oh! de toutes mes pensées c'est la plus cruelle.

FLORINE.

Celle-là au moins tu peux t'en défaire; il est là.

LA CHANOINESSE.

Qui? grand Dieu!

FLORINE.

Lui!

LA CHANOINESSE.

René! Oh! je ne veux pas le voir, Florine, je ne veux pas le voir.

FLORINE, se dirigeant vers la porte de gauche.

En ce cas je l'appelle.

LA CHANOINESSE, se levant.

Oh! pas encore, de grâce, chère enfant... Mais il n'est pas là, n'est-ce pas? tu as voulu m'éprouver, savoir quelle impression me ferait cette nouvelle. Eh bien, elle m'a frappée au cœur; c'est la vérité, je l'aime... oui, je l'aime; mais c'est un amour si saint, que Dieu me punirait de ne pas le ressentir. Est-ce qu'il est là, vraiment?

FLORINE.

Il est là, il veut te parler malgré toi, malgré moi, malgré ton jardinier. C'est un jeune homme effrayant.

LA CHANOINESSE.

N'est-ce pas qu'il est charmant, Florine?

FLORINE.

Joli! joli! Imagine-toi que je lui ai prêté ma pelisse à ce guidon, il est frileux comme un chat... à cause de la rosée... Si tu l'avais entendu... O mademoiselle! vous êtes ma Providence... et il me baisait les mains.

LA CHANOINESSE.

Il te baisait les mains... et pourquoi?

FLORINE.

Dame! est-ce que je le sais moi, cet enfant, peut-être

parce qu'il les trouvait agréables... Je l'appelle... (On ouvre la porte de droite.) O mon Dieu! qu'est-ce qui vient nous déranger dans un moment si intéressant?

LA CHANOINESSE, apercevant Marie qui entre.

Marie!

SCÈNE III

FLORINE, LA CHANOINESSE, MARIE.

LA CHANOINESSE.

C'est vous, ma chère enfant, je vous croyais retirée depuis longtemps. Il est plus de neuf heures, ce me semble.

MARIE, contrainte.

Neuf heures! pas encore, madame, sans quoi... je ne serais pas ici.

LA CHANOINESSE.

Comment, mon enfant?

MARIE, avec une naïveté forcée.

Ne sais-je pas, madame, que passé cette heure-là vous vous livrez à des exercices de piété qu'on doit se faire scrupule de troubler.

LA CHANOINESSE.

C'est ma conscience, Florine, qui prend la voix de cette enfant. (Haut.) Je suppose, Marie, que vous connaissez en partie les tristes événements qui se sont passés ici aujourd'hui. Je serai bien aise d'avoir avec vous un entretien à ce sujet demain matin.

MARIE.

Ces événements, madame, autant que j'en ai pu juger,

n'ont fait que confirmer vos leçons. Vous m'avez appris que la perfidie est plus commune en ce monde que la loyauté, et j'ai eu occasion de le reconnaître, sans sortir d'ici.

LA CHANOINESSE, sévèrement.

Vous ne m'avez pas habituée, ma fille, à un langage si discret... Cette journée vous a fatiguée, et la pâleur de vos joues excuse le trouble si singulier où paraît être votre esprit... Vous avez besoin de repos... Allez, Marie; demain nous causerons.

Elle embrasse Marie sur le front. Florine ouvre la porte de droite.

RICHELIEU, dans la coulisse.

Je n'entrerai pas, vous dis-je, mon bonhomme, pour rien au monde, je n'entrerai.

Il paraît avec Blaise au fond.

LES TROIS FEMMES, à demi-voix.

Monsieur de Richelieu!

SCÈNE IV

Les Mêmes, BLAISE, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Madame, je suis vraiment confus, mais c'est bien malgré moi que je contreviens à vos ordres; veuillez vous en prendre à ce garçon, qui, avec une physionomie étincelante d'esprit, trouve moyen de ne faire que des sottises.

LA CHANOINESSE.

Je ne puis deviner, monseigneur, par quelle faveur, à peine hors de chez moi, vous voulez bien y rentrer.

RICHELIEU.

Mais, madame, à mon désespoir éternel, je n'en suis pas sorti.

BLAISE, sa fourche à la main.

Madame, c'est que voyez-vous, sauf votre respect...

RICHELIEU, l'interrompant.

Madame, voici le fait... Votre jardinier a la louable habitude de fermer votre porte à double tour.,. c'est bien fait... mais alors il n'en faudrait pas perdre la clef.

LA CHANOINESSE.

Vous avez perdu la clef de la grande porte, Blaise?

BLAISE.

Madame, je me donne au diantre pour comprendre.

RICHELIEU, l'interrompant.

Je lui ai pourtant expliqué, madame, comment il l'a perdue.

LA CHANOINESSE.

Ah! vous le savez, vous, monsieur?

RICHELIEU.

J'ai même le chagrin, madame, de supposer que j'y suis pour quelque chose... oui... vous allez voir comment... La clef était dans cette poche... En suivant ce garçon dans l'obscurité, j'ai laissé tomber quelques pièces d'or par mégarde, ce garçon a bien voulu les ramasser, et je penche à croire que la clef aura saisi ce moment pour quitter la poche de Blaise.

FLORINE.

C'est probable.

RICHELIEU.

N'est-ce pas?... Vous pensez bien que nous l'avons cherchée, cette clef... depuis une demi-heure, j'erre dans les

ténèbres du parc, conduit par ce garçon avec sa fourche... si bien que j'ai l'air d'une âme en peine sous la garde de Pluton.

LA CHANOINESSE passe entre Blaise et Richelieu.

Et vous n'avez rien trouvé? Cela ne me surprend pas; mais je suis heureuse, monsieur, de pouvoir vous rendre votre liberté, Blaise, ouvrez à Monsieur la petite porte du verger.

Marie fait un mouvement.

BLAISE.

Madame, j'y ai bien pensé... mais il y a un sort...

RICHELIEU.

Comme vous le dit Pluton, madame, il y a un sort jeté sur les petites comme sur les grandes portes... Bref, la clef du verger comme celle du parc a disparu, et il est impossible d'en savoir des nouvelles.

Il montre à Marie la grande clef, Marie en laisse voir une autre plus petite. Ce jeu de scène n'est pas vu des autres personnages.

BLAISE.

Bien sûr, madame, il y a de la sorcellerie... aussi bien, la nuit passée, j'ai entendu des trottinements qui...

LA CHANOINESSE, vivement.

Vous êtes un maladroit. Sortez, allez continuer vos recherches.

BLAISE.

Je vous assure, madame...

LA CHANOINESSE.

Allons!... sortez...

BLAISE.

J'y vas, madame; je ne demande qu'une chose au Seigneur, c'est de pouvoir mettre la main, c'est-à-dire la fourche sur ces deux brigands de porteurs. (Comme se parlant

à lui-même.) Et du reste s'ils vont du côté où j'ai entendu les trottinements, ils pourront bien trouver leur affaire sans que je m'en mêle. (Partant d'un gros rire.) Ça serait drôle.

LA CHANOINESSE.

Que voulez-vous dire?

BLAISE.

Rien... rien... madame, j'y vais... Oh! ça serait drôle.

Il sort et ferme la porte du fond.

LA CHANOINESSE.

Veuillez nous laisser, Marie... Reconduis-là, Florine.

FLORINE, à Richelieu.

Je vois que monseigneur n'a pas oublié son ancien métier, du temps où il s'amusait à emprunter des manteaux sur le Pont-Neuf.

RICHELIEU.

Vous savez votre histoire de France, ma toute belle.

Elle sort à droite avec Marie.

SCÈNE V

LA CHANOINESSE, RICHELIEU.

LA CHANOINESSE s'assied près de la table et montre un siège à Richelieu, qui le prend au fond, et s'assied près d'elle.

J'en suis encore, monseigneur, à apprendre le motif de la visite dont vous avez bien voulu m'honorer.

RICHELIEU, à part.

C'est bien la voix de ce matin. (Haut.) Mon Dieu, madame, rien de plus simple... j'ai coutume, quand je reçois une visite, de la rendre.

LA CHANOINESSE, troublée.

Je ne comprends pas, monseigneur.

RICHELIEU.

Oh ! je vous demande bien pardon... (A part.) Elle a peur... J'ai barres sur elle... Avançons !.. (Haut.) Voilà deux ans, madame, que j'ai l'honneur d'être votre serviteur et votre jouet.

LA CHANOINESSE.

Que voulez-vous dire, monseigneur?

RICHELIEU.

J'entends, madame, que ma correspondante mystérieuse depuis deux ans, ma visiteuse voilée de ce matin et madame la chanoinesse de Reuilly me paraissent être fort parentes entre elles.

LA CHANOINESSE.

Monseigneur, vous seriez généreux de m'épargner la souffrance de cet entretien.

RICHELIEU.

Madame, vous m'avez donné le droit des reproches... Imposer pendant des années à un homme de mon nom une tâche de Géronte, un office de chaperon, mettre sous ma garde ses jeunes amours, me charger d'un personnage de duègne, c'est là une conduite qui pourrait me faire éclater justement en plaintes amères... Eh bien, non, je ne me plains pas... Je vous l'avoue, cette conduite même, toute perfide qu'elle est, m'a entrepris la fine pointe du cœur... Je ne devrais songer qu'à la vengeance et je ne songe qu'à vous demander merci.

LA CHANOINESSE.

Monsieur de Richelieu... (A part.) Que je souffre...

RICHELIEU, à part.

Oh ! c'est singulier, il me semble connaître cette voix-là

de vieux temps. (Haut.) Quoi! madame, est-ce donc mon nom qui me nuit dans votre esprit? Mais, madame, les hommes sont ce que vous les faites... Quand M. de Richelieu a le bonheur de rencontrer une femme digne d'un attachement sérieux, il est comme un autre... plus que tout autre... capable de le ressentir. Certes, je ne vous dirai pas que je n'ai jamais aimé... et, au fait, si, je puis vous le dire, je n'ai jamais aimé!

LA CHANOINESSE, se levant et restant près de la table.

O mon Dieu! Par pitié pour toutes celles qu'il a trompées, monsieur de Richelieu devrait retenir de pareilles vérités.

RICHELIEU, à part, se levant, avec terreur.

Par le ciel! cette femme est un de mes vieux péchés... C'est un horrible piège! S'il y a reconnaissance, je suis perdu! (Haut.) Madame, dès que je vous offense, dès que je vous afflige, mon devoir n'est pas douteux, et je suis assez galant homme pour le comprendre, malgré sa rigueur. (A part.) Gagnons pays.

Il se dirige doucement vers la porte du fond qu'il ouvre.

LA CHANOINESSE, pendant que Richelieu remonte.

Chassons cette faiblesse, et vengeons-nous un peu... Monseigneur...

RICHELIEU, au fond et prêt à sortir.

Madame...

LA CHANOINESSE.

Vous ne voulez pas, sans doute, me quitter si brusquement?

RICHELIEU.

Quoi! daigneriez-vous me retenir, madame?

LA CHANOINESSE.

Oui, monseigneur.

RICHELIEU, avec désespoir.

Elle daigne me retenir! (Neuf heures sonnent à la pendule.) Neuf heures! l'heure où cette jeune fille doit m'attendre! double catastrophe!

LA CHANOINESSE.

Si je vous ai bien compris, monseigneur, il y a peu d'instants vous me parliez d'amour?

RICHELIEU.

Madame, j'ai commis en effet cette audacieuse imprudence... et je sens que je dois me soustraire par la fuite à la tentation de renouveler.

LA CHANOINESSE.

Il me semble que ce n'est pas à vous de fixer la limite où vos torts doivent s'arrêter... A moi seule appartient cette délicate appréciation, et il serait peu chevaleresque de m'en ravir le privilège.

Marie paraît au fond, s'arrête un instant, et disparaît.

RICHELIEU, à part.

Marie (Haut.) Madame, en vérité, il faudrait avoir une âme de rocher pour ne pas céder à une aussi flatteuse insistance... Vous le voulez, je reste... je m'installe ici... (Il s'assied à droite.) je n'en bouge plus... vous voulez que je continue de vous offenser par mon audace... je vais continuer... vous voulez que j'aggrave mes torts... je vais les aggraver singulièrement...

LA CHANOINESSE, riant.

Je vous tiens quitte pour la peur... Composons, monsieur le duc... Voulez-vous?

RICHELIEU, se levant.

Est-ce que je ne veux pas tout ce que vous voulez?

LA CHANOINESSE.

Eh bien! monseigneur, si le hasard vous a livré quelque

secret qui me concerne, promettez-moi de le garder. Rendez-moi au repos, à la dignité de ma vie.

RICHELIEU.

Vous avez ma promesse, madame.

Il va pour sortir.

LA CHANOINESSE, l'arrêtant.

Un mot encore, monseigneur... Puis-je espérer que ce jeune homme, cet enfant ne souffrira pas de notre rencontre?

RICHELIEU.

Ce jeune homme, qui n'est pas si enfant que vous voulez bien le dire... nous en ferons ce soir un colonel... Si je pouvais le nommer maréchal de France...

LA CHANOINESSE.

Vous le feriez pour sortir d'ici?

RICHELIEU.

Non, mais pour mettre sa condition au niveau de son bonheur...

SCÈNE VI

LA CHANOINESSE, RICHELIEU, FLORINE.

FLORINE, entrant à droite.

Ah! mille pardons, monsieur le duc, c'est que...

RICHELIEU.

Comment donc, mademoiselle! je vois que vous avez à entretenir madame, et que je suis de trop ici... C'est avec

regret sans doute, mais je me retire... Non! non! je me retire, madame... comptez sur moi... Mademoiselle... (A Florine.) Merci, mon enfant... Ouf! je l'échappe belle!

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE VII

LA CHANOINESSE, FLORINE.

FLORINE, très soucieuse.

Qu'est-ce qu'il a? il paraît bien pressé...

LA CHANOINESSE.

Oui, pressé de me fuir... Il m'a reconnue, je pense... il m'a raillée, humiliée... mais, peu m'importe, il gardera le secret... J'ai sa parole, et elle est sûre... Mon honneur est sauvé!...

FLORINE, lui prenant les mains avec tristesse.

Ma pauvre Antonia!...

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce donc?... ta main tremble.

FLORINE.

Tu as oublié... le plus dangereux des trois.

LA CHANOINESSE.

M. de Fronsac?

FLORINE.

En revenant de chez Marie, je l'ai rencontré dans le jardin... Tu connais l'homme : c'est la caricature grossière et brutale de son père... un roué de la pire espèce... sans âme... sans générosité. Il est furieux de l'affront que tu lui

as valu la nuit passée, et si tu refuses de l'accompagner ce soir au bal... il sait qui tu es maintenant... il est décidé à te perdre.

LA CHANOINESSE.

O Dieu!

FLORINE.

Oui, à te perdre lâchement, et je sais que rien ne l'en empêchera... rien... Aussi, si j'étais homme... Vois-tu, Antonia, j'ai envie de tout dire à René.

LA CHANOINESSE.

Garde-t'en bien, oh! garde-t'en bien! j'aime mieux le déshonneur!

FLORINE.

Mais, le misérable va venir, l'insulte et la menace sur les lèvres... et (On entend de gros rires au dehors.), qui vient là?

SCÈNE VIII

LA CHANOINESSE, BLAISE, FLORINE.

FLORINE, à Blaise qui accourt en riant.

Qu'y a-t-il, Blaise?

BLAISE.

Mam'selle, il est pincé! Mort de ma vie, il est pincé!

FLORINE.

De qui parles-tu?

BLAISE.

D'un des porteurs, donc, le plus aîné, car l'autre est quasiment un marmot.

FLORINE.

Dieu juste!... Il lui est arrivé quelque chose!

BLAISE.

Vous pouvez dire hardiment, mam'selle, qu'il n'est pas dans une position à être bien aise... d'y être... Ah çà! madame, je viens vous demander s'il faut l'en tirer?

LA CHANOINESSE.

Mais explique-toi, enfin!

BLAISE.

Ah! madame, c'est qu'il faut vous dire que j'ai encore entendu la nuit dernière dans le verger des petits trottinements...

LA CHANOINESSE.

Oui.. je sais cela.

BLAISE.

J'ai cru que c'était des voleurs...

FLORINE.

Après?

BLAISE.

Et je me suis dit : Il faut que ça ait une fin, ces trottinements-là, et je saurai ce que c'est, oui, et si c'est ci, ou si c'est ça, s'il y a de la sorcellerie, enfin, ou si c'est un homme comme vous et moi. Ah!

LA CHANOINESSE.

Ensuite?

BLAISE.

Alors, madame, pour reprendre mon fil, voilà que je m'ingénie, et que je me rappelle que j'avais apporté de la campagne un vieux piège à loups, qui pouvait me servir pour...

FLORINE, avec un éclat de joie.

Et il s'est pris au piège! est-ce possible?

BLAISE, gravement.

Écoutez, mam'selle, je crois que c'est un hasard; il y en a qui diraient, c'est un charme, c'est un sort, c'est ci, c'est ça!... Moi je crois que c'est un hasard; le fait est qu'il est pincé... En sortant d'ici j'ai entendu : crac... c'était le ressort qui partait... Là-dessus j'ai pris le galop avec ma fourche, et comme mon gaillard me demandait du secours... je lui ai donné sa charge de bois sec, qu'il en aura pour tout l'hiver, allez!... Quand je disais que ça serait drôle!

FLORINE.

Bravo! vive Blaise!

Blaise passe à la gauche de Florine.

LA CHANOINESSE.

Grand Dieu! mais c'est trop! véritablement cela m'épouvante, Florine... un tel traitement à un homme de sa sorte...

FLORINE.

C'est encore trop peu; tu ne connais pas le Fronsac!

LA CHANOINESSE.

Oui, mais un duc et pair...

BLAISE.

Un duc et pair... Saint Blaise! j'ai battu un duc et pair!...

FLORINE.

Je te dis que c'est encore trop peu!

LA CHANOINESSE.

Eh bien, cours Blaise, amène-le ici.

FLORINE.

Silence!... Le voici; monsieur Château l'aura délivré.

SCÈNE IX

LA CHANOINESSE, FRONSAC, CHATEAU, FLORINE, BLAISE.

Fronsac s'avance avec un air d'incertitude, Blaise confus se retire dans un coin de la scène. Les deux femmes tiennent d'abord leur sérieux, puis tout à coup Florine part d'un éclat de rire. La chanoinesse se cache le visage dans son mouchoir; Fronsac, un moment interdit, prend son parti en brave et rit en écho.

FLORINE, riant.

Ah! ah!

FRONSAC.

Ah! ah! Riez donc, Château, riez donc, morbleu, ou je vous passe mon épée au travers du corps!

CHATEAU.

J'en ris de tout mon cœur, monsieur le duc.

FRONSAC, riant.

Ah! ah! c'est très plaisant... (A la chanoinesse.) Madame... (Blaise part d'un éclat de rire tardif et isolé.) Ah! te voilà, toi!... Il paraît qu'on connaît l'histoire.

FLORINE.

Non! monseigneur, contez-nous-la.

Elle rit.

CHATEAU.

Ah! ah! si mademoiselle se fût trouvée prise avec vous, monsieur, c'était la seconde édition des filets de Vulcain!

FRONSAC.

Vous êtes absurde, Château... Approche un peu, toi, l'homme à la fourche!

CHATEAU.

Approche, approche, coquin! Voulez-vous ma canne, monseigneur?

FRONSAC.

Vous êtes absurde, vous dis-je. (Blaise qui est passé entre lui et Château.) Quels gages te donne madame chaque année?

BLAISE.

Trente pistoles, monseigneur.

FRONSAC.

Trente pistoles! par la peste, je t'en donne le double si tu veux entrer à mon service!

BLAISE.

Et pourquoi faire, monseigneur.?

FRONSAC.

Parbleu, pour vergéter mes habits! Je vous proteste, mesdames, que le drôle s'y connaît. (Il lui jette une bourse.) Voici les arrhes. Retire-toi.

BLAISE.

Allons, il n'a pas de rancune.

Il sort.

FRONSAC.

Maintenant, mesdames, je vous confesse avec sincérité que je voudrais acheter votre silence, comme je viens d'acheter celui de ce garçon; mais, sans épigramme comme sans compliment, je ne connais rien au monde qui puisse payer le silence d'une femme... encore moins, hélas! quelques mots de pardon.

FLORINE.

Quant à moi...

FRONSAC.

Oh! quant à vous, madame, je sais qu'en vous deman-

dant le silence, je vous demande l'impossible; mais comme je serais homme à le faire pour vous, j'espère que vous voudrez bien l'essayer pour moi... J'attends la réponse de madame la chanoinesse.

LA CHANOINESSE.

Avant de vous répondre, monseigneur, il faut que je sache ce que vous pensez en ce moment de l'inconnue du bal masqué.

FRONSAC.

Il n'y a qu'un instant, madame, j'aurais juré que c'était vous. Maintenant je suis prêt à soutenir l'épée à la main qu'il n'y a d'autre rapport qu'une égale beauté entre madame la chanoinesse de Reuilly et le domino que j'ai eu le malheur d'offenser.

LA CHANOINESSE.

En ce cas-là, monsieur le duc, je déclare, moi, qu'il n'y avait qu'une ressemblance trompeuse entre monsieur le duc de Fronsac et l'inconnu qui tout à l'heure...

FRONSAC.

Assez, de grâce... Ainsi, madame, silence pour silence : pour vous, discrétion et respect; pour moi, oubli et pardon : voilà mon traité.

LA CHANOINESSE.

Accepté, monseigneur.

Elle lui tend la main.

FLORINE.

Accepté.

FRONSAC, baisant la main de la chanoinesse.

Ah! madame, vous me rendez l'oubli bien méritoire. (A part.) Je me vengerai. (Il salue.) Mesdames... Venez-vous. Château de mon père... Mesdames, votre serviteur respectueux et discret. Fronsac.

Il sort.

FLORINE.

Eh bien! monsieur Château, est-ce que vous laissez le fils du héros s'en aller tout seul comme un pleutre?

CHATEAU.

Non pas! non pas! mademoiselle... Mais un mot, de grâce, un seul!

FLORINE.

Quatre, si vous le voulez!

CHATEAU.

Eh bien! si vous entendez des soupirs dans l'air, daignez-vous dire que Château n'est pas loin... Pourvu qu'elle m'ait compris.

Il sort en saluant.

SCÈNE X

LA CHANOINESSE, FLORINE.

LA CHANOINESSE.

Sauvée, ma Florine!

FLORINE.

Sauvée... oui, car l'honneur vous répond du maréchal, et l'intérêt nous assure de l'autre. Maintenant nous pouvons songer à notre pauvre guidon qui gèle là dehors!

LA CHANOINESSE.

Mon Dieu! que je suis tremblante... Tu resteras au moins, Florine.

Elle s'assied à droite.

FLORINE.

Oui, oui. (Elle ouvre la porte de gauche.) Venez ça, mon cavalier... Venez! moi je vais lire. (Elle prend un livre sur la table.)

Qu'est-ce que c'est?... les cas de conscience!... Bon!... je vais chercher le mien!... Entrez... (René paraît sur la porte.) D'abord rendez-moi ma pelisse. (Elle le fait passer devant elle.) Et maintenant dites à madame la chanoinesse ce que vous avez sur le cœur!

Elle s'assied et lit

LA CHANOINESSE.

Parlez, monsieur! et parlez sans crainte devant ma sœur!

RENÉ, saluant avec embarras.

Madame!... Excusez-moi, madame... mais l'émotion... le respect... votre beauté que je n'avais pu soupçonner jusqu'à ce moment... cet accueil sévère!...

LA CHANOINESSE.

Est-il sans raison, monsieur, après le scandale qui vous a introduit chez moi? Quel accueil voulez-vous que je fasse à un homme qui ne sait ni tenir sa parole ni respecter une femme?

RENÉ.

Ah! madame, je vous remercie... En me reprochant si durement ma faute, vous me rendez la force de vous parler comme j'en ai le droit... Avant de quitter cette maison, avant de vous quitter vous-même pour ne jamais vous revoir... j'ai voulu vous dire, madame, que je sais maintenant ce que je vous dois... Depuis plus d'un an vous me trompez par l'apparence d'un intérêt que vous n'avez jamais ressenti... je sais que vous vous êtes jouée de moi.

FLORINE.

Mauvaise tête!

LA CHANOINESSE.

Je me suis jouée de vous, monsieur René... Est-ce donc lorsque je vous ai tiré du triste isolement où vous viviez à

Orléans?... Est-ce quand je vous ai assuré un protecteur puissant? Est-ce quand j'élevais près de moi, comme ma fille, celle que vous aimiez?...

RENÉ.

Celle que j'aimais et dont vous me cachiez avec tant de soin la retraite! celle que vous reteniez si sévèrement derrière ces murs, en lui laissant ignorer jusqu'à mon existence!... Oh! je ne puis... je n'ose comprendre dans quel but vous avez pris plaisir à prolonger si étrangement ce mystère, cet artifice... Mais maintenant que mes yeux sont ouverts, je dois vous dire qu'à toutes ces marques d'une bienveillance douteuse, je ne puis répondre, je ne répondrai jamais que par de l'indifférence... sinon de la haine!

LA CHANOINESSE, émue.

De la haine!

FLORINE, à part.

Ils sont barbares, ces tout jeunes gens!

LA CHANOINESSE, se levant et allant près de René.

René! cela est-il vrai?... cela est-il possible? Êtes-vous bien sûr de me haïr?

RENÉ.

Madame!... Eh bien!... non... non... et vous le voyez trop... je le sens moi-même avec désespoir... C'est un vertige sans nom... c'est un crime... J'aime Marie, mais j'éprouve pour vous en même temps une affection invincible!...

LA CHANOINESSE.

Monsieur!

FLORINE.

Oh! il s'embrouille... bravo!

RENÉ.

C'est de la démence, je le sens; et cependant, au fond

de mon cœur, il me semble que je n'offense ni vous ni elle... Que puis-je vous dire, madame? Cette place que tiennent dans la vie des autres hommes les sentiments de l'enfance que je n'ai jamais connus... la tendresse, le respect et toutes les douces religions de la famille... Cette place était vide dans mon cœur... et vous l'avez prise... Je vous aime... hélas!... je vous offenserai si je vous le dis...

FLORINE.

Dites toujours...

LA CHANOINESSE.

Mon Dieu!

RENÉ.

Eh bien! si j'avais eu une mère... non comme celle qui m'a abandonné... mais une mère belle... tendre... respectée, je l'aurais aimée du saint amour que vous m'inspirez... Je serais tombé à ses genoux... Je lui aurais dit : O ma mère, ne soyez pas jalouse... j'aime Marie... mais il y a assez de place là (Frappant sa poitrine.) pour vous et pour elle... et vous aussi, ouvrez votre cœur à vos deux enfants!

LA CHANOINESSE, tremblante.

Et cette mère, cette mère, René, savez-vous ce qu'elle vous répondrait?

RENÉ.

Oh! elle me tendrait les bras et me dirait : Aime-la!...

LA CHANOINESSE.

Eh bien!... eh bien... aime-la, et surtout aime-moi.

Elle lui ouvre les bras.

RENÉ.

Madame!... ma mère!...

LA CHANOINESSE, l'embrassant.

René, mon enfant. (Cris au dehors.) Madame! madame!...

FLORINE, se levant

C'est la voix de Louison !...

LA CHANOINESSE.

Mon Dieu! qu'est-ce donc?

SCÈNE XI

FLORINE, RENÉ, LOUISON, LA CHANOINESSE.

LOUISON, accourant tout en désordre par la porte à gauche.

Ah! madame, quel malheur!... mademoiselle Marie!...

RENÉ.

Marie!

LA CHANOINESSE.

Marie?... quoi donc?... parle?...

LOUISON.

Enlevée, madame, enlevée par ce seigneur qui est venu en votre absence.

RENÉ.

M. de Richelieu!... ah! perdue! perdue!

LA CHANOINESSE.

Perdue!... et par lui!... O mon Dieu! vous ne m'aviez pas encore pardonné.

Elle tombe sur un fauteuil et tous s'empressent autour d'elle.

ACTE QUATRIÈME

Un salon de Richelieu. — A gauche, premier plan, une croisée sur un jardin. — A droite et à gauche, deuxième plan, une porte. — Au premier plan, à droite, une autre porte. — Porte au fond, — Sur le devant de la scène, à gauche, un canapé. — A droite, un guéridon avec un fauteuil. — Sur le guéridon, un candélabre à trois branches avec bougies allumées. — Près de la croisée, une petite table sur laquelle se trouve un coffret contenant des livres.

SCÈNE PREMIÈRE

RICHELIEU entre en donnant le bras à MARIE, qui est en domino ; RÉMY se tient au fond.

RICHELIEU.

Rémy, j'attends cette nuit M. le prince de Montbar... Sitôt qu'il arrivera, prévenez-moi.

Rémy ferme la porte.

MARIE, qui s'est dégagée du bras de Richelieu, est allée s'asseoir sur le canapé.

Quel rêve affreux !...

RICHELIEU.

Mademoiselle, vous le savez, il n'a pas dépendu de moi

de vous tenir ma promesse... mais les indices de votre évasion ont assemblé messieurs du guet autour de l'Ermitage... impossible d'y rentrer.

MARIE.

Je le sais, monseigneur, je le sais... je ne vous accuse pas... je ne vous demande qu'un peu de repos... Ma tête est si troublée... il me semble que je vais mourir... O René! René!

RICHELIEU.

Oui, sans doute... cela est fâcheux!... l'avoir vu de vos propres yeux suspendu au bras de son inconnue, lui serrant les mains... l'avoir surpris en flagrant délit de trahison!... Mais voilà le monde, mademoiselle; heureuse encore, croyez-moi, la femme qui, en perdant un amant, retrouve un ami.

MARIE.

Monseigneur...

RICHELIEU.

Et tenez, mademoiselle Marie, vous m'avez dit ce matin, à propos de votre amour, des choses qui faisaient sourire mon expérience... J'ai respecté vos jeunes... vos brillantes chimères... j'aurais craint de ternir d'un souffle ce miroir charmant où vous preniez votre image pour celle de la vie... j'ai laissé faire au temps, son œuvre a été prompte et cruelle... vous savez maintenant comme moi-même ce que valent les mots sincérité et bonheur.

MARIE.

Monsieur le duc!...

RICHELIEU.

Vous connaissez le monde, vous venez de le voir dans ce bal masqué... Les masques, voilà pour la sincérité... et pour le bonheur, du plaisir... le monde n'a rien de plus

à vous donner en échange de vos rêves... Croyez-moi, cependant, ne le boudez pas, prenez de bonne grâce son aumône toute légère qu'elle est.

MARIE.

Je vous écoute, monseigneur... mais j'ai peine à comprendre...

RICHELIEU, il passe derrière le canapé, et vient s'asseoir à droite de Marie.

Ce qu'il y a dans le monde, Marie, ce ne sont pas de longues amours... de fidèles serments... que sais-je... les douces éternités dont vous vous berciez... non... Ce qu'il y a, ce sont de rapides instants... éternels par le souvenir seul, où tout s'oublie dans un sourire ou dans une larme sans raison, où la vie devient de l'ivresse et se fait pardonner; ce qu'il y a, Marie, ce sont des heures comme celle-ci, des heures inquiètes et joyeuses, où loin de la foule, loin de la terre, une belle main tremble... dans une main tremblante.

MARIE, se levant.

De grâce, monseigneur...

RICHELIEU.

Enfant! je refusais de vous conduire à ce bal! Ce bal, je savais qu'il ferait deux malheureux, qu'il vous apprendrait la vie à vous, et qu'il m'apprendrait un amour inconnu... Vous l'avez voulu! Eh bien! maintenant...

Il se lève. On entend du bruit dans la chambre du premier plan à droite.

MARIE.

Du bruit dans cette chambre...

RICHELIEU regardant du côté de la porte où est venu le bruit.

Non, non... cette maison tout entière est à vous seule... (Il passe au milieu de la scène) à vous seule... Soyez-y sans crainte...

SCÈNE II

MARIE, RICHELIEU, FLORINE.

FLORINE, paraissant tout à coup sur la porte à droite.

Continuez, monsieur le duc... C'est édifiant!

RICHELIEU.

Florine!... Que venez-vous faire ici, mademoiselle?

FLORINE, en passant devant lui.

Sauver cette enfant, monseigneur... (A Marie.) Veuillez entrer là, mademoiselle Marie, pendant que je donnerai à monsieur le duc l'explication qu'il a droit d'attendre...

Elle conduit Marie à la porte à gauche. Après avoir fermé la porte, elle regarde Richelieu.

RICHELIEU, sérieux.

Et maintenant, mademoiselle Florine...

FLORINE, sérieusement.

Chut!... (Elle va écouter à la porte de Marie un instant; puis, se retournant vers Richelieu en éclatant de rire.) Ah! ah! qu'en dites-vous, monseigneur?

RICHELIEU.

Je dis, mademoiselle...

FLORINE.

Ah! ne faites donc pas le fâché, monseigneur; vous mourez d'envie de rire.

RICHELIEU.

Nullement... Je...

FLORINE.

Si fait!... vous mourez d'envie de rire... Ah! ah! intérieurement! ne vous bridez donc pas, monseigneur!... ah! ah!

RICHELIEU, se laissant aller à rire.

Eh bien! soit... rions-en... ah! ah! mais va-t'en...

FLORINE.

Votre servante, monseigneur.

RICHELIEU.

Non, ma parole d'honneur... Va-t'en!

FLORINE.

Ma parole d'honneur, non!

RICHELIEU.

Eh bien, morbleu... reste! Renvoyons la nièce à Château, et emménageons, nous autres.

FLORINE.

A quoi bon?

RICHELIEU.

Mais pour nous récompenser de la tendresse que nous avons l'un pour l'autre... Vous ne me ferez pas croire, ma belle, que vous soyez venue ici uniquement dans l'intérêt de cette petite... Et puis il faut avoir de la probité, que diable!... Tu abuses des secrètes entrées que je te livrai en toute innocence pour l'introduire chez moi nuitamment... Tu effarouches les gens, tu les décourages, tu veux que j'en rie au lieu de me fâcher... Je ris... très bien... mais pour faire une fin, ma charmante, je vous dis très sérieusement que je ne renvoie pas ma captive sans vous retenir en otage... et que sinon, non... Ainsi donc bonsoir... ou merci, choisissez, je vous donne une minute.

REMY, annonçant du fond.

M. le prince de Montbar est là, monseigneur, message du roi.

RICHELIEU.

Je suis à lui... Votre dernier mot, mademoiselle? Faut-il vous reconduire?

FLORINE.

Ah! la minute n'est pas écoulée...

RICHELIEU.

Vous trichez... mais soit!... je suis beau joueur, je vous laisse... Mais votre parole que je vous retrouverai ici, vous ou elle.

FLORINE.

Vous avez ma parole, monseigneur.

RICHELIEU.

Mille grâces... Je ne fais que bâcler un ministère avec le prince et je reviens.

FLORINE, à part.

Rien encore... gagnons du temps... Pardon, monseigneur, un ministère, dites-vous, est-ce que celui de M. de Meaupou est tombé?

RICHELIEU.

Cela t'intéresse!... Mais oui... M. de Meaupou dort cette nuit son dernier sommeil de ministre... Dame! ce n'est pas le sommeil du juste.

FLORINE.

Je vous croyais l'ami de M. de Meaupou, monseigneur?

RICHELIEU.

Du tout, nous sommes brouillés... mortellement.

FLORINE.

Pardon, monseigneur! qu'est-ce qu'il vous a donc fait?

RICHELIEU.

Ce qu'il m'a fait... il tombe.

FLORINE, à part.

Un moment est précieux. (Haut.) Et c'est le prince de Montbar qui prend le ministère à sa place ?

RICHELIEU.

Oui, oui. (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc à politiquer ?

FLORINE.

Et pourquoi ne le prenez-vous pas vous-même, monseigneur?

RICHELIEU.

Oh ! je vais te dire... C'est que j'aime mieux être l'ami de tous les ministres, que le ministre de tous mes amis. (Se retournant vers la porte.) J'ai votre parole... je vais donner une heure aux soins de mon empire, et...

Il sort.

SCÈNE III

FLORINE, puis MARIE, puis RENÉ.

FLORINE, seule.

Vieux diable ! (Prêtant l'oreille.) Oh! cette fois, j'ai bien entendu... c'est une voiture! ce sont eux! (Elle court à la fenêtre.) Oui, c'est René! Pst... pst... vite, par la grille du jardin... Venez (Elle jette une clef et court à la porte de gauche qu'elle ouvre), mademoiselle Marie, venez : c'est une amie, venez...

MARIE.

Ah! madame, emmenez-moi d'ici !

FLORINE.

C'est ce que je ne puis faire moi-même, ma chère enfant; mais un autre va s'en charger.

MARIE.

Un autre! (René entre du fond.) René!

RENÉ.

Marie ! dans cette maison ! C'était donc vrai !

FLORINE.

Nous n'avons pas le temps de nous étonner... Emmenez-la vite, monsieur René.

RENÉ.

De quel droit ferais-je violence à la volonté de mademoiselle? elle est venue ici de son plein gré, il y aurait cruauté à l'en arracher malgré elle.

FLORINE.

De grâce!

MARIE.

Vous avez raison, monsieur René! laissez-moi, abandonnez-moi ; mon cœur avait besoin d'une grande douleur pour se pardonner, c'est vous qui me l'apportez; merci, et adieu.

FLORINE.

Au nom du ciel! vous nous ferez surprendre!

RENÉ.

Marie, vous êtes sans pitié ; vous me voyez accablé par une apparence horrible... Je ne demande qu'un mot de vous pour croire que mes yeux me trompent, et ce mot vous me le refusez.

FLORINE.

Mais vous vous perdez tous les deux !

CHATEAU, en dehors.

C'est impossible, monsieur le duc.

MARIE.

Mon oncle! mon Dieu!...

FLORINE.

Là!... nous voilà bien! Cachez-vous vite!

Elle la pousse dans la chambre à gauche.

SCÈNE IV

RENÉ, FLORINE devant la porte, FRONSAC, CHATEAU.

FRONSAC, en entrant.

Tenez! que vous disais-je?... Elle est là! j'ai vu le coin de son domino! Je les ai suivis, vous dis-je!... Ah! ah! pour cette fois, mademoiselle Florine, nous la tenons, votre discrète amie!...

CHATEAU.

Monsieur le duc, encore un coup, c'est impossible!... jamais je ne croirai que madame la chanoinesse, une sainte femme... un esprit si supérieur...

FRONSAC.

Chansons!... je veux vous convaincre!... Otez-vous, ma déesse, que j'ouvre les yeux à cet incrédule!...

FLORINE.

Monsieur le duc plaisante sans doute?

FRONSAC.

Nullement!... j'ai plus d'une revanche à prendre contre cette dame-là... Je ne lui dirai pas un mot... seulement je veux la voir et qu'on la voie.

CHATEAU.

J'ai l'honneur de vous certifier, monsieur le duc...

FRONSAC.

Est-ce que je souffrirai qu'un ami, à moi, comme est

monsieur Château, soit la dupe d'une hypocrite... Qu'il confie sa nièce plus longtemps aux soins d'une intrigante! Holà! qu'on se dérange!

RENÉ, se mettant devant Florine.

J'affirme à monsieur le duc de Fronsac qu'il se trompe, et que la personne qui est là n'est pas madame la chanoinesse.

FRONSAC.

Vous me permettrez, monsieur, de ne pas vous croire sur parole... Débarrassez-moi le chemin, s'il vous plaît...

RENÉ.

Excusez, monsieur le duc, je ne puis...

FRONSAC.

Monsieur le guidon, vous prenez l'habitude d'en user cavalièrement avec l'honneur des femmes.

RENÉ.

Mordieu!... monsieur!

CHATEAU.

Monseigneur, ce jeune homme semble avoir en quelque sorte raison.

FLORINE.

Monsieur le duc, au nom du ciel!...

FRONSAC.

Faites-moi place, monsieur!

RENÉ.

Monsieur le duc de Richelieu, votre père, a défendu un poste d'honneur contre un prince du sang royal! je défendrai le mien contre monsieur de Fronsac.

FRONSAC.

Et moi je vous traiterai comme un faquin de valet que vous êtes.

Il lève sa canne sur René qui porte la main à son épée. Richelieu paraît au fond.

SCÈNE V

Les Mêmes, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Qu'est-ce que c'est?

Moment de silence. Il descend la scène avec dignité.

FRONSAC.

Peu de chose, monsieur... je châtiais ce garçon qui s'oubliait...

FLORINE.

Qui protégeait une femme menacée!

RICHELIEU.

Silence!... Monsieur Château. (Château passe près de lui.) mademoiselle Florine... veuillez vous retirer... (A Remy qui est au fond.) Remy, reconduisez...

Château et Florine sortent. Remy ferme la porte.

SCÈNE VI

RENÉ, RICHELIEU, FRONSAC.

RENÉ.

Monseigneur, grâce, à vous, je suis officier de l'armée : si ce titre qui m'impose le devoir de garder l'honneur de

mon pays, ne me donne pas le droit de garder le mien, je vous le remets humblement... Le valet de M. de Fronsac ne peut être un digne serviteur du roi de France.

RICHELIEU.

Il est vrai, j'accepte votre démission si vous acceptez l'affront.

RENÉ.

Oh! merci, monseigneur! (A Fronsac.) Monsieur le duc... j'ai l'honneur de vous demander satisfaction de l'indigne outrage que vous m'avez fait.

FRONSAC.

Comment vous nommez-vous, mon ami?

RICHELIEU.

Eh! monsieur, il vient de vous le dire... il se nomme comme vous et comme moi... Un officier de l'armée...

FRONSAC, avec mépris.

Un guidon, je crois?

RICHELIEU.

Si c'est le grade qui vous importe, monsieur, tranquillisez-vous, ce jeune homme est dès à présent colonel... M. de Montbar vient de m'en accorder le brevet pour lui.

RENÉ.

Monseigneur!

FRONSAC.

Voilà qui va fort bien, monsieur; mais s'il vous prend fantaisie de donner à un étranger un tel pied dans votre maison, il ne me plaît pas d'oublier ce que je dois à mon rang, monsieur... Je n'ai pas lu M. Rousseau... je ne suis pas académicien, je ne suis pas philosophe... mais je suis gentilhomme, et je sais porter mon nom!

RICHELIEU.

Portez-le donc, et ne le traînez pas!

FRONSAC.

Monsieur!

RICHELIEU.

Si votre naissance ne vous élève au-dessus des autres que pour mieux donner en spectacle votre indignité... cachez votre naissance au lieu de vous en vanter! Otez-vous de la lumière si, au lieu de vous illustrer, elle ne fait que vous trahir!

FRONSAC.

J'avoue que cette leçon de morale, dans la bouche de monsieur de Richelieu...

RICHELIEU.

Je suis las, monsieur... Voilà trop longtemps qu'en me parodiant, vous et vos amis, vous déshonorez la copie et le modèle!... Certes, j'ai été de mon temps; mais si nous n'étions pas les meilleurs, nous étions toujours les plus braves! Nous savions que le nom de famille veut aussi son baptême, et nous allions faire reconnaître la pureté de notre sang au soleil du champ de bataille!... En sortant d'une orgie, nous courions à Fontenoy... et la France nous pardonnait... Elle disait : Ce sont de mauvaises têtes... mais ils ont du cœur... ce sont mes enfants!

FRONSAC.

Les ennemis de la noblesse vont être ravis de savoir que monsieur le duc de Richelieu est passé dans leurs rangs.

RICHELIEU.

Les ennemis de la noblesse, monsieur, sont les gentilshommes qui font de ce nom un nom suspect, placé entre la haine et la risée publique... Qui au lieu de dire comme autrefois : noblesse oblige; disent : noblesse absout... Qui se cachent derrière leurs titres, oisifs dangereux, malfai-

teurs privilégiés, larrons impunis... Vous voulez ressusciter le respect... Croyez-vous donc qu'on vous respectera plus, à mesure qu'on vous estimera moins?... Ne craignez-vous pas qu'au jour du danger, ce peuple de France que vous faites douter même de votre courage, ne vous dise : Donnez-moi votre épée que je me défende moi-même!... Et une fois qu'il vous l'aura prise... il ne vous la rendra pas... et il fera bien... Encore une fois, monsieur, refusez-vous satisfaction à ce jeune homme?

FRONSAC.

Je refuse...

RICHELIEU, à part, avec douleur.

Mon fils!... (Haut.) Eh bien, monsieur René, on vous a volé votre honneur dans ma maison... j'en suis comptable... je vous le rendrai... je me battrai avec vous...

RENÉ.

Monseigneur!

RICHELIEU.

La tache qu'il fait à mon nom, je l'effacerai de ma main... (A Fronsac.) Sortez, monsieur!

FRONSAC.

Monsieur... vous êtes mon père...

RICHELIEU.

Oui, et pardieu, cela est heureux pour vous!

Fronsac sort.

SCÈNE VII

RENÉ, RICHELIEU, puis MARIE.

RICHELIEU.

Vous avez entendu, monsieur René, je suis à vos ordres.

RENÉ.

Monseigneur, j'éprouve une reconnaissance profonde de la grâce que vous voulez bien me faire... mais je ne puis accepter.

RICHELIEU.

Quel est ce scrupule?... Est-ce mon âge qui vous gêne?... Mais je puis vous assurer que je suis encore homme à vous faire voir du pays.

RENÉ.

La lutte n'en serait pas moins inégale, monseigneur: je n'aurais pas le courage de me défendre contre mon bienfaiteur... L'honneur de votre proposition me suffit...

RICHELIEU, en allant s'asseoir à droite.

A votre guise, monsieur...

MARIE, entr'ouvrant la porte avec précaution.

Je n'entends plus rien!... Ah!

Elle se retire.

RICHELIEU.

Mais, tenez, mon enfant... je me sens pour vous une véritable amitié... et, si je ne puis vous la prouver par un coup d'épée... je vous la prouverai du moins par un bon conseil... Vous êtes à l'âge où il est permis d'être dupe... mais il faut l'être le moins longtemps possible.

RENÉ.

Je ne puis comprendre, monseigneur.

RICHELIEU.

Vous aimez une certaine chanoinesse?

MARIE, derrière la portière.

Mon Dieu!

RENÉ.

Monseigneur!

RICHELIEU.

Vous l'aimez?... Allons! il n'y a point de mal... le mal. c'est qu'elle se donne à vous pour une vertu... pour un trésor de pureté... et que vous la croyez...

RENÉ.

Monseigneur... n'en parlons pas davantage, je vous prie; je n'aime pas cette dame, comme vous le pensez du moins, et...

RICHELIEU.

Vous ne l'aimez pas?... c'est ce que nous allons voir... Ayez la bonté de me prendre dans ce coffret... là à droite... un grand livre en maroquin rouge... c'est cela... donnez-le-moi... c'est une collection de dessins, de pastels, de portraits de femmes.... mes archives galantes enfin (Feuilletant le livre.) Je pourrais vous les montrer sans indiscrétion... elles sont pour la plupart méconnaissables... gracieux sourires, dont le temps a fait des rides... C'est à peine si je m'y retrouve moi-même... Et tenez, par exemple, en voici une... Qu'est-ce que c'est que ce visage-là?... c'est une méprise... jamais... fi donc! ah! pardon... (A demi-voix à lui-même.) C'est madame de Richelieu... Comme vous pouvez le croire, mon ami, à cette exception près ou du moins j'aime à le penser.... c'est là un musée de pécheresse... de Madeleines... moins le repentir. Tenez! en voici une dont le visage n'a pas trop changé... la reconnaissez-vous?

RENÉ.

Grand Dieu!

RICHELIEU.

Vous voyez bien que vous l'aimez!...

RENÉ.

Elle!... c'est impossible!...

RICHELIEU.

Quand je vous le dis.

RENÉ.

Monseigneur, je ne vous crois pas.

RICHELIEU, *sévèrement.*

Ah! monsieur, vous l'aimez trop!

RENÉ.

Monseigneur, vous me le disiez tout à l'heure, c'est à peine si les noms dont ce livre atteste la honte sont demeurés présents à votre mémoire, bien des années se sont écoulées... Vous avez pu oublier, monseigneur... dites-moi seulement qu'il est possible que vous vous trompiez... qu'une erreur ou une vengeance a pu glisser ce portrait parmi les autres...

RICHELIEU.

Il n'y a ni erreur ni vengeance, monsieur, et ce souvenir du moins est précis... cette femme est ici à sa place.

RENÉ.

Eh bien, non, monseigneur, non... malgré votre souvenir, non... malgré votre parole, il n'y a qu'une méprise injurieuse qui ait pu afficher ce portrait dans cette galerie du déshonneur.

RICHELIEU.

Monsieur, vous comptez trop sur l'excuse de votre âge,

quand vous oubliez toute gratitude et tout respect... pour une intrigue de bal masqué... pour un amour banal... pour je ne sais quelle aventurière.

RENÉ.

Je perdrais en effet tout respect et toute reconnaissance, monseigneur, si à celui qui traite ainsi cette femme, je ne répondais, quel que soit son nom, qu'il en a menti.

Il descend au milieu de la scène.

RICHELIEU pose son album sur le guéridon et se lève.

J'espère, monsieur, qu'en disant ce mot-là, vous avez mis de côté vos scrupules de tout à l'heure.

RENÉ.

Oui, je défendrai son honneur, même contre vous, monseigneur.

RICHELIEU.

C'est bien... ainsi vous êtes prêt?

RENÉ.

Demain... où vous voudrez... à l'heure qu'il vous plaira.

RICHELIEU.

Demain, non... je suis président du tribunal du point d'honneur, et je ne puis guère, en cette qualité, aller ferrailler en plein jour par les rues. Mais j'ai prévu dès longtemps ces occasions-là... J'ai fait accommoder dans mon jardin une terrasse fort convenable... Allez m'y attendre dans dix minutes...

RENÉ.

Je vous obéis, monseigneur. Mais promettez-moi que d'ici là, vous respecterez cette chambre.

Il montre à gauche la chambre où est Marie.

RICHELIEU.

Eh! monsieur, voilà qui touche à la folie... sinon à l'impudence... au moment où vous allez vous battre pour une autre.

RENÉ.

Vous ne voudriez pas, monseigneur, abuser de l'imprudence d'une enfant... La jeune fille qui est là ne vous aime pas... ne peut vous aimer.

MARIE, s'élançant sur le théâtre.

Vous vous trompez, monsieur René.

René pousse un cri... Richelieu fait un geste comme pour dire ; Vous voyez... et montre la porte à René, qui sort désespéré.

ACTE CINQUIÈME

Le jardin de l'hôtel Richelieu. — Arbres, statues. — A gauche, un pavillon à la porte duquel on accède par un escalier de cinq ou six marches. Il fait nuit

---

SCÈNE PREMIÈRE

CHATEAU, FLORINE, du fond à gauche.

Florine amène mystérieusement Château par la main.

CHATEAU, à part.

Sa main tremble... Ce mystère, cette émotion... quel espoir!

FLORINE.

S'il y a un peu de sincérité au fond de vos protestations, monsieur, le moment est venu de me le prouver.

CHATEAU.

De grâce, mademoiselle, parlez!

FLORINE.

Un seul mot vous dira tout. M. de Fronsac a refusé de se battre avec M. René, et le maréchal a offert à M. René de lui en rendre raison.

CHATEAU.

Je le reconnais bien là. En ce cas, mademoiselle, ce pauvre jeune homme peut bien se regarder comme mort ; mais du moins sa fin sera glorieuse.

FLORINE.

Taisez-vous! vous ne pouvez savoir combien la pensée de ce malheur est horrible! Monsieur, il faut empêcher ce combat.

CHATEAU.

L'existence de ce jeune homme vous est donc bien précieuse ?

FLORINE.

Ne m'interrogez pas, je vous supplie : sachez seulement qu'il n'y a dans mon intérêt pour M. René rien qui puisse vous alarmer; mais sachez aussi que ma vie à moi, la vie d'une autre personne que vous respectez, de madame la chanoinesse, serait à jamais troublée et perdue si ce duel avait lieu...

CHATEAU.

Et comment madame la chanoinesse...

FLORINE.

De grâce, croyez-moi, et ne me demandez rien; écoutez... Madame la chanoinesse est devant la porte de l'hôtel, dans une voiture : elle a appris comme moi l'affreuse nouvelle; elle voulait rentrer avec moi, se jeter aux pieds du maréchal, et arrêter la querelle à tout prix... Mais déjà des ordres étaient donnés et l'entrée interdite... Impossible de faire passer même un billet... Larmes, prières, rien n'a pu vaincre cette consigne.

CHATEAU.

Mais pour se battre, il faut qu'il sorte de l'hôtel...

FLORINE.

Aussi sommes-nous résolues de rester jusqu'au jour devant la porte. Mais ils pouvaient sortir par ce pavillon et par le jardin... heureusement j'en avais conservé la clef.

CHATEAU.

Et vous voulez que je veille...

FLORINE.

Je vous en prie... Si vous apercevez M. René, tâchez de nous l'amener; sinon, accourez du moins nous prévenir... Monsieur, me le promettez-vous?

CHATEAU.

Je vous le jure, mademoiselle, mais daignez m'expliquer...

FLORINE.

Je ne le puis : je vous le répète seulement, ce duel serait un crime, dont M. René ne serait pas la seule victime; il briserait en même temps et à jamais ma vie, celle de madame la chanoinesse, et s'il vous faut quelque chose de plus, celle de votre nièce!

CHATEAU.

De ma nièce? Mais, comment? à quel titre ma nièce...

FLORINE.

Je ne puis rien vous dire de plus; mais sur ma vie, c'est la vérité.

CHATEAU.

Au nom du ciel!...

FLORINE.

Pour elle, pour moi, pour vous-même, veillez. Je cours la rejoindre; adieu.

Elle s'éloigne par le fond à gauche.

CHATEAU.

Mais, mademoiselle!...

Il redescend la scène.

SCÈNE II

RENÉ, CHATEAU.

CHATEAU, d'abord seul.

Ma nièce!... Comment diable, ma nièce qui dort paisiblement à l'heure qu'il est dans l'Ermitage de l'Arsenal... Ma tête s'y perd!... Quelqu'un!... C'est lui! (Il remonte et appelle.) Mademoiselle, le voici.

RENÉ, sortant du pavillon.

Paix, monsieur, paix donc! Que faites-vous là?

CHATEAU.

Je vous attendais... Mademoiselle!... Elle ne m'entend pas!

RENÉ.

Silence! Qui appelez-vous?

CHATEAU.

Mademoiselle Florine!... elle est là, devant l'hôtel avec madame la chanoinesse... Suivez-moi.

RENÉ.

Monsieur, veuillez me laisser... le service du maréchal me retient ici.

CHATEAU.

Le service du maréchal? Croyez-vous que j'ignore le dessein qui vous amène?

RENÉ.

Si vous ne l'ignorez pas, monsieur, vous devez savoir que je désire être seul.

CHATEAU.

Mais, monsieur, ce duel ne peut avoir lieu! ce serait un crime!

RENÉ.

Un crime!

CHATEAU.

Un crime, oui, qui vous perdrait, vous, elle, ma nièce, moi-même; pourquoi? je n'en sais rien; mais elles vous l'expliqueront... Venez.

RENÉ.

Monsieur, cette ruse est inutile, retirez-vous. Vous ne faites pas ici l'office d'un galant homme.

CHATEAU.

Je tiens le serment que j'ai fait, monsieur; si vous refusez de me suivre, je cours et je les ramène.

RENÉ.

A mon tour, monsieur, je vous supplie... ne me déshonorez pas.

CHATEAU.

Je vous dis, monsieur, que j'ai promis, que j'ai juré, que je serais comptable de tous les malheurs qui pourraient suivre, et je vais de ce pas... Grand Dieu! c'est le maréchal!

La porte du pavillon s'ouvre... le maréchal paraît sur la première marche, précédé de deux laquais portant des flambeaux et suivi de deux autres

SCÈNE III

RICHELIEU, sur le perron, RENÉ, CHATEAU.

RICHELIEU, grave.

Monsieur Château? Souffrez, monsieur, que je trouve singulier la visite furtive dont vous m'honorez!

Il descend l'escalier, prend le milieu du théâtre, les laquais restent sur les marches, Remy descend et reste au fond.

CHATEAU.

Daignez m'excuser, monsieur le maréchal...

RICHELIEU.

Je désire être chez moi, monsieur, quand il me plaît.

CHATEAU, il remonte pour sortir à gauche.

Je me retire, monseigneur... Courons les avertir...

RENÉ, remonte et arrête Château du geste.

Au nom du ciel, monseigneur, retenez-le... il me parlait de deux personnes, de deux femmes, qui attendent là, dehors... Ne permettez pas qu'il aille leur jeter l'effroi, le désespoir dans l'âme...

RICHELIEU.

Des femmes? je comprends... (Aux quatre laquais.) Descendez vous autres, et placez-vous là. (Il les met au fond du théâtre. A Rémy.) Va, Rémy, ferme la grille, ne laisse entrer personne sous aucun prétexte, ou je te chasse. (Rémy s'éloigne à gauche.) Quant à vous, monsieur Château, vous allez nous servir de témoin...

CHATEAU.

Moi, qui avais juré d'empêcher ce duel! Non, monseigneur, ne l'exigez pas, je n'aurais pas le courage.

RICHELIEU, aux valets.

Éclairez-nous! (Les valets descendent de quelques pas.) Mieux on y verra et plus ce sera vite fini!

CHATEAU.

Vite fini!

RICHELIEU, regardant gauche.

Ah! voilà la grille fermée; nous sommes sûrs maintenant de n'être pas dérangés... Quand le roi lui-même frapperait à ma porte, il attendrait, pardieu, que la chose fût faite... Monsieur René, ôtez votre habit, s'il vous gêne: j'ai coutume de garder le mien. (Il se met en place, ôte son chapeau et le jette à terre.) J'ai l'honneur de vaus saluer, monsieur.

RENÉ, l'imitant.

Monseigneur, je vous remercie de la faveur que vous me faites.

CHATEAU, à part.

Il le remercie!

RICHELIEU, à René.

Êtes-vous prêt, monsieur?

RENÉ.

Je suis prêt, monseigneur.

CHATEAU, au milieu, s'approchant de René.

Monsieur René, c'est votre bienfaiteur.

RICHELIEU.

Silence, monsieur Château; vous ignorez même de quoi il s'agit... c'est moi qui suis l'offensé.

CHATEAU.

Monseigneur, c'est un enfant!

RICHELIEU.

Quand on reconnaît un bienfait par un outrageant démenti, on n'est plus un enfant, on est un homme, car on est un ingrat.

RENÉ.

Promettez-moi donc, monseigneur, que vous allez me traiter en homme !

RICHELIEU.

Monsieur, je ne touche pas une épée pour lui faire affront; ne craignez pas d'injurieux ménagements; vous êtes à cette heure mon ennemi, votre vie ne m'est plus rien, mais votre honneur m'est toujours sacré... soyez tranquille.

RENÉ.

Merci encore une fois, monseigneur; frappez-moi au cœur si vous le pouvez, mais pas au visage!

RICHELIEU.

A vos souhaits, monsieur. (A part.) Il avait de l'âme cet enfant.

Il salue de l'épée.

RENÉ, à part.

O chère épée que je tiens d'elle!... défends-la bien!

Ils se mettent en garde.

RICHELIEU, pendant qu'ils se battent.

Vous vous engagez fort; c'est égal vous jouez agréablement... il faut dire aussi que vous avez là une jolie brette... La coquille est ciselée à l'italienne, ce me semble?

RENÉ.

Vous tenez mal votre promesse, monseigneur, vous me ménagez!

RICHELIEU.

Du tout, et la preuve... Ma foi! vous en teniez, mais le pied m'a glissé!... Ah! voilà qui devient sérieux... Ah çà, mais... mais éclairez donc. (Les laquais font un pas.) Quelle étrange épée a-t-il là?... il y a un chiffre, une devise... quoi?... Par le ciel, arrêtez, monsieur!

RENÉ.

Défendez-vous, monsieur le duc!

Il redouble d'efforts.

RICHELIEU, avec une énergie croissante.

Où avez-vous pris cette épée?... Assez, assez, vous dis-je! montrez-moi votre épée! arrêtez!

RENÉ.

Non!... non!...

RICHELIEU.

Je vous l'ordonne!... je vous en prie! Ah! vous ne voulez pas me la montrer! Eh bien. (Il le désarme. René haletant et confus demeure immobile.) Château, donnez-moi cette épée.

Château la donne à Richelieu.

RICHELIEU, examinant l'épée avec émotion.

Je ne me trompais pas!... mon chiffre!... Cette devise italienne! Monsieur René, où avez-vous acheté cette épée?

RENÉ.

Cette arme n'est point achetée, monseigneur... Après m'en être si mal servi, je rougis d'avouer que c'est un présent de ma mère.

RICHELIEU.

De votre mère? (A part.) De sa mère!... c'était sa mère.

RENÉ.

Ne pouvant me donner le nom de mon père, elle m'avait au moins confié son épée. (Avec amertume.) Hélas! c'était encore plus que je n'en pouvais porter.

Il cache sa tête dans ses mains.

RICHELIEU, le regardant avec intérêt.

Pauvre enfant! il croit que c'est lui qui est vaincu!...

(Haut.) Monsieur Château, courez; allez tous, qu'on lui ouvre!... dites à ces dames que je les prie de venir à l'instant.

CHATEAU.

J'y vais, monseigneur.

Il sort par la gauche précédé de deux laquais.

SCÈNE IV

RENÉ, RICHELIEU.

RICHELIEU, à part.

Allons, celui-là me console de l'autre. (Haut, lui présentant l'épée.) Monsieur René, reprenez votre héritage de famille; (René le repousse) vous vous en êtes servi noblement.

RENÉ.

Non, monseigneur, non, votre générosité ne peut m'aveugler...

RICHELIEU.

Vous ne me croyez pas?... Eh bien! cette épée que vous dédaignez, je la prends, moi (Il tire sa propre épée, met celle de René à la place, et lui présentant l'autre) et je vous prie d'accepter la mienne. Me croyez-vous, maintenant?

RENÉ, ému jusqu'aux larmes.

Oh! monseigneur! je vous crois!... je vous crois... je... Excusez-moi, monseigneur... je ne puis parler.

RICHELIEU.

Je ne vous demande pas de parler, non plus, René, je vous demande... c'est l'usage quand on s'est battu... je vous demande de m'embrasser.

RENÉ, saisissant la main du duc.

Oh! monseigneur!

RICHELIEU, l'attirant sur sa poitrine

Plus près! que je sente battre ce jeune cœur, puisque vous en avez un.

La chanoinesse entre, les voit embrassés.

SCÈNE V

RENÉ, LA CHANOINESSE, RICHELIEU, les laquais au fond.

LA CHANOINESSE, poussant un cri de joie.

Mon Dieu! merci!

René et Richelieu vont au-devant d'elle.

RENÉ, baisant la main de la chanoinesse.

Madame...

RICHELIEU, baisant l'autre main.

Madame... (Bas.) que ne le disiez-vous plus tôt?... Ainsi donc...

LA CHANOINESSE, bas.

Je vous avais dit, monseigneur: Laissez-moi votre épée... si c'était un fils!

RICHELIEU, de même.

Et c'était un fils... (Il passe près de René et lui touche l'épaule avec affection.) Joli cavalier, ma foi! (A la chanoinesse.) Mon compliment!... Chut!...

RENÉ, à part.

Mais que signifie?...

M. Chateau, Florine et Marie sortent du pavillon.

MARIE, *en descendant accompagnée de Florine.*

De grâce, mon oncle...

CHATEAU, *descendant derrière eux.*

Silence, mademoiselle!

RICHELIEU.

Eh! voilà Château qui nous arrive sombre comme un dieu inférieur...

CHATEAU.

Vous avouerez, monseigneur, que la trouvaille que je viens de faire dans votre chambre n'est pas de nature à égayer un oncle.

RICHELIEU, *montrant René.*

Monsieur Château, voici un colonel au nom de qui je vous demande la main de votre nièce...

RENÉ, *à part.*

Jamais!

CHATEAU.

Non, monseigneur, elle ira au couvent... au couvent elle ira.

RICHELIEU.

Fi! le vilain homme! Eh bien! j'espère être plus heureux auprès de madame Château.

CHATEAU.

Qu'entends-je?

RICHELIEU, *bas, à Florine dont il a pris la main.*

Trois cent mille livres, ma chère. (*Haut.*) Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre nièce pour M. le colonel.

FLORINE.

Mais, permettez.

CHATEAU.

Elle hésite!

RICHELIEU, bas.

Trois cent mille livres!

LA CHANOINESSE, bas, à Florine.

De grâce, je t'en prie... pour lui...

FLORINE.

Je vous accorde la main de ma nièce, monseigneur.

RICHELIEU.

Merci!

CHATEAU, passant près de Florine

Quoi! mademoiselle, vous daignez consentir à un hymen dont le flambeau?

FLORINE.

A condition que nous doterons notre nièce.

CHATEAU.

Oh! d'une pluie d'or, ma Danaé.

RICHELIEU.

Eh bien! monsieur René.

Il lui montre Marie.

RENÉ.

Monseigneur, vous savez, vous, que c'est impossible.

MARIE.

O mon Dieu!

RICHELIEU, en le conduisant près de la chanoinesse.

Je sais, moi, qu'il est impossible que je vous donne une femme indigne de vous; madame la chanoinesse vous dira pourquoi.

LA CHANOINESSE.

Demandez pardon à cet enfant, René.

RENÉ, passant près de Marie.

C'est donc vrai, Marie! chère Marie, pardonnez-moi!

Il cause avec la jeune fille pendant le reste de la scène et Château avec Florine.

LA CHANOINESSE, seule sur l'avant-scène avec Richelieu.

Est-ce que la vue des heureux que vous venez de faire vous attriste, monseigneur?

RICHELIEU.

Non, madame; mais je comparais, dans ma pensée, mes deux enfants... Celui-là seul est mon fils; l'autre sera seul... seul mon héritier, et je songeais que bientôt le nom d'homme serait mieux porté que celui de gentilhomme... Mais, madame, votre regard suffit à dissiper ces nuages... et je ne songe plus qu'à dire avec mon royal compère... Bah!... après nous le déluge!...

FIN DE LA VIEILLESSE DE RICHELIEU.

YORK

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,
le 1er juillet 1852.

COLLABORATEUR : M. PAUL BOCAGE

PERSONNAGES

	ACTEURS
LE MAJOR DE LISFELD, 60 ans.	MM. Pellerin.
HECTOR DOLBRUN, 32 ans.	Ravel.
LE CAPITAINE GRÜNSBERG, 55 ans.	Lhéritier.
LANSMANN, vieux soldat, domestique du colonel.	Kalekaire
CÉSARINE, femme du major en secondes noces, 25 ans.	Mlle Kleine.
OLYMPE DURAND, fille du major d'un premier lit, (veuve) 34 ans, personnage ridicule.	Mme Thierret.
Me MAURISSOY, notaire.	

La scène se passe à Brientz, en Suisse.

YORK

Une salle au premier étage. — Portes au fond; deux portes latérales. — Une fenêtre praticable. — Sur un guéridon un verre d'eau. — Sur un pan de mur, une panoplie au centre de laquelle figure une hallebarde. — Lansmann fourbit un sabre détaché de la panoplie, Grunsberg entre par le fond.

SCÈNE PREMIÈRE

GRUNSBERG, LANSMANN *.

GRUNSBERG.

Lansmann ! (Salut militaire.) Le major ?

LANSMANN.

Au jardin, capitaine.

GRUNSBERG.

Ces dames ?

LANSMANN.

Également, capitaine... (Riant avec intention.) Hem ! hem !

GRUNSBERG. (Ce personnage doit avoir un débit lent, grêle, et d'une tristesse monotone.)

Quoi ?

* Grunsberg, Lansmann.

LANSMANN.

Je crois que ça y est, pour le coup !

GRUNSBERG, secouant la tête.

Hon !

LANSMANN.

Mais... le notaire est retenu... à six heures précises il sera ici avec toute sa boutique...

GRUNSBERG.

Ne voilà-t-il pas vingt fois qu'on le retient ton notaire... et qu'on le lâche !...

LANSMANN.

Quant à ça, capitaine, elle vous a fait pas mal poser, faut être juste... Bonhomme ! quelle pose !

GRUNSBERG.

Pendant quatre ans.

LANSMANN.

Y a-t-il quatre ans ?

GRUNSBERG.

Parbleu ! n'avons-nous pas quitté Berlin, le major et moi, pour venir nous établir en Suisse juste un an après la mort de ce Français, le sieur Durand, son premier époux ? Ah !... deux officiers comme nous, la gloire de l'armée prussienne flânant sur le lac de Brientz, quand nous pourrions errer sur les bords de l'Elbe ou dans les plaines de Brandebourg.

LANSMANN.

Que voulez-vous, capitaine ! les affaires de la succession de ce Durand ne vous appelaient-elles pas impérieusement en ce pays ; et puis, là, voyons, entre nous, c'est pourtant pas un si vilain endroit que la Suisse ; c'est ici que le major a rencontré sa jolie petite femme actuelle. Il y a eu hier quatre ans qu'il a convolé, juste le jour où vous avez

risqué votre première déclaration à sa fille. Bonhomme! quelle pose!... Eh bien! je vous dirai, capitaine, qu'il était temps pour vous que ça finisse!

GRUNSBERG.

Pourquoi ça?

LANSMANN.

Parce que si ça ne finissait pas ce soir, ça pourrait bien ne finir jamais... avec vous, s'entend.

GRUNSBERG.

Pourquoi ça?

LANSMANN.

Parce qu'il y a des troubadours en campagne.

GRUNSBERG.

Chut! Qu'est-ce?... Parle, Lansmann.

LANSMANN.

Voilà plus d'une quinzaine, mon capitaine, que j'ai passé l'inspection d'un individu maigre, pâlot, fourniment de pékin soigné, qui rôdaillait à la brune devant la grille du jardin... Dix fois depuis je l'ai reconnu; tantôt dans une barque sur le lac, tantôt sur le chemin, et toujours cherchant à croiser ces dames. D'abord, moi, je m'étais fourré dans la tête qu'il en voulait à la petite femme de mon major... et je n'attendais qu'une occasion propice pour lui casser la moelle *pépinière*.

GRUNSBERG.

Et tu es sûr que ce n'était pas en effet à madame?... de Lisfeld...

LANSMANN.

Il paraîtrait que non, capitaine?

GRUNSBERG.

Sais-tu où il loge?

LANSMANN.

Oui, capitaine, il a loué le troisième chalet sur la rive gauche du lac.

GRUNSBERG.

Bien!... J'irai le voir.

LANSMANN.

Alors, ça fait un jeune homme de flambé!

On entend la voix du Major.

GRUNSBERG.

Silence, Lansmann!

SCÈNE II

Les Mêmes, LE MAJOR, CÉSARINE*.

LE MAJOR. Il entre en parlant avec feu à Césarine. Ce personnage doit être aussi en dehors que Grünsberg est contenu.

Je te répète, ma bonne amie, que j'ai fait apposer des affiches sur tous les murs où ça n'est pas défendu.

CÉSARINE.

Mon pauvre York, un si bel animal! Je ne m'en consolerai jamais! Bonjour, Grunsberg. Eh bien! monsieur, tout vient à point à qui sait attendre... Notre fille Olympe paraît enfin parfaitement décidée... Ça tient cette fois.

LE MAJOR.

Et voilà ma femme qui s'en va faire ses invitations pour le dîner... Le notaire y sera... on rira... après quoi on signera le contrat...

* Césarine, le Major, Grunsberg. Lansmann, deuxième plan.

GRUNSBERG.

Mon ami ! voilà le plus beau jour de ma vie... en réservant, bien entendu, celui où j'eus la jambe cassée à Lutzen !

Lansmann et le Colonel ôtent leurs bonnets grecs.

LE MAJOR.

Je me le rappelle... Ah ! c'était le bon temps... Ça t'arriva là, en pleine cuisse... et je te vois encore les quatre fers en l'air, criant ! *Es lebe der Koning!* (A Césarine.) Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Combien aurons-nous de personnes à dîner.

CÉSARINE.

Je n'en sais rien... je n'ai pas compté... je suis aujourd'hui d'une humeur massacrante !... Dites-moi, capitaine, vous n'avez pas rencontré mon chien, par hasard... mon pauvre York. *

GRUNSBERG.

Hélas !... non, belle dame !

CÉSARINE.

Comprend-on cette fatalité qu'il y a sur mes chiens... En voilà cinq que je perds en moins d'un an !...

GRUNSBERG, calme et goguenard.

C'est étonnant !

Il cligne de l'œil au major qui lui recligne.

LANSMANN, riant bruyamment.

Han !

LE MAJOR.

Veux-tu te taire, toi !

Lansmann sort**.

* Le Major, Césarine, Grunsberg, Lansmann, deuxième plan.
** Césarine, le Major, Grunsberg.

CÉSARINE.

Et dire qu'on n'en retrouve pas un !... Vous avez beau dire, major, je parie que vous ne faites pas mettre assez d'affiches !

LE MAJOR.

Là ! ne t'en ai-je pas montré un paquet de deux cents la semaine passée. Je te dis que j'en ai fait mettre sur tous les murs où ça n'est pas défendu... N'est-ce pas, Grunsberg ?

GRUNSBERG.

Sans doute... Des affiches bleues... Un épagneul blanc et jaune... répondant au nom d'York... Récompense honnête... On ne voit que ça !

SCÈNE III

LES MÊMES, OLYMPE entrant *.

LE MAJOR.

Ah ! voici ma chère Olympe... Tiens-toi bien, Grunsberg... Bonjour, ma fille !

GRUNSBERG, saluant.

Madame !

LE MAJOR.

Eh bien, ma fille !

OLYMPE, les yeux baissés.

Mon père... Vous n'êtes pas seul ?

LE MAJOR.

Si, je suis seul !...

* Césarine, Olympe, le Major, Grunsberg.

OLYMPE.

Mais, mon père !

LE MAJOR.

Je te dis que je suis seul !... Ma femme ne compte pas, et dans les termes où nous sommes, Grunsberg ne compte plus !

GRUNSBERG.

Cependant si vous l'ordonnez, chère madame Durand...

OLYMPE.

Non, non, restez, capitaine... Il faut que vous sachiez ce que je viens dire à mon père... (Olympe va serrer la main de Césarine, pendant que Grunsberg parle au Major. — Olympe à Césarine, bas.) Avez-vous lu la lettre de ce jeune homme, des bords du lac ?

CÉSARINE, la montrant.

Oui !

OLYMPE.

Me croyez-vous aimée sincèrement ?

CÉSARINE.

Ah ! ma pauvre Olympe !... je crains que vous ne vous mépreniez !

Grunsberg, pendant ce temps a causé avec le Major, qui lui dit tout haut en finissant :

LE MAJOR.

Tu vas voir... Parlez, ma fille... Voyons, qu'avez-vous à me dire ?

OLYMPE.

Mon père, c'est au sujet de ce mariage...

LE MAJOR.

Eh bien !

GRUNSBERG, à part.

Je tremble à part moi !

OLYMPE.

Eh bien, mon père... j'ai réfléchi !

LANSMANN, avec un geste de désespoir.

Oh ! guignon !

LE MAJOR.

Va te promener !

CÉSARINE.

Écoutez-la, mon ami !

OLYMPE.

J'ai trop appris par moi-même tout ce que l'urne de l'hymen peut contenir de larmes pour ne pas redouter les dangers d'une union précipitée.

LE MAJOR.

Précipitée !... après quatre ans de réflexion ? Enfin, je te l'accorde... Durand était un polisson... Il m'avait trompé moi-même indignement... car il m'avait dit qu'il jouissait d'une bonne santé, et c'était faux, puisqu'il est mort...

CÉSARINE.

Vous voyez à quoi on peut être exposée...

LE MAJOR.

Oui, ma chère amie, avec un inconnu. (A Olympe.) Mais est-ce que tu ne connais pas Grunsberg ? Enfin, ma fille, écoute, tu es complètement majeure ; tu feras ce qui te plaira... Mais si tu me fais encore une fois la farce indécente de refuser mon ami Grunsberg, tu iras consulter le vœu de ton cœur où tu voudras... mais ce sera hors de ma maison.

GRUNSBERG.

Ah ! guignon !

OLYMPE.

Mon père, jusqu'à l'heure de la signature du contrat, je demande à garder toute la liberté de mon choix... C'est une bizarrerie... une folie... soit... Mais je vous prie, mon père, et vous aussi, capitaine, de condescendre à cette dernière faiblesse...

LE MAJOR.

Pardi !... Nous y condescendons, n'est-ce pas, Grunsberg ?

GRUNSBERG.

Mais, mon ami...

LE MAJOR.

Laisse-moi donc faire... (Il tire sa montre.) Il est trois heures ; le notaire vient à six ; si tu veux réfléchir et faire ta toilette, tu n'as que le temps... ainsi, va vite...

OLYMPE.

Merci, mon père, et vous aussi, estimable capitaine.

ENSEMBLE *.

AIR.

CÉSARINE.

Adieu, messieurs, sans plus attendre,
Je vais inviter nos amis,
Soyez-en certain, mon vieux gendre,
L'hymen ne sera plus remis.

OLYMPE.

Si ce beau jeune homme au cœur tendre
Vient ainsi qu'il me l'a promis,
A m'épouser il peut prétendre :
Refuser ne m'est plus permis.

* Olympe, Césarine, le Major, Grunsberg.

LE MAJOR.

Ce soir, j'ai grande peur d'entendre,
Dire devant tous nos amis,
Qu'Olympe veut encore attendre.
Que l'hymen est encor remis.

GRUNSBERG.

D'après cela. je crois comprendre
Que l'hymen est encor remis !
Quand on est jeune, on peut attendre :
A moi, cela n'est plus permis.

CÉSARINE, au Major.

Si quelqu'un, pendant mon absence,
Vous rapportait mon chien, tantôt,
Donnez cent francs de récompense.

LE MAJOR.

Cent francs. (A part.) Cent calottes, plutôt !

ENSEMBLE. reprise.

SCÈNE IV

LE MAJOR. GRUNSBERG *.

LE MAJOR, secouant violemment une chaise, et faisant ronfler les mots.

Mille... dix mille... trente mille sabres de cavalerie !

GRUNSBERG, tranquillement.

Allons, Lisfeld, allons !

LE MAJOR.

Mais je te dis qu'elle trouble ma vie avec ses ignobles chiens ! J'aimerais mieux qu'elle aimât... je ne sais quoi... (Avec force.) Qu'elle jouât du piano !

* Le Major, Grunsberg.

GRUNSBERG.

Ah ! tu vas trop loin, mon ami, tu vas trop loin... véritablement je ne te comprends pas... J'aimerais assez, moi, que ma femme eût une passion inoffensive comme celle-là... C'est une garantie...

LE MAJOR.

C'est possible ! tu peux avoir raison... Mais je n'en suis pas maître... Depuis que j'ai vu... ce pauvre Schlick expirer à mes pieds dans les convulsions de la rage... je ne peux pas sentir un chien frôler ma guêtre sans avoir froid dans les os... C'est un effet physique, que veux-tu ! J'ai mal aux nerfs, comme une femmelette !... J'en suis honteux... mais c'est comme ça... Juge ce que j'ai dû éprouver, quand j'ai vu, il y a huit jours, cet horrible York prendre des airs de langueur et de mélancolie... C'est juste comme ça que ça commence... Brrr ! C'est alors, Grunsberg, que j'ai mis pour la cinquième fois ton obligeance à l'épreuve.

GRUNSBERG.

Mon ami, ta confiance n'a pas été trompée ; York a rejoint ses quatre prédécesseurs.

LE MAJOR, baissant la voix et dramatiquement.

Au fond du lac ?

GRUNSBERG.

Au fond du lac.

LE MAJOR.

Une pierre au cou?

GRUNSBERG.

Une pierre au cou.

LE MAJOR.

De nuit ?

GRUNSBERG.

De nuit.

SCÈNE V

Les Mêmes, LANSMANN.*

LE MAJOR.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LANSMANN.

Mon major, c'est un monsieur.

LE MAJOR.

C'est un imbécile ! Qu'est-ce qu'il veut ?

LANSMANN.

Mon major, il rapporte le chien de Madame.

LE MAJOR.

Le chien... York ! cent mille sabres de cavalerie !...

GRUNSBERG.

C'est impossible !

LANSMANN.

Ça y est tout de même, mon major.

LE MAJOR.

Dis-moi, Lansmann... ma femme n'est pas rentrée ?

LANSMANN.

Pas encore, major.

LE MAJOR.

C'est bien : fais monter ce monsieur.

* Le Major, Lansmann, Grunsberg.

LANSMANN, bas, à Grunsberg.

Pstt ! capitaine !... C'est lui !... le jeune homme !... le troubadour !...

GRUNSBERG.

Ciel !... Oh ! très bien... fort bien !...

Lansmann sort.

SCÈNE VI

LE MAJOR, GRUNSBERG. *

LE MAJOR, croisant les bras.

Eh bien ?

GRUNSBERG.

Eh bien, que veux-tu, mon ami, je n'y comprends rien

LE MAJOR.

Et dire que cet animal-là va me réclamer une récompense, encore !

LANSMANN, ouvrant la porte.

Ces messieurs !

Le Major et Grunsberg se croisent les bras et se posent l'air spadassin et concentré, face au public.

* Le Major, Grunsberg.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HECTOR, apportant York si le chien est petit, le menant en laisse s'il est trop lourd *.

HECTOR, se levant.

Major !... Monsieur !

LE MAJOR, assis.

Bonjour, monsieur !

GRUNSBERG, assis.

Bonjour.

HECTOR.

Major, je vous ramène votre favori...

LE MAJOR.

Merci bien !

HECTOR.

La semaine dernière, à la nuit close, comme je me promenais au bord du lac, j'aperçus à une certaine distance quelque chose qui se débattait dans l'eau... J'ôtai mon habit, je fis une douzaine de brasses, et je trouvai ce pauvre animal tellement épuisé que sans moi, j'ose le dire, il n'aurait jamais regagné le continent.

LE MAJOR.

Trop bon !

HECTOR.

La corde qu'il avait au cou indiquait qu'il avait été victime d'un attentat prémédité... Aussi, croyant sans doute avoir encore affaire à un infâme meurtrier...

* Le Major, Hector, Grunsberg.

GRUNSBERG, toussant un coup sec et énergique.

Hein ?

HECTOR.

Il commença par m'enfoncer tout son clavier dans l'épaule.

LE MAJOR.

Très bien !

HECTOR.

Ce qui prouve qu'en fait de reconnaissance, il y a des chiens qui valent des hommes... et réciproquement... Mais je dois dire que depuis.

LE MAJOR.

Et comment se fait-il, monsieur, que vous ayez gardé ce chien durant huit jours sans le rendre à son propriétaire ?

HECTOR.

Permettez, major...

LE MAJOR.

On ne se joue pas ainsi, monsieur, des regrets, du deuil d'une famille entière !

GRUNSBERG.

Ça n'a pas de nom !

HECTOR.

Permettez, major.

LE MAJOR.

Et vous allez peut-être encore, monsieur, me demander une récompense ?

HECTOR.

Non, major... ou du moins en fait de récompense, je n'ai désiré que l'honneur d'être admis, en qualité de voisin de campagne, à vous présenter mes devoirs.

LE MAJOR, se levant

Hum! C'est différent, monsieur. (Le major va prendre une chaise et la plante au milieu du théâtre.) Asseyez-vous donc!

Il reprend sa pose. — Le major et Grunsberg sont debout, les bras croisés, face au public, chacun d'un côté de la chaise.

HECTOR. Il s'assied, puis après un instant, voyant ses deux acolytes toujours debout immobiles et lui tournant le dos, il se lève, retourne la chaise, et se balance sur le dossier, avec embarras, puis il dit à part.

Ah çà! qu'est-ce que cela veut dire? (Il tire de sa poche son portefeuille et lit.) Le major... machoire indécrottable. C'est bien cela, sapristi!

Il s'assied.

LE MAJOR.

Vous dites?

HECTOR.

Je n'ai pas parlé, major.

Nouveau silence.

LE MAJOR.

Vous habitez Brientz, monsieur!

HECTOR.

Major, j'ai l'intention d'y passer une partie de l'été.

LE MAJOR.

Pourquoi cela, monsieur?

HECTOR.

Mais d'abord à cause de la beauté du lieu, ensuite à cause de l'agrément que paraît offrir le commerce des habitants.

LE MAJOR.

Et... dites-moi, monsieur... vous avez sans doute, dans le monde, une autre profession que de sauver les chiens qui se noient?

HECTOR, un peu sec d'abord, puis s'échauffant peu à peu jusqu'à la fin de la scène.

Oui, major, je suis avocat.

LE MAJOR.

Avocat!... Dis donc, Grunsberg... Avocat!

Il s'assied.

GRUNSBERG, ricanant.

Han!... han!... Ils sont tous avocats!

Il s'assied.

LE MAJOR.

En Prusse, monsieur, on n'est pas avocat... On est militaire.

HECTOR.

J'avais moi-même, major, de l'inclination pour cette carrière; malheureusement on m'a trouvé la vue trop faible.

LE MAJOR.

La vue faible... Grunsberg!

GRUNSBERG.

Hi! hi! Ils ont tous la vue faible!

LE MAJOR.

En Prusse, monsieur, on prend tout, même les infirmes!

GRUNSBERG.

Même les poltrons!

HECTOR, à demi-voix.

Même les crétins!

LE MAJOR, vivement à Grunsberg.

Qu'est-ce qu'il a dit?

GRUNSBERG.

Même les chrétiens, je crois... Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

LE MAJOR.

Puis-je avoir la satisfaction, l'honneur et l'avantage de savoir votre nom, monsieur?

HECTOR.

Hector Dolbrun, monsieur.

LE MAJOR.

Dolbrun!... Ah! par exemple, ceci est un peu trop fort! dis donc, Grunsberg... vous vous appelez Dolbrun, vous? mais je vous le défends, entendez-vous?

HECTOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

LE MAJOR.

Parce que j'ai connu dans l'armée française un Dolbrun qui était colonel à vingt-quatre ans, général à trente, que j'estime comme le brave des braves et qui n'aurait pas souffert un quart de seconde qu'on lui châtouillât le nez comme je vous le chatouille depuis dix minutes!

HECTOR, un peu monté.

Quant à cela, major, si je ne m'étais pas tenu à quatre, pour raisons à moi connues, il y a longtemps, daignez le croire, que j'aurais décroché cette hallebarde, et que je vous aurais rompu les reins! (Mouvement du major.) Mais j'aurais eu tort, car j'aurais perdu le plaisir de vous entendre faire si chaudement l'éloge de mon père.

LE MAJOR.

Votre père!... Qui ça?

HECTOR.

Le général Dolbrun... Voici une lettre de sa main, major.

LE MAJOR, ouvrant vivement la lettre.

Comment!... Oui, ma foi... En vérité, oui... dis donc, Grunsberg... c'est le propre fils de Dolbrun, ma parole d'honneur!

GRUNSBERG, soucieux.

Eh bien!... c'est bon!

LE MAJOR.

Comment, diable, jeune homme! Et vous avez eu l'idée de me rompre les reins, disiez-vous?

HECTOR.

Franchement, major, ça me démangeait beaucoup.

LE MAJOR.

Me rompre les reins! Mais savez-vous une chose, mon gaillard?... Savez-vous que je vais vous prendre en adoration, moi!

HECTOR.

C'est ce que je demande, major.

GRUNSBERG, à part.

Triple guignon!

LE MAJOR.

Mais pourquoi ne pas me dire ça plus vite?... Expliquez-vous, mon garçon?... qu'est-ce que c'est que cette grande affaire dont vous voulez me parler, et que votre père approuve de tout cœur, à ce qu'il dit...

HECTOR.

Major, je vous avoue que j'attendais que vous fussiez seul.

LE MAJOR.

Grunsberg, mon ami... tu entends*... le fils de Dolbrun... Nous n'avons rien à lui refuser.

GRUNSBERG.

C'est bien, c'est bien.

Il fait quelques pas vers la droite**.

* Hector, le Major, Grunsberg.

** Hector, Grunsberg, le Major.

LE MAJOR.

A propos, mon vieux, fais-moi le plaisir d'emmener York!... hein? Garde-le dans ta cave jusqu'à ce soir...

GRUNSBERG.

C'est ça!... On prendra la peine de noyer un chien pour que monsieur aille le repêcher!

LE MAJOR.

Allons donc! le fils d'un vieux camarade! Qu'est-ce que c'est que ça?

GRUNSBERG.

C'est bien, c'est bien!... (Avec intention à Hector.) Au revoir, jeune homme!

HECTOR.

Monsieur, j'ai bien l'honneur...

GRUNSBERG.

Au revoir.

Il sort.

SCÈNE VIII

LE MAJOR, HECTOR *.

HECTOR.

Ah çà! major... ce chien que j'ai sauvé... Aurais-je fait une bévue?

LE MAJOR.

Complète, mon garçon... Je vous expliquerai ça... Mais contez-moi votre affaire, et si je puis vous rendre quelque service...

Il lui offre une chaise et s'assied lui-même.

* Hector, le Major.

HECTOR.

Major, c'est toute une histoire.

LE MAJOR.

Bravo!

HECTOR.

Première partie... Aimez-vous les omnibus, major?

LE MAJOR.

Ma foi, non!

HECTOR.

Comme moi... Et le macadam?

LE MAJOR.

Pas davantage!

HECTOR.

Toujours comme moi... Toutefois ces deux infirmités de la vie parisienne ont ce beau côté qu'une femme ne peut traverser l'un ni monter dans l'autre, sans dévoiler en partie sa base... C'est ce qui m'engagea l'an passé à prendre un entresol sur le boulevard, en face une station d'omnibus.

LE MAJOR.

Ah! farceur!

HECTOR.

Oui, major, je vous l'avoue... il y a dans cette région délicate de la jambe d'une femme... un je ne sais quoi qui me va directement à la fine pointe du cœur... C'est une sensualité, mais contenue dans de certaines bornes, je ne la crois point subversive de tout ordre social.

LE MAJOR.

Non, parbleu!

HECTOR.

Ah!... Eh bien, il y a trois mois... c'était une vraie

journée de printemps... il pleuvait depuis quarante-huit heures... Le macadam étalait tous ses charmes, et les omnibus triomphaient sur toutes les lignes... J'étais à ma fenêtre, bien entendu ; tout à coup, dieux et déesses !... j'avise sur les degrés d'un ignoble marche-pied... donnant la main à un obscur conducteur... deux miniatures de l'empire céleste... ou plutôt deux cou-de-pieds d'ange espagnol ! .. je lève les yeux... le visage était conforme... la fleur était digne de la plante !... C'en était trop... un vertige me saisit... et paf ! je me précipite... dans mon escalier !

LE MAJOR.

Bravo ! voilà comme j'étais ! Je me rappelle .. un soir, à Postdam...

HECTOR.

J'arrive sur le trottoir, comme un... parachute... je dévore d'un seul regard trente mètres d'asphalte... Plus rien !... elle avait disparu ! ou plutôt (Baissant la voix sur un ton confidentiel.) elle s'était envolée... elle avait dû s'envoler avec ses deux petits pieds !

LE MAJOR.

Ah diantre !

HECTOR.

Alors !

LE MAJOR.

Alors...

HECTOR.

Fin de la première partie.

LE MAJOR.

Jeune homme, vous m'intéressez infiniment... vous êtes très gai... vous me plaisez beaucoup... mais, jusqu'à présent, je ne vois pas du tout en quoi je puis vous être utile.

HECTOR.

Un peu de patience. Deux mois et demi s'écoulent... Je reprends mon train de vie ordinaire... Je fréquente le Palais... je perds deux ou trois affaires... (Insistant) très importantes!... Distractions inutiles!... Les deux cou-de-pieds de mon inconnue étaient toujours là... sous mes yeux... dans ma robe... sortant avec moi, rentrant avec moi, dînant avec moi... (Il s'arrête tout à coup comme prêt à dire une sottise, et ajoute discrètement :) Toujours!

LE MAJOR.

Enfin!... l'avez-vous retrouvée oui ou non, cette diablesse-là?

HECTOR.

Oui... et non!... Oui... car je l'ai retrouvée... Non... car ce n'est pas une diablesse... loin de là... Il y a aujourd'hui quinze jours, il y avait bal chez le bourgmestre.

LE MAJOR.

Tiens! j'y étais!

HECTOR.

J'y étais aussi... Nous y étions tous les deux... Mes mœurs dans un bal, major, sont des plus paisibles. Je suis de ceux qui se tiennent dans l'entre-deux des portes, se collant contre la muraille quand les plateaux passent... et attendant patiemment, le lorgnon dans l'œil, que ce peu de corsage que la mode laisse aux femmes... achève de tomber. J'étais donc à mon poste habituel... On valsait... (Chantant l'air de la Folle.) Tra, la, la, la.

LE MAJOR.

Quel est donc cet air?

HECTOR.

C'est bien cela? Quel est donc cet air?... Bref! on valsait... Je suivais d'un lorgnon distrait ce tourbillon qui

passait devant moi, quand soudain j'aperçois, glissant dans un flot de gaze et de dentelles, comme deux petites souris blanches...

LE MAJOR.

Vos petits pieds? Bah?

HECTOR.

Ornés de leurs chevilles!... Major, on ne meurt pas de joie, je vous le répète...

LE MAJOR.

Pardon... vous ne me l'aviez pas encore dit.

HECTOR.

Ne vous l'avais-je pas encore dit?

LE MAJOR.

Non.

HECTOR.

Soit... Eh bien!... (Il hésite.) Qu'est-ce que je vous disais donc?

LE MAJOR.

Vous me disiez : On ne meurt pas de joie.

HECTOR.

Ah! ah! vous voyez bien que je vous l'avais dit!... Je demeurai pendant dix minutes comme frappé de chloroforme, et je ne recouvrai l'usage de la parole qu'en voyant ma divine inconnue traverser le salon au bras d'une autre dame, comme pour faire sa retraite... Craignant de la perdre une seconde fois, je demandai avec empressement à mon voisin quelles étaient ces deux femmes... ou plutôt ces deux grâces... L'une, me répondit-il, est la femme, l'autre est la fille du brave major de Lisfeld.

LE MAJOR, *se levant.*

Ma femme et ma fille * !

HECTOR, *se levant.*

Oui, major, votre charmante fille... et votre femme également charmante. (*A part.*) Un vrai sapeur...

LE COLONEL.

Ah çà, mon garçon... où voulez-vous en venir ?

HECTOR.

A ceci simplement, major : je suis amoureux fou de madame Olympe Durand, votre fille, et je viens sans façon, franchement, vous dire comme à un vieil ami de mon père : Major, voulez-vous de moi pour gendre ?

LE MAJOR.

Jeune homme, je suis très sensible à votre demande, mais je vous déclare qu'elle m'étonne beaucoup... A la vérité, je n'ai jamais beaucoup regardé les pieds d'Olympe... Je sais qu'elle valse passablement... mais ce n'est pas une beauté à faire des passions.

HECTOR.

Major, vous vous trompez... J'en suis la preuve vivante.

LE MAJOR.

Enfin, ça vous regarde... Hector ! (*Il lui prend la main.*) Le diable m'emporte, vous me plaisez énormément... Entre nous, tenez, je vous préfère de beaucoup à Grunsberg... Vous avez de la gaieté... de l'entrain... tandis que Grunsberg et moi, nous sommes bêtes comme des oies... nous passons nos soirées à parler allemand, à boire le glass-bier... et à nous emb... rhumer réciproquement... Vous, vous m'amusez... vous me faites rire... de plus, je n'ai rien à refuser à votre père... bref... plaisez à ma fille... elle est à vous...

* Le Major, Hector.

HECTOR.

Ah ! major !...

LE MAJOR.

Dites-moi... dans le cas où ma fille y consentirait, vous ne seriez pas homme à signer le contrat ce soir, hein ?

HECTOR.

Pourquoi donc pas, major ?

LE MAJOR.

Ça vous va ?... bravo !... Je vais vous envoyer ma femme et ma fille... Enlevez-les toutes deux à la baïonnette, mon gaillard.

HECTOR.

Oui, major, oui... j'y ferai mon possible... Encore un mot, je vous prie... Je désire vivement plaire à ma belle-mère... Mais ne la connaissant pas du tout, j'ai peur de commettre quelque gaucherie...

LE MAJOR.

Ma femme a le cœur tendre... Prenez-la par les sentiments... Tenez... dites-lui que vous avez sauvé son chien... Par exemple, n'allez pas dire cela à ma fille ; dites-lui, au contraire, que vous l'avez noyé... ça lui fera plaisir.

HECTOR.

Bon !... Permettez !...

Il tire un portefeuille et écrit.

LE MAJOR.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

HECTOR.

Ma mémoire est un peu courte... et j'ai l'habitude de prendre note des renseignements qui peuvent m'être utiles... (Il écrit.) « Prendre la mère par les sentiments, lui dire que j'ai sauvé son chien... »

LE MAJOR.

Tiens ! la drôle d'idée !

Il regarde par-dessus l'épaule d'Hector qui continue d'écrire.

HECTOR.

A la fille, que c'est moi qui l'ai noyé...

LE MAJOR, brusquement.

Ah çà ! Qu'est-ce que je vois là ?... Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

HECTOR, sans se déranger.

Quoi donc, major ?

LE MAJOR, touchant le feuillet.

Ici, au haut de la page... « Le major... mâchoire indécrottable ? »

HECTOR.

Ah ! grand Dieu ! Où donc ?

LE MAJOR.

Ici !

HECTOR, embarrassé.

Là !... Ah ! oui ! oui !...

LE MAJOR.

Qu'est-ce que cela veut dire, s'il vous plaît ?

HECTOR.

Que diable ça peut-il vouloir dire, au fait ? (Après un mouvement.) Ah ! je me rappelle !... Chut !

LE MAJOR.

Quoi ? voyons !

HECTOR.

Chut !... C'est un secret... Vous connaissez le vieux baron Moulinier ?

LE MAJOR.

Ah ! Moulinier... du tout.

HECTOR.

Et bien, ni moi non plus. (Haut.) Il demeure à Lausanne, ce vieillard... et à mon dernier voyage, il m'a chargé d'une commission pour son dentiste.

LE MAJOR.

Bah !

HECTOR.

Oui... chut !... Il a un râtelier... J'ai mis mâchoire parce que le mot ne m'est pas venu dans la bouche.

LE MAJOR.

Mais... indécrottable !... Qu'est-ce que ça veut dire ?

HECTOR.

Indécrottable !... Il n'y a pas indécrottable... Il y a indécrochable... C'est un râtelier à pivot !

LE MAJOR.

Ah ! bon ! comme le mien !

HECTOR.

Bigre !... Ah !...

LE MAJOR.

Chut ! Allons, c'est assez bavarder... Ma femme doit être rentrée... Ma fille doit avoir achevé sa toilette... je vous envoie ces dames, et je cours chez le notaire.

SCÈNE IX

HECTOR, seul, puis LANSMANN.

HECTOR.

Eh bien, au fond... c'est un bonhomme... je m'en accomoderai très bien... D'abord, je viendrai le voir très rarement... et quand je viendrai le voir, j'irai me promener... Voilà comme il faut le prendre! Ah çà mais, dites-moi donc un peu, je me marie... Ce n'est pas une plaisanterie cette fois... Il y a un notaire! c'est un peu prompt... c'est un peu brusque... Mais tant mieux! j'échappe aux fastidieux préliminaires de l'hymen... du premier coup de dent, j'entame la lune de miel! J'apporte dans l'esquif nuptial toute la nouveauté, toute la fraîcheur de mon amour!... C'est charmant! Je suis ravi!... Ce matin même, j'ai poussé l'audace jusqu'à lui faire remettre, par le facteur rural, un petit billet... de huit pages... sans ratures... où je lui peins mes sentiments avec une énergie extraordinaire... ça a dû lui coûter dix sous... mais je ne les regrette pas. (Depuis quelques instants Lansmann est entré pour replacer un sabre dans la panoplie.) * Eh bien, Lansmann!

LANSMANN.

Monsieur!

HECTOR.

Mon vieux brave, je te dirai que je vais épouser ta maitresse.

LANSMANN.

Laquelle, monsieur?

* Lansmann, Hector.

HECTOR.

Mais probablement celle qui est veuve... Voilà un louis. Dis-moi, tu ne sais rien de particulier sur madame Olympe Durand ?

LANSMANN.

Non... et vous ?...

HECTOR.

Tu es étonnant... Je t'interroge... je ne t'instruis pas ! Voyons... tu ne pourrais pas dire seulement si... elle ronfle ?

LANSMANN.

La nuit ?

HECTOR.

Parbleu !... sans doute, la nuit.

LANSMANN.

Dame ! elle peut ronfler... comme elle peut ne pas ronfler... vous savez... Il y en a qui ronflent et d'autres qui ne ronflent pas...

HECTOR, *contenant sa colère.*

Es-tu sûr de ça ?

LANSMANN.

Moi, par exemple, je ronfle comme un canon.

HECTOR.

Et ça ne t'empêche pas de dormir ?

LANSMANN.

Mais non... puisque je ronfle en dormant... ça ne m'empêche pas de dormir...

HECTOR.

Alors, comment sais-tu que tu ronfles ?

LANSMANN, *embarrassé.*

Dam !

HECTOR.

Sacredié, va !... Allons, va-t'en !

Lansmann sort.

SCÈNE X

HECTOR, seul.

C'est bien fait... Ça m'apprendra... Il y a quelque chose d'ignoble à interroger les domestiques...

SCÈNE XI

HECTOR, OLYMPE, CÉSARINE *.

HECTOR, s'avançant à Olympe.

Mesdames...

OLYMPE, les yeux ridiculement baissés.

Monsieur !

CÉSARINE.

C'est bien lui !... c'est bien le jeune homme qui me suit depuis quinze jours !

HECTOR, regardant Césarine.

Madame... (A part.) Elle est charmante !

CÉSARINE, à part.

Il prend Olympe pour ma mère et c'est moi qu'il croit demander en mariage.

* Olympe, Hector, Césarine.

HECTOR, *à part.*

Elle a l'air bien timide, la maman !... (*Haut.*) Mesdames, vous voyez devant vous un solliciteur... un suppliant... je suis forcé d'invoquer la gravité impérieuse des circonstances, pour justifier ce que ma démarche a de précipité... d'inattendu...

OLYMPE.

D'inattendu ?... Oh !... non !...

HECTOR, *à part.*

J'aurais préféré que ce mot fût dit par la fille... enfin !... (*Haut.*)

OLYMPE, *pudique.*

D'abord, nous vous avons remarqué plus d'une fois sur notre chemin, et il était difficile de se méprendre au jeu de vos regards.

CÉSARINE, *à part.*

Voyez-vous, la vieille coquette !

HECTOR, *à part.*

Ah ! la maman ! avec son petit air chose... Elle y voit clair, allez ! (*Haut et regardant Césarine.*) Comment ! vous avez daigné pressentir.

OLYMPE, *s'avançant.*

Ce que votre lettre m'a confirmé ce matin.

HECTOR.

Ma lettre !

CÉSARINE, *à part.*

Mais, si je la laisse faire elle va commettre un véritable homicide !

HECTOR, *regardant Césarine.*

Vous avez ma lettre ?...

OLYMPE.

C'est-à-dire...

CÉSARINE.

C'est moi qui l'ai... (Elle la montre. A part.) Je ne puis pourtant pas le laisser se fourvoyer plus longtemps...

HECTOR, à part.

Elle l'a montrée à sa mère. C'est une fille très bien élevée.

CÉSARINE, à part.

Il faut que je l'avertisse ! (Haut.) Monsieur, je dois vous prévenir...

HECTOR, haut, à Olympe.

Madame, j'ose croire que cette lettre ne contenait rien qui pût offenser même les yeux d'une mère.

OLYMPE.

J'en conviens.

CÉSARINE.

Permettez-moi cependant de vous dire, monsieur...

HECTOR.

Non, madame, et s'il en était autrement, tout mon sang ne suffirait pas à laver cette offense !... d'ailleurs, j'ose dire que ce ne serait pas la première fois qu'il aurait coulé pour vous !

OLYMPE.

Eh quoi !

CÉSARINE.

Vous vous êtes battu pour...

HECTOR.

Non, j'ai été mordu.

CÉSARINE et OLYMPE.

Mordu !

HECTOR.

Oui... mordu... par un chien... le vôtre

CÉSARINE.

Par York ?

OLYMPE, à part.

Oh ! la vilaine bête !

CÉSARINE.

Vous pouvez me donner de ses nouvelles ?

HECTOR, à part.

Oh ! la petite méchante, comme ses yeux s'enflamment. (Haut.) Oui, mesdames, je puis vous en donner de bonnes nouvelles.

CÉSARINE.

Parlez, monsieur...

HECTOR, à part.

La mère aime les chiens, la fille les déteste, bon ! (Haut.) C'est un faible mérite sans doute, mesdames, que d'avoir su deviner vos goûts... mais enfin, ce mérite, je l'ai eu. Comme vous d'abord... (A Olympe.) j'adore les chiens. (Bas, à Césarine.) Je les déteste !

CÉSARINE.

Est-il possible !

HECTOR.

Eh bien ! je le rencontrai il y a huit jours au milieu du lac, une pierre au cou... et après une lutte qui m'a laissé des traces sanglantes sur cette épaule, j'eus le bonheur... (Bas, à Olympe.) de le ramener sain et sauf... (Bas, à Césarine.) De le noyer complètement !

CÉSARINE, à part.

Fi ! l'horreur ! Ah ! c'est ainsi !... ah ! il a noyé mon chien ! Eh bien ! tant pis pour lui qu'il épouse Olympe ! je vais le laisser se noyer à son tour !

HECTOR, à Olympe.

Madame, le major a été touché de mes sentiments. (A Césarine.) De ces sentiments que j'osais peindre ce matin dans ma lettre... Il ne manque plus qu'une parole de vos lèvres, pour que je sois le plus heureux des hommes... des amants !...

OLYMPE, à part.

Avec quelle adresse il flatte sa belle-mère !...

CÉSARINE.

Mon Dieu, monsieur, les vœux du major sont des ordres pour moi... et s'il en est ainsi, quoique je blâme en cette affaire une précipitation, dont je souhaite qu'on n'ait pas à se repentir.

HECTOR.

Ah ! jamais je ne m'en repentirai... je le jure...

OLYMPE.

Il ne faut jurer de rien, mon ami...

CÉSARINE.

Ah ! monsieur, le mariage fait tomber bien des voiles.

HECTOR.

Madame, tant mieux !

OLYMPE.

Songez que c'est mon âme, ma vie tout entière que vous me demandez !

HECTOR, à part.

Allons, elle est bonne mère ! (Haut.) Madame, je crois vous comprendre... et je saurai me rendre digne... Vous n'avez jamais eu de fils, madame ?

OLYMPE, surprise.

Mais, monsieur... non.

HECTOR, d'un ton pénétré.

Eh bien ! laissez-moi vous le dire, la main sur le cœur, vous en aurez un... bientôt !

OLYMPE.

Monsieur !

HECTOR.

Oui, madame... un fils... souffrez-vous que je prenne à genoux cet engagement sacré !...

Il s'incline jusqu'à terre. Au même instant Grunsberg paraît à la porte du fond qu'il referme aussitôt.

CÉSARINE, à part.

Vraiment, ceci est trop fort, je n'y tiens plus !

OLYMPE.

Monsieur, relevez-vous... je ne pourrais supporter plus longtemps cet entretien...

HECTOR.

Soit, madame ; je respecte votre émotion, n'en parlons plus... mais comptez-y... comptez-y... et, à mon tour, puis-je espérer que vous daignerez favoriser mes vœux ?

OLYMPE.

S'il ne dépend que de moi, Hector... vous serez heureux !

HECTOR.

Ah !... madame ! (Il lui baise la main. A Césarine.) J'attends maintenant votre réponse.

CÉSARINE.

Je n'ai qu'un mot à dire, monsieur ! Puisqu'il est question de contrat, tout ce que vous signerez, le major et vous, je le signerai...*

HECTOR.

Ah ! toute ma vie pour ce seul mot.

Il lui baise la main.

* Olympe, Césarine, Hector.

OLYMPE.

AIR : *J'ai marié ma fille*.

A l'épouser tout me convie ;
En lui je mets tout mon bonheur.
Hector, à toi toute ma vie,
Tous les battements de mon cœur.

CÉSARINE.

En le voyant, j'avais envie
De le tirer de son erreur.
Mais maintenant tout me convie
A me venger de sa noirceur.

HECTOR.

Non, jamais femme aussi jolie
D'un mortel n'a troublé le cœur.
O femme! à toi toute ma vie,
En toi je mets tout mon bonheur.

OLYMPE, à part.

Hector, à toi tout mon amour.

HECTOR, à Césarine.

A vous ma vie entière * !

CÉSARINE, à part.

Il a noyé mon chien, j'espère.
Le noyer à son tour.

ENSEMBLE, reprise.

Césarine sort la première, Olympe la suit, et envoie un baiser à Hector en sortant.

* Césarine, Olympe, Hector.

SCÈNE XII

HECTOR, puis GRUNSBERG *.

GRUNSBERG.

Enfin, le voilà seul !...

HECTOR.

Allons ! ça va bien... ça va très bien... (Grunsberg, qui est entré sur les dernières phrases, lui frappe sur l'épaule.) Entrez ! qui est-ce qui est là ?

GRUNSBERG.

C'est moi, jeune homme ! Je vous salue, jeune homme !

HECTOR.

Monsieur, recevez mes compliments distingués !

GRUNSBERG.

Vos compliments sur quoi, monsieur ?

HECTOR.

Comme il vous plaira, monsieur. N'ayant pas l'honneur de vous connaître depuis fort longtemps... je vous fais compliment sur la première chose venue... sur la politesse de votre accueil, si vous voulez.

GRUNSBERG.

On me nomme Grunsberg, monsieur.

HECTOR.

Ah ! Grunsberg ! Mes compliments, monsieur.

GRUNSBERG.

Grunsberg, capitaine en retraite.

* Grunsberg, Hector.

HECTOR.

Je m'en doutais, monsieur.

GRUNSBERG.

En 1807, j'enlevai une Tyrolienne... son mari voulut faire le jaloux... je le tuai dans un duel à la carabine.

HECTOR.

C'est une histoire des temps passés... soit... je m'en régale volontiers.

GRUNSBERG.

Deux ans après je fus aimé d'une Wurtembergeoise, laquelle était duchesse : elle me trompa pour un jeune homme qui avait des cheveux de votre nuance ! je le dépêchai d'une botte à fond.

HECTOR.

Permettez-moi de plaindre sa famille !

GRUNSBERG.

En Espagne, je me pris de querelle avec un alcade... à propos de sa maîtresse qui me trouvait de son goût.

HECTOR.

Je veux croire qu'elle était belle femme !

GRUNSBERG.

Magnifique, monsieur ; j'envoyai une balle de pistolet dans l'œil droit de l'alcade.

HECTOR.

En un mot vous l'éborgnâtes ?

GRUNSBERG.

Je fis mieux... car il en mourut sur l'heure.

HECTOR.

Vous avez la main malheureuse, à ce que je vois, monsieur ?

GRUNSBERG.

C'est un inconvénient que j'ai en effet. Oui, monsieur, mais passons.

HECTOR.

Volontiers...

GRUNSBERG.

Vous venez, dit-on, pour épouser la fille du major.

HECTOR.

C'est mon projet, oui, monsieur.

GRUNSBERG.

Je comptais en faire ma femme, monsieur, mon épouse.

HECTOR.

Je l'ai ouï dire.

GRUNSBERG.

Je mets en fait, monsieur, qu'un homme qui depuis quatre années, dont une bissextile, s'étudie à filer le parfait au vis-à-vis d'une dame... ne se laisse pas moucher par le premier venu.

HECTOR.

Permettez, capitaine, le premier venu, c'est vous... puisque je suis le second.

GRUNSBERG.

Jeune homme... quand on a jonché de maris malheureux toutes les capitales de l'Europe, quand on a chanté la séguedille sous toutes les latitudes.

HECTOR.

Vous savez l'histoire, capitaine... La cigale ayant chanté tout l'été... etc... quand la bise fut venue.

GRUNSBERG.

D'accord, monsieur; mais autant aurait valu me prendre le nez entre le pouce et l'index.

HECTOR.

Ah! par exemple.

GRUNSBERG.

C'est mon opinion... toutefois, jeune homme, sera-t-il nécessaire de vous marcher en plein sur la botte, pour vous faire apercevoir que j'ai l'honneur de vous chercher querelle?

HECTOR, *vertement.*

Vous auriez tort, capitaine, d'en venir là. Je vous avertis que ma botte est élastique, elle rebondit!

GRUNSBERG.

C'est bien parler... Je sais que vous avez des occupations pour le reste de la journée. Mais à huit heures du soir en juillet, il y a encore assez de jour pour que deux hommes qui se cherchent, se rencontrent parfaitement.

HECTOR.

A huit heures, soit.

GRUNSBERG.

Rive gauche du lac. . troisième chalet.

HECTOR.

Troisième chalet...

GRUNSBERG.

Plomb ou acier?

HECTOR.

Plomb!

GRUNSBERG.

Jeune homme!

HECTOR.

Capitaine!

GRUNSBERG *fait quelques pas et revient.*

De quelle jambe aimeriez-vous boiter?

HECTOR.

De la gauche.

GRUNSBERG.

Comme Byron... soit... Jeune homme !

HECTOR.

Capitaine... (Grunsberg fait quelques pas, Hector salue.) Capitaine...

GRUNSBERG, saluant.

Jeune homme.

Il sort.

SCÈNE XIII

HECTOR, seul, un moment.

Voilà un vieux Prussien que je déclare insupportable... Une fois mon mariage terminé, je le prierai poliment de retourner dans sa patrie, et s'il s'y refuse, je lui céderai ma place au foyer de mon beau-père. Cela me débarrassera des deux en même temps... Ah! le voici, orné d'un monsieur qui a un faux air de notaire...

SCÈNE XIV

HECTOR, LE MAJOR, LE NOTAIRE, LANSMANN*.

LE MAJOR.

Lansmann !

LANSMANN.

Mon major !

* Hector, le Major, le Notaire, Lansmann, deuxième plan.

LE MAJOR.

Dis à ces dames de descendre... Eh bien! jeune homme!... tout va bien, n'est-ce pas?

HECTOR.

Le mieux du monde, major... Je n'avais qu'une crainte, c'était de mourir de joie avant l'arrivée de monsieur.

LE MAJOR.

Maître Maurissoy, notaire.

LE NOTAIRE, assis à droite.*

Monsieur!

HECTOR.

Je vous serre la main affectueusement, maître Maurissoy.

LE MAJOR.

Je ne vous demande pas si ma fille...

HECTOR.

En effet, vous ne me le demandez pas... Eh bien! permettez-moi de vous le dire... elle consent si bien que je suis au comble!... au faîte! major... je nage dans l'idéal.

SCÈNE XV

Les Mêmes, CÉSARINE, OLYMPE**.

HECTOR.

Ah! voici ces dames!

Il salue.

LE MAJOR, à sa femme.

Comment le trouves-tu?

* Le Major, Hector, le Notaire.

** Césarine, le Major, Olympe, Hector, le Notaire.

CÉSARINE.

Incroyable... à vous dire vrai.

LE MAJOR.

Oui... n'est ce pas ?... Il est charmant .. Je pressens qu'il me fera beaucoup rire.

HECTOR, à Olympe.

Voilà le plus beau jour de ma vie.

OLYMPE.

Ah! oui, mon ami!

HECTOR, à part.

Ce qui me déplaît de la femme du major, c'est qu'elle baisse toujours les yeux comme une pensionnaire. (Au Major.) Avez-vous eu la bonté, major, de jeter les yeux sur le contrat, comme vous me l'aviez promis?

LE MAJOR.

Il n'y a plus qu'à le signer, jeune homme*; votre père en avait d'avance réglé toutes les dispositions... Nous n'avons eu qu'à les transcrire, monsieur et moi.

HECTOR.

Eh bien!... qu'attendons-nous... Au nom du ciel... mon cher major... terminons... terminons.

LE MAJOR.

Volontiers .. d'autant plus que nos convives sont déjà au salon... Je leur ai annoncé le mariage de ma fille... Il y en a plusieurs qui ont connu votre père, jeune homme... Je leur ai ménagé la surprise... Je leur ai caché le nom du mari... (Au notaire.) Allons, mon cher monsieur Maurissoy, ces jeunes gens s'impatientent **.

* Césarine, Olympe, le Major, Hector, le Notaire.
** Césarine, Olympe, Hector, le Major, le Notaire.

LE NOTAIRE.

La signature des conjoints... La future d'abord.

OLYMPE.

Oh! bonheur!

LE MAJOR.

Hector Dolbrun, offrez votre main à ma fille!...

HECTOR.

Major...

Il passe devant Olympe et va présenter gracieusement la main à Césarine*.

OLYMPE.

Eh bien!

LE MAJOR.

A ma fille, je vous dis!

HECTOR, insistant auprès de Césarine.

Oui, major... voilà!

LE MAJOR.

Je vous dis à ma fille... Ce n'est pas à ma femme! Est-il drôle, donc!

HECTOR, s'arrêtant comme hébété.

Sa fille!... Sa femme!...

CÉSARINE, bas, à Hector.

Qui m'aime, aime mon chien, dit un adage ancien.

HECTOR.

Que voulez-vous dire?

LE MAJOR.

Eh bien!

CÉSARINE, à demi-voix, à Hector.

C'est moi qui suis votre belle-mère... en secondes noces...

* Césarine, Hector, Olympe, le Major, le Notaire.

HECTOR, foudroyé.

Vous! (Joignant les mains avec éclat.) Dieux immortels!

OLYMPE.

Vous êtes souffrant, mon cher Hector.

LE MAJOR.

Ah çà, qu'est-ce qu'il a donc?... M'avez-vous demandé la main de ma fille... oui ou non? Eh bien! prenez-la!

Il lui amène Olympe.

HECTOR.

Je reçois le Val-de-Grâce sur la tête!

LE MAJOR.

Voyons, jeune homme!... que vous arrive-t-il?... Êtes-vous indisposé?

HECTOR, riant aux éclats d'un rire forcé.

Pardon... le bonheur... la joie... je ne sais... je prenais... Ah! ah!... je prenais ma future... pour madame votre femme.

CÉSARINE, à part.

J'ai peut-être poussé la vengeance un peu loin... pauvre jeune homme!

HECTOR conduit Olympe près de la table, puis il redescend la scène. A part.

Je partirai demain pour l'Afrique, voilà tout.

Olympe signe.

LE NOTAIRE.

Au futur!

LE MAJOR.

A vous, mon gendre!...

HECTOR.

Oui... oui...

Il s'avance, il regarde Olympe.

LE NOTAIRE.

Voici la plume! *

* Césarine, le Major, Olympe, Hector, le Notaire.

HECTOR.

Merci bien... (Il va pour signer.) Est-elle bonne? (Regardant Olympe et lui faisant une affreuse grimace.) Hum!... monstre, va!... hum!...

LE MAJOR.

C'est singulier... jeune homme, regardez-moi...

Il s'approche de lui *.

HECTOR.

Pourquoi voulez-vous que je vous regarde?

LE MAJOR.

Jeune homme, c'est effrayant. Vous n'êtes pas dans votre état normal...

HECTOR.

Je le crois bien...

LE MAJOR.

Vos yeux sortent de leurs orbites... je surprends dans votre mâchoire des mouvements tétaniques... jeune homme, vous ressemblez à Schlick d'une façon désastreuse!

HECTOR.

Schlick!

LE MAJOR.

Vous m'avez dit que vous aviez été mordu à l'épaule.

HECTOR.

C'est vrai... à l'épaule gauche.

LE MAJOR.

Un homme de l'art a-t-il cicatrisé la plaie?

HECTOR.

Non.

* Césarine, Olympe, le Major, Hector, le Notaire.

LE MAJOR.

Césarine, es-tu sûre de ton chien?

CÉSARINE.

Mais, mon ami... je... je ne sais!

LE MAJOR.

Elle n'en était pas sûre!... c'est fini!... Il n'y a pas à dire... les dents me claquent... (Jeu.) Jeune homme... n'approchez pas *.

HECTOR.

Qu'avez-vous, major?

LE MAJOR.

Il me regarde fixement... Patience, jeune homme... ça ne va être rien... Olympe, Césarine... venez... sortons... ça ne va être rien, jeune homme... je vais vous chercher un verre d'eau...

Le Major, le Notaire et Olympe disparaissent par le fond. Césarine sort à droite.

SCÈNE XVI

HECTOR, CÉSARINE.

HECTOR.

Dieu me pardonne, ils me croient enragé!... Enragé?... Ahuri!... assassiné, je ne dis pas... mais enragé!... Eh bien! tant mieux! car je suppose que cet odieux mariage n'est plus faisable... J'imagine que la rage est un vice suffisamment rédhibitoire!... mais avec tout cela je ne peux pas rester ici enfermé!... ouvrez donc, major, c'est une

* Olympe, le Major, Césarine, Hector, le Notaire.

mauvaise plaisanterie. La séquestration est interdite! Ouvrez donc! ça n'a pas le sens commun!... Sont-ils tous devenus bêtes, ici? (Voyant Césarine qui entre.) Ah! madame, au nom du ciel, expliquez-moi... *

CÉSARINE.

N'approchez pas, monsieur, vous m'effrayez!... je surprends dans votre mâchoire des mouvements tétaniques, vous ressemblez à Schlick d'une façon désastreuse!

HECTOR.

Ah! madame, je vous en supplie, cessez cette odieuse plaisanterie!... Comment! votre mère est votre fille... et vous êtes la fille de votre propre mère!... l'ordre de la nature est donc renversé!

CÉSARINE.

Mais, monsieur, rien n'est plus simple... Madame Durand est ma belle-fille... Tout Brientz sait cela... je ne puis concevoir de votre part une erreur si prolongée.

HECTOR.

Mais vous, madame, vous qui m'avez trompé... que vous avais-je donc fait?... je vous aimais... voilà tout mon crime! Était-ce à vous... d'épaissir le bandeau sur mes yeux, de me pousser dans cet abîme au bord duquel vous seule m'aviez attiré! Ah! madame!

CÉSARINE, embarrassée.

Je vous assure, monsieur, que je regrette maintenant... Mais, j'ai cédé à un mouvement d'irritation... à un désir de vengeance... Pourquoi aussi m'avoir noyé mon pauvre York?

HECTOR.

Mais ce n'est pas vrai!... je vous disais cela... croyant parler à la femme Durand!... Pauvre York!... je l'avais

* Hector. Césarine.

sauvé au contraire... au péril de mes jours... et je vous le ramenais ce matin. . c'est votre père... c'est-à-dire votre fils... Ah!... le major enfin... qui l'a fait noyer par l'infâme Grunsberg.

CÉSARINE.

Il serait possible! Ah! monsieur, mes regrets deviennent des remords, et je prétends réparer ma faute... Car vous ne voulez pas épouser la véritable madame Durand... n'est-ce pas?

HECTOR.

Je ne veux pas?... c'est-à-dire que quand je le voudrais, je ne... mon être tout entier s'y refuse!

CÉSARINE.

Eh bien! monsieur, évitez avec mon mari une explication impossible... fuyez!...

HECTOR.

Par où?

CÉSARINE, montrant la gauche.

Par cette porte... Vous allez trouver au bout du corridor un escalier... puis vous vous sauverez à travers les jardins...

HECTOR.

Oui, je partirai. Mais quoi, madame! quand j'ai failli épouser une centenaire... n'accorderez-vous pas à ce malheur, dont vous seule fûtes cause, une marque de pitié, un gage de sympathie... le premier... le dernier... un seul baiser sur la neige de cette main charmante...

CÉSARINE.

Partez, monsieur, je vous en supplie... partez... Il est trop tard... on vient...

La porte du fond s'ouvre; derrière se trouvent plusieurs domestiques, et Lansmann tenant un bol rempli d'eau. Ils restent au fond.

SCÈNE XVII

TOUT LE MONDE

CHŒUR

AIR

Amis, que la prudence
Ici guide nos pas,
Approchons en silence,
Et ne l'excitons pas.

LE MAJOR.

Attention! Préparez les matelas!

HECTOR.

Les matelas!... Comment, major, est-il possible que vous ayez cru...

CÉSARINE.

Mais, mon ami.

LE MAJOR, à Césarine.

N'approchez pas!...

VOIX dans la coulisse.

Au chien!... sus au chien!

On entend le chien aboyer.

CÉSARINE, courant à la croisée.

C'est lui! c'est la voix d'York!

HECTOR, à la fenêtre.

Oui, madame, c'est sa voix... c'est lui!...

CÉSARINE.

Il m'aperçoit!... York! York!... ici York!

HECTOR.

Ici, mon bon chien... Grimpe! courage!... c'est ça!... Viens vite, mon garçon. (York saute par la fenêtre sur le théâtre.) Bonjour, mon bon chien, bonjour!... Viens m'embrasser!

CÉSARINE.

Que de remerciements ne vous dois-je pas, monsieur *.

HECTOR.

Ah! vous croyez qu'il est enragé?... (Il lui donne le bol que tient Lansmann; le chien boit.) Tenez...

LE MAJOR.

Il boit!... ma parole d'honneur, il boit!

Lansmann et les domestiques sortent.

HECTOR.

Comment, major... je vous ai dit que j'avais trouvé York dans le lac... S'il y avait contracté la rage, c'est qu'il y aurait mis de la mauvaise volonté.

LE MAJOR.

Mon cher Hector, que d'excuses j'ai à vous faire... Ah çà, mais si vous n'étiez pas enragé... qu'aviez-vous donc?

HECTOR.

Mon Dieu! major!... l'émotion!... la surprise!... (Olympe et Grunsberg entrent par le fond. — A part.) Bon, voilà mon cauchemar, à présent **.

LE MAJOR.

Je suis d'autant plus contrarié que... je ne sais comment vous apprendre ça... Enfin... on vous croyait... vous savez... Olympe ne pouvait plus compter sur vous... le notaire était prêt... Grunsberg s'est trouvé là... ma foi...

HECTOR.

Ils sont mariés?

* Hector, Césarine, le Major.

** Hector, Grunsber, Olympe, le Major, Césarine.

LE MAJOR.

Ils le sont!

HECTOR.

Dieu! un autre la possédera! Ouf!

Il tombe de joie sur une chaise.

GRUNSBERG, *bas, à Hector.*

Je triomphe, jeune homme!... Toutefois, je suis à vos ordres, si vous l'exigez.

HECTOR *se levant.*

Non, capitaine, non... Soyez heureux!... et même je vous bénis *!

LE MAJOR.

Allons, Hector... allons, mon garçon... un peu de courage **. Tenez, passez huit jours avec nous!... Nous rirons, nous vous consolerons, n'est-ce pas, Césarine?

CÉSARINE.

Mais, mon ami, vous ne savez pas que monsieur Hector n'assisterait pas sans peine au bonheur de son rival...

LE MAJOR.

Bah!... il se consolera!... Que diable!... il y a d'autres femmes qu'Olympe dans le monde! N'est-ce pas... c'est entendu!... vous nous restez?

CÉSARINE.

Mon ami, je vous assure...

LE MAJOR, *à sa femme, la faisant passer.*

D'ailleurs, tu lui as promis une récompense...***

HECTOR.

Cette récompense, madame, je crois l'avoir méritée... je la réclame... (*Il tire une affiche et la montre.*) Récompense...

* Grunsberg, Hector, Olympe, le Major, Césarine.
** Grunsberg, Olympe, Hector, le Major, Césarine.
*** Grunsberg, Olympe, Hector, Césarine, le Major.

CÉSARINE, *à demi-voix.*

Honnête...

LE MAJOR.

Il ne serait pas honnête de lui donner cent francs, n'est ce pas?

CÉSARINE.

Mon Dieu, monsieur... je ne peux vous donner qu'un bien faible témoignage de...

HECTOR.

Quel qu'il soit... je l'accepte, madame, avec reconnaissance...

CÉSARINE.

Je vous donne... le chien... (*Bas.*) C'est ce que j'aime le plus ici.

HECTOR.

Ah! madame!...je n'aurais jamais osé vous le demander.

LE MAJOR.

Ma chère amie... c'est une galanterie que tu me fais en me débarrassant du chien; mais comme je comprends qu'il va te manquer quelque chose, monsieur Hector viendra dîner ici trois fois par semaine, et il amènera le chien.

CÉSARINE.

Non, mon ami, non, voyez-vous?

LE MAJOR.

Ah çà, je ne serai donc plus le maître dans ma maison... Taisez-vous!... je veux l'être... je le serai.

HECTOR.

Ce n'est pas moi qui vous en empêcherai.

CHŒUR.

AIR : *J'ai marié ma fille.*

A l'épouser tout me / vous convie,
En lui je mets tout mon / mettez votre bonheur.
Ah! pour elle toute ma / la vie.
Tous les battements de mon / votre cœur.

HECTOR, tenant le chien par la corde et fermant les yeux.

AIR

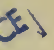
L'aveugle en vain demande
Un secours au passant,
On accorde l'offrande
A son chien gémissant.
Mon sort, je le confesse,
Est tout semblable au sien :
Applaudissez la pièce,
Par égard pour le chien.

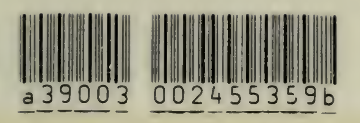
CHŒUR, reprise.

FIN DE YORK ET DU TOME DERNIER.

TABLE

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.


CE


a39003 002455359b